

LE DÉRISCOPE



Revue et Bulletin Officiel de l'Union Française
des Anciens Combattants et Soldats

Siège Social:

50, Rue Nabi Daniel, ALEXANDRIE

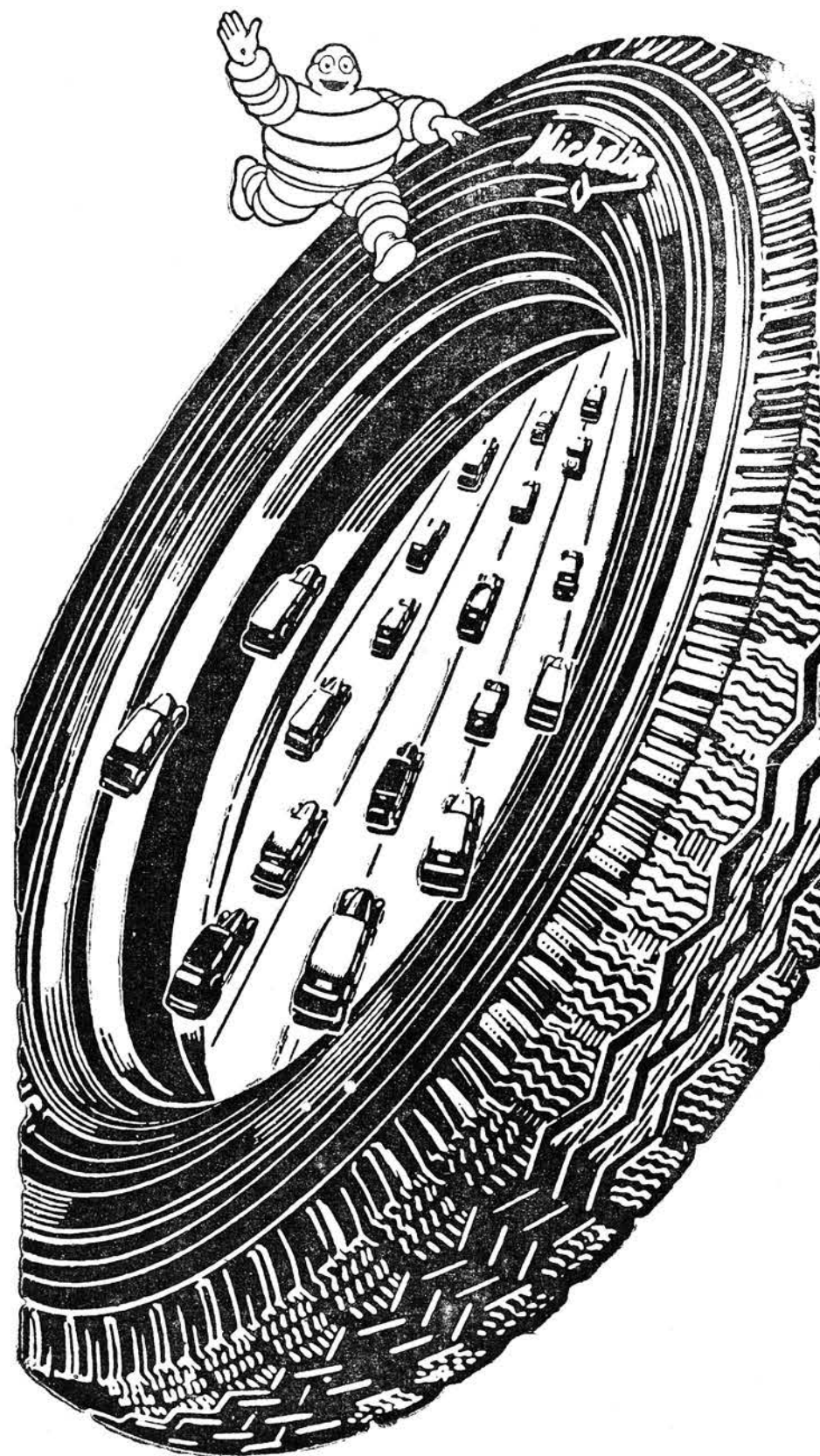
1945

NOËL

de la

VICTOIRE

ILS REVIENNENT !....



PNEUS MICHELIN

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

La Gazette d'Orient

Hebdomadaire financier et politique

Rédacteur en Chef: Maurice Betito

Finance - Politique - Bourse
Commerce - Industrie

Correspondants
particuliers

en

France

Grande-Bretagne

Etats-Unis d'Amérique

Balkans

Moyen-Orient

Rédaction = Administration :

Alexandrie : 2, Rue Mohamed El Chafei Bey — Téléphone : 29265

Le Caire : 26, Rue Chérif Pacha - Immobilia - App. 270 = Tél. : 49420

Publicité et Annonces : Silvio Mattatia

Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel

Le Caire : 20, Rue Adly Pacha

*Le type
caractéristique
du vrai Scotch* *It's the Scotch!*

**BLACK
&
WHITE
WHISKY**

James Buchanan & Co. Ltd.
Glasgow - London



<p>NICOLAS DIAB & SONS Voici la PAIX!.... les matériaux de construction, les saies de bains, les appareils sanitaires, les réfrigérateurs "WESTINGHOUSE"vous seront remis COMME AUPARAVANT !! LE CAIRE — ALEXANDRIE</p>	<p>La perfection de l'art vestimentaire chez : Managos (Dir. P. GIOVAS) LE CAIRE : 43, Rue Kasr-el-Nil — Tél. : 45632 Les plus belles coupes — Le choix le plus riche Un coupeur de classe</p>
<p>Distillerie "LE SPHINX" (Costi SAMARAS & C°) LE CAIRE : Téléphone : 59717 — B.P. 1288 Spécialités: VERMOUTH, FERNET, ZIBIB, FERRO-CHINA, LIQUEURS DIVERSES, etc.</p>	<p>Maison d'Ameublement B. PONTREMOLI S.A.E. Fondée en 1907 LE CAIRE : 5, Rue Soliman Pacha - Tél. : 42335</p>
<p>Jouets et Etrennes GATTEGNO FRÈRES 169, Rue Emad-el-Dine</p>	<p>ATELIERS de CONSTRUCTIONS ELECTRIQUES DE CHARLEROI (Bureau d'Egypte et du Proche-Orient) LE CAIRE : 57, Rue Falaki - Tél. : 59816</p>

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

THE UNITED EGYPTIAN COMMERCIAL

Branch of CREDIT ALEXANDRIN S.A.E.

ALEXANDRIE	: 2, Rue Fouad 1 ^{er} , R.C. 122	Tel.:	} 27578 26432 29782	
LE CAIRE	: 9, Rue Adly Pacha, R.C. 45605	Tel.:		46207
MANSOURAH	: P.O.B. 96, R.C. 15088	Tel.:		2732
KAFR-EL-ZAYAT	: P.O.B. 5, R.C. 22334	Tel.:	22	

Adresse Télégraphique "TUNECO"

COTONS, CÉRÉALES IMPORTATION — EXPORTATION

KITU

TUE LES MOUCHES

12-8

ZIBIB CORDAHI

Doublement distillé à l'anis vert de Damas
est en vente chez tous les bons Epiciers

SI VOUS NE L'AVEZ PAS GOUTÉ
Demandez-le dès aujourd'hui à votre Fournisseur

Agents Distributeurs : — L. E. HOMSY & Co.
R. C. A. 22537

12-7

EXAMINEZ VOTRE VUE

Achetez vos lunettes à l'Optique Médicale

NICOLAS AYAC

OPTICIEN - DIPLOMÉ

11, Bld. Saad Zaghloul - Alexandrie - Tél. 28025

Registre du Commerce Alexandrie No. 458

Fournisseur de la Colonie Française

Rabais spécial pour les Membres

12-11



Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

Société de Transports,
Expéditions et Assurances

PHAROS

Société Anonyme Egyptienne
Capital autorisé : L. E. 75.000
Capital versé : L. E. 50.000

Registre du Commerce Alexandrie No. 171

Siège Social : ALEXANDRIE,
4, Bld. Saad Zaghloul

Adresse postale : Boîte postale 318

Téléphones :

29333 Direction
29334 Service Assurance
29335 » Douane marchandises diverses
29523 » » tissus
26974 » Emballages et déménagements
29558 » Comptabilité et Caisse

Succursales au CAIRE, à PORT-SAID
et à PORT-TEWFIK (Suez)

Agence en Douane, Transports Internationaux
et Groupages, Transit, Expéditions, Recouvrements.
Service rapide pour toutes destinations

Service spécial d'emballages et de déménagements locaux (en fourgons capitonnés) et internationaux (en caisses et en cadres).

Correspondants de premier ordre dans les principales villes du monde.

ASSURANCE : Vie, Incendie, Vol, Infidélité, Accidents, Automobiles, Responsabilité Civile. — Transports : Maritimes, Fluviaux et Terrestres auprès de Compagnies de premier ordre et au Lloyd de Londres.

Commissariat d'Avaries : Constats et liquidations de Sinistres

12-9



*c'est
une Stella*



PUB JEAN-GEAHEL

R. C. A. 5059 - 131

12-9

Ath. G. PASTROUDIS

39, Avenue Fouad 1^{er}, ALEXANDRIE

Boulangeries, Pâtisseries, Bars et Restaurants

Fournisseur des Forces Britanniques,
de la British Overseas Airways,
de la Cie. Royale Hollandaise de Navigation aérienne (K.L.M.)

Propriétaire du:

“MONSEIGNEUR”

l'établissement de l'élite d'Alexandrie
RESTAURANT - BAR - DANCING

Succursale:

9, Rue Delta, SPORTING - RAMLEH

V. TORIEL & C^o

EXPORTATEURS DE COTON

1, Rue Toriel = ALEXANDRIE

12-12

ANCIENNE MAISON **LOUIS HERSE**

R.C.A. 29778

Madame Veuve S. HERSE, Succ. (Membre de l'Union)

Gérant responsable : Charles Herse

32, Avenue Fouad I^{er}

ANTIQUITES — OBJETS D'ART — TABLEAUX — BIBELOTS

L'ancienne Maison LOUIS HERSE, Maison française, pleinement consciente des devoirs que lui impose la solidarité nationale, accorde des prix spéciaux à tous les Français, sans distinction, résidant ou de passage à Alexandrie, qui veulent bien lui faire l'honneur d'être ses clients. 12-6

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863.

ÉTABLI EN ÉGYPTÉ DEPUIS 1874

CAPITAL : Frs. UN MILLIARD — RÉSERVES : Frs. UN MILLIARD

AGENCES EN ÉGYPTÉ

ALEXANDRIE LE CAIRE & MÔUSKY PORT-SAID

R. C. 136

R. C. 2361

R.C. Canal 113

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION AU CAIRE ET A PORT-SAID

12-9

<p>Société Anonyme des Tramways du Caire Siège Social: LE CAIRE Provisoirement: 1, QUAI MASPÉRO - Tél. 43781</p>	<p>CAIRO ELECTRIC RAILWAYS & HELIOPOLIS OASES Cy. Siège Social: LE CAIRE HÉLIOPOLIS: 28, Boul. Abbas — Tél. 61298</p>
<p><i>La marque de réputation mondiale</i> Coty FLORIO SULLAM & Co. S. J. & A. SULLAM & Co., Succs.</p>	<p>NITRATE CORPORATION of CHILE Ltd. (EGYPT & NEAR EAST BRANCH) NITRATE NATUREL du CHILI LE CAIRE: 37, Rue Kasr-el Nil — Tél. 46014</p>
<p>SOC. ÉGYPT. DES PÉTROLES "S. E. P." SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE PRODUITS PÉTROLIFÈRES LE CAIRE: 9, Rue Fouad - Tél. 49335-7</p>	<p>PHILIPS ORIENT S.A. LE CAIRE: 34, Rue Cheikh Hamza - Tél. 49988 ALEXANDRIE: 10, Rue Sésostris - Tél. 25760 PHILIPS: la marque de qualité</p>
<p>Les Spécialistes du Bon Meuble Au Bon Prix <i>Ralph. Lontremoli</i> Alexandrie Le Caire</p>	<p>CRÉDIT FONCIER ÉGYPTIEN S.A.E. CAPITAL Fcs. 200 Millions <i>La Société a pour objet de prêter sur hypothèques aux Propriétaires d'immeubles ruraux et urbains.</i></p>
<p>PORT-SAID SALT ASSOCIATION Ltd. ALEXANDRIE: 1, Rue Toussoun Pacha Direction et Bureaux: Tél. 22291</p>	<p>CAISSE HYPOTHÉCAIRE D'ÉGYPTE LE CAIRE: 13, Rue Kasr-el-Nil DIRECTION: Tél. 59028. COMPTABILITÉ: Tél. 55519.</p>
<p>IONIAN BANK LIMITED SIÈGE CENTRAL EN ÉGYPTE ALEXANDRIE: 10, Rue Adib — Téléphones: 28682-88</p>	<p>COMPTOIR des CIMENTS Siège Social: LE CAIRE LE CAIRE: 21, Rue Fouad — Tél. 46025</p>

Le Beurre GROPPI
est **LE MEILLEUR** et le **PLUS ÉCONOMIQUE**

parce qu'il contient le moins d'eau

En vente chez : GROPPI et "A L'AMÉRICAINNE"

GRANDS MAGASINS CHEMLA

B. PEREZ & C^o

PARIS — LE CAIRE : 11, Rue Fouad I^{er}

Tél. : 49265 - 6 - 7

TISSAGE CASTRO

(CASTRO FRÈRES & Co.)

LE CAIRE : Choubra-el-Kheime - Tél. : 44397

Marque déposée : "EL AMIRA"

Tissage JACQUARD et Tissus en tous genres

Manufacture Nationale de Couvertures

(A. SALTIEL & Co.)

Fournisseurs du Gouvernement Egyptien

ALEXANDRIE :

337 - 381, Rue Canal Mahmoudieh - Tél. 27615

FILATURE NATIONALE D'ÉGYPTE S.A.E.

Capital : Lstg. 800.000

FILATURE — RETORDERIE — TISSAGE

BLANCHISSERIE

TEINTURERIE — FIL A COUDRE

Etablissements GAMMA S.A.

(Siège Social à LYON)

Encollage de soie artificielle et autres fibres textiles — Teintureries — Apprêt de Tissus, etc.

ALEXANDRIE : Rue Moufatiche (Hadra)

Téléphone : 23414

Emm. B. ZACHARI & Co.

Ateliers de Constructions

Mécaniques et Métalliques

ALEXANDRIE :

78-80, Rue Bab-el-Akhdar, rue Zachari
et 114, Rue Ier. Khédive — Téléphone 23074-75

Fabrique d'Alcool "L'ÉGYPTE"

P. COZZIKA & C^o

ALCOOLS — ALCOOL AMILIQUE
ACIDE CARBONIQUE — VINAIGRE
MÉLASSES etc.

"LA GENEVOISE"

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

Directeur pour l'Orient : Dr. G. VAUCHER

LE CAIRE : 21, Rue Fouad (Imm. de la Comp.)

Société Egyptienne de Filature et Tissage de Laine

S. A. E.

USINES DE FILATURE, TISSAGE, TEINTURE
et APPRÊTS — DRAPERIE, — LAINAGES —
LAINES à TRIOCTER.

R.C.C. 25988 — LE CAIRE — B.P. 1938

S.A.E. de TISSAGE et TRICOTAGE

Industrie du Tissage, du Blanchiment,
de l'Apprêt, du Tricotage etc.

LE CAIRE : Rue Choubra — Tél. : 49482-83

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

Grands Magasins
HANNAUX
la Maison de confiance

ALEXANDRIE: 2, Rue de l'Archevêché — Tél. 22965

• • •

JOUETS

ÉTRENNES

« Tous unis comme au Front »

LE PÉRISCOPE

Revue et Bulletin Officiel de l'Union Française des Anciens Combattants et Soldats

50, Rue Nabi Daniel — Alexandrie (Egypte). — Téléphone 24399

RÉDACTION : 50, Rue Nabi Daniel — RÉDACTEUR EN CHEF : A. SCURMANN

REVUE MENSUELLE — 27^{me} ANNÉE — 20 DÉCEMBRE 1945 — N° 303

SOMMAIRE :

1946 — <i>Vœux pour la nouvelle année</i>	356
1945, par A. SCURMANN	357
<i>Assemblée Générale Ordinaire — Convocation</i>	361
<i>Séances du Comité :</i>	
<i>Procès-verbal de la séance du 27 novembre 1945, par René ESQUIER</i>	362
<i>Nos Soldats</i>	362
<i>Notre présent numéro, par A. SCURMANN</i>	365
<i>Fête de Noël : Avis à nos membres</i>	365
<i>Fraternité, par François MAURIAC, de l'Académie Française</i>	366
<i>Le barrage de l'Aigle sur la Moyenne-Dordogne</i>	367
<i>La Libération de la France et ses monuments détruits, par René JEAN</i>	369
<i>Le Gros Lot, par Louis DARMONT</i>	372
<i>La lettre, par DOLO</i>	375
<i>Choses de Sardaigne : Mentalité Sarde, par H. ANTOINE</i>	378
<i>La Douche, par Robert BLUM</i>	381
<i>La Poupée, Nouvelle par André ROUSSEAU</i>	381
<i>Parrainage</i>	384
<i>Proops prend sa revanche, Nouvelle par Bob Van POLL</i>	385
<i>Le Visiteur Mystérieux, par VANDA</i>	389
<i>Le Maître de la Case, Nouvelle par Noël Le CONTOUR</i>	394
<i>Les Oiseaux de ma volière, par le Dr A. NAPIER</i>	396
<i>La Providence et le Pilote, par Georges STERN</i>	397
<i>Cœurs d'Enfants, par M^{me} M^{te} FOTY</i>	401
<i>L'Aveugle, conte de Noël, par DOLO</i>	404
<i>Choses de Sardaigne : Noël en Mandrolisai, par H. ANTOINE</i>	407
<i>Trilogie, par le Dr A. NAPIER :</i>	
I — <i>Semonce à mon chien Pegghe</i>	411
II — <i>Apologie de Pegghe</i>	412
III — <i>Pegghe disparu</i>	413
<i>Le Lamento des Pelles, par VANDA</i>	414
<i>La Baltique était si froide, par Maurice BONNEFOY</i>	416
<i>Hitler et son pot au lait, par M. A.</i>	419
<i>En écoutant sonner les dernières heures de l'année, par M. VIGNARD</i>	421
<i>Jeux d'esprit de Diane, par VANDA</i>	422
<i>Entre Nous, par P. LHENRY</i>	423
<i>Liste et adresses des membres de l'Union au 20 décembre 1945</i>	424

NUMÉRO SPÉCIAL.



C'est d'un cœur plus léger qu'en cette fin de 1945, année de la Victoire complète sur le boche et le japonais, la Rédaction du PÉRISCOPE adresse à tous les membres de l'Union et à leurs familles, aux collaboratrices et collaborateurs dévoués, à ses nombreux bienfaiteurs et amis, qui tous l'ont soutenue durant ces années de guerre, ses vœux les plus chers de bonheur, de santé et de prospérité. Que 1946 soit pour eux une année de réalisation de leurs plus chers désirs.

1945

1945! Année de la Victoire. Deux dates historiques se situent dans ces douze mois écoulés : 7 mai : écrasement total et définitif de l'Allemagne ; 14 août : hara-kiri général du Japon. Mais n'anticipons pas et procédons chronologiquement.

1945 est l'année de la Victoire. Dès les premières semaines de cette année oh ! combien faste, on sent que la fin du monstre boche est proche. Cet animal puant réfugié dans sa bauge montre encore les dents d'un air menaçant ; mais elles sont élimées et plus très dangereuses. Les Russes marchent sur Berlin, les alliés ont percé cette fameuse ligne Siegfried tant réputée infranchissable. C'est la libération de notre Alsace et de notre Lorraine.

Le 19 mars, qui l'eût pensé en juin 1940 ? les troupes françaises franchissent la frontière du Rhin et plantent le drapeau tricolore sur le premier hameau allemand.

Le 2 avril, le Général de Gaulle, au cours d'une imposante cérémonie, Place de la Concorde, remet leurs drapeaux aux nouvelles unités de notre armée.

Le 12 avril, nous apprenons la mort du Président des Etats Unis, M. Franklin Roosevelt. M. H. S. Truman prend sa place à ce poste de commande.

Le 7 mai est enfin un jour de gloire pour tous les peuples de l'Europe. C'est la capitulation sans conditions, de cette Allemagne orgueilleuse et sanguinaire et cette capitulation est signée près de Reims, au quartier général du Général Eisenhower, en présence des représentants des armées Britannique, Américaine, Russe et Française : « Beau retour des choses d'ici-bas. »

Le 18 juin, les volontaires de la France Libre défilent dans Paris.

Le 14 juillet, pour la première fois depuis six ans, est célébré officiellement et dans toute son ampleur, dans la France entière, aux colonies et dans les colonies de Français établis à l'étranger.

Le 14 août, le Japon capitule à son tour. Le monde entier va rentrer enfin dans une ère de paix plus ou moins relative, il est vrai, mais une mer démontée ne peut redevenir une mer d'huile du jour au lendemain.

Et peu à peu c'est la démobilisation qui commence ; c'est le retour d'une patrie des armées alliées dans leurs foyers, alors que de France partent des

troupes pour aller compléter la libération de notre Indochine jusqu'alors aux mains des Japonais et réoccuper cette belle colonie arrosée de tant de sang français.

En Europe c'est l'organisation générale pour occuper l'Allemagne et Berlin par les quatre grandes puissances ; c'est la lutte contre la famine et le froid qui menacent les populations des pays ravagés par leurs ennemis ; c'est le retour lent et difficile à une vie de tranquillité et de travail.

Le 26 août, grand défilé des troupes Américaine et Française de l'Arc de Triomphe de l'Etoile à la Place de la Concorde.

Fin août, c'est le voyage triomphal du Général de Gaulle aux Etats Unis d'abord où, à New York, il est acclamé par plus de deux millions de personnes et au Canada, ensuite.

Le 21 octobre, les élections législatives ont lieu en France.

Le 6 novembre, le Général de Gaulle remet la démission de son Gouvernement à l'Assemblée Constituante.

Le 13 novembre, le Général de Gaulle est élu à l'unanimité par 555 voix, Président du Gouvernement Provisoire Français, mais n'ayant pu former le Ministère qu'il voulait, il remet, le 16 novembre, à la disposition de l'Assemblée Nationale Constituante, le mandat qu'elle lui avait confié.

Le 19 novembre, sur la demande de cette même Assemblée, le Général de Gaulle reprend ses consultations pour la formation du Ministère et le 21 novembre il peut annoncer : « La France a un Gouvernement ».

*
**

Durant ces mois fastes pour nous, notre Union continue sans relâche son rôle bienfaisant au sein de notre Colonie.

Le 8 janvier, le Comité National Français, conjointement avec notre Union, reçoit M. Jean Lescuyer, Ministre Plénipotentiaire de France en Egypte.

Le 21 janvier a lieu notre Assemblée Générale Annuelle au cours de laquelle notre Président de 1944, M. Raoul Byltiauw, est réélu pour un an. Il ne pouvait en être autrement, car chacun a pu se rendre compte qu'il était difficile, si ce n'est plus, de lui trouver un successeur, car il était « the right man in the right place ».

Le 4 février a lieu le traditionnel « Apéritif des Sortants » qui, l'an prochain, la guerre étant finie, reprendra son nom d'avant 1940 de « Banquet des Sortants ».

Le 6 février, notre camarade et ancien Président, Léopold Jullien, nous fait une intéressante causerie sur « Le Bilan de la France et son Contrôle ».

Le 2 avril, bal en l'honneur des officiers et équipages du convoyeur " Commandant Bory " et de divers bateaux de guerre et de commerce français de passage dans notre port. Durant le bal et au buffet des œufs de Pâques envoyés par quelques camarades sont distribués à nos invités.

Le 9 mai est ce que l'on appelle « le jour de la Victoire ». Pour fêter la reddition inconditionnelle de l'Allemagne signée l'avant-veille près de Reims, diverses cérémonies ont lieu. C'est d'abord, dans la matinée, une visite aux cimetières militaires britannique et français où des gerbes de fleurs sont déposées ainsi qu'au Monument aux Morts de la guerre de 14-18 dans les Parcs Nord ; l'après-midi, grande réunion de la Colonie Française à la Maison de France et pour terminer ce beau jour, représentation de " Léopold le Bien-Aimé " par des Professeurs Français sur la scène du Lycée Français à Chatby.

Le 13 mai, fête nationale de Ste. Jeanne d'Arc. Grand'Messe en la cathédrale Ste.-Catherine.

Le 20 mai, bal en l'honneur des officiers et de l'équipage du " Ville d'Oran "

Le 27 mai, grande manifestation religieuse en la Chapelle du Collège St-Marc à Chatby, à l'occasion de la Victoire.

Le 18 juin, belle réunion en notre local pour fêter l'anniversaire de l'appel du Général de Gaulle à la B.B.C. de Londres le 18 juin 1940.

Le 27 juin, réunion des membres du Comité de notre Union pour offrir un apéritif d'honneur au Lieutenant (actuellement Capitaine) Paul Jullien leur ancien collègue, de retour à Alexandrie après avoir vaillamment accompli son devoir de combattant de la France Libre.

Le 13 juillet, reprise de la belle tradition du « Banquet populaire ». Réussite parfaite. Près de 215 convives avaient répondu à l'appel du Comité.

Le 14 juillet, brillante réception au Consulat Général de France, Promenade Reine Nazli et le soir dîner officiel à l'hôtel " Méditerranée "

Le 5 août, belle réunion au Club Nautique Français pour fêter le 25^e anniversaire (25 ans ininterrompus) de Présidence de M. Eugène Gaudaire qui fut aussi, à diverses reprises, membre de notre Comité.

Le 11 août, bal en l'honneur des officiers et de l'équipage du patrouilleur " Ajacienne "

Le 18 août, bal organisé en notre local par l'équipage du " Ville d'Oran " en l'honneur des Membres de notre Union et en remerciement du bal qui lui avait été offert le 20 mai dernier.

Le 29 août, les Membres du Comité offrent un apéritif d'adieu à leur camarade Pierre Marais, nommé à Paris Sous-Directeur du Comptoir National d'Escompte de Paris.

Le 16 septembre, sur invitation du Consulat Général de France, les Français de notre ville et les amis de la France assistent au Cinéma Royal à la projection de documentaires et actualités français ; Institut Pasteur, Camps de Mort (en Allemagne), Nouveaux Départs.

Le 30 septembre, bal en l'honneur du " Ville d'Oran " et du " Quercy "

A cette même date, notre Revue « Le Périscope » paraît en numéro spécial, ayant atteint en ce mois de Septembre son 300^e numéro.

Le 19 octobre, à notre Union, conférence de M. Jacques Panigel : « L'héritage de Pasteur ».

Le 27 octobre, réception à bord du croiseur " Emile Bertin ", puis bal à notre Union en l'honneur des officiers, sous-officiers et équipage de ce croiseur.

Le 28 octobre, au Cinéma Royal, deuxième séance de projection de documentaires français : Actualités françaises, Les Ermites du Ciel, Une aventure en haute montagne : l'assaut des Aiguilles du Diable, Suite Française et l'Œuvre de Rodin.

Le Dimanche 4 novembre, commémoration des Morts aux cimetières militaires. Belle cérémonie en cette année de la Victoire.

Le dimanche 11 novembre, reprise de la belle tradition du « Banquet de l'Armistice » auquel notre Union invite tous les Français d'Alexandrie démobilisés et quelques marins et soldats de passage en notre ville. Près de 275 convives prennent place à ce banquet de famille et pour la première fois les avis et invitations portent : « Tenue de ville ».

En résumé, on peut dire, sans fausse modestie, que notre Association dont le nombre des membres croît sans cesse, continue ses nobles traditions et poursuit vaillamment et sans défaillance sa route ascendante pour le plus grand bien de notre colonie et la gloire de la patrie lointaine.

A. SCURMANN.

Assemblée Générale Ordinaire

CONVOCAATION

Les Membres de l'UNION FRANÇAISE DES ANCIENS COMBATTANTS ET SOLDATS sont convoqués en Assemblée Générale Ordinaire, le Dimanche 20 Janvier 1946, à 10 h. a.m. très précises, au Siège Social, 50, Rue Nébi Daniel, à l'effet de délibérer sur l'Ordre du Jour ci-après :

- 1° Lecture et approbation du procès-verbal de l'Assemblée Générale Ordinaire du 21 Janvier 1945.
- 2° Lecture des rapports du Trésorier et des Censeurs sur l'exercice 1945 et approbation des comptes.
- 3° Rapport du Comité d'Administration sur la situation morale et matérielle de l'Association pour l'exercice 1945.
- 4° Nomination des Censeurs pour l'exercice 1946.
- 5° Renouvellement partiel du Comité.
- 6° Election du Président.

Il est rappelé qu'aux termes de l'Art. 10 paragraphe 4 des Statuts, seuls les membres actifs, à jour de leur cotisation, peuvent prendre part au scrutin.

Les Membres du Comité sortant par voie de roulement sont :

MM. Byltiauw Raoul	MM. Hemmerlé Charles
Falca Dominique	Ramingier André
Geisenberger Pierre	Sivade Marcel
Hannaux Robert	

Alexandrie, le 14 Décembre 1945.

POUR LE COMITÉ

Le Président,

RAOUL BYLTIAUW.

Les Membres Actifs de l'Union qui désireraient poser leur candidature pour faire partie du Comité, sont instamment priés de vouloir bien donner leurs noms au Président, Monsieur Raoul Byltiauw.

La marche de notre Association

Nombre de Membres au 20 Décembre 1945 (1)

<i>Membres Actifs Anciens Combattants et</i>	
<i>Membres Actifs</i>	269
» <i>Honoraires</i>	91
« <i>Donateurs et Bienfaiteurs</i>	14
	<hr/>
<i>Total</i>	374
<i>contre en 1944</i> ...	314
<i>Augmentation</i>	<hr/> <hr/> 60

(1) Voir à la fin de ce numéro la liste des Membres et leurs adresses.

On est instamment prié de vouloir bien signaler à la Rédaction du Périoscope toutes erreurs ou omissions qui seraient relevées dans cette liste.

Le nombre total des Membres de notre Association a passé de 20 en 1941, à 269 en 1942, 283 en 1943, à 314 en 1944, et à 374 en 1945.

Séances du Comité

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 27 NOVEMBRE 1945

La séance est ouverte à 18 h. 30, sous la présidence de M. Raoul Byltiauw, Président.

SONT PRÉSENTS : MM. Petrus Lhenry, Camille Le Breton, Charles Dousson, Jacques Vincendon, Georges Amiel, Pierre Geisenberger, Robert Goulène, Charles Hemmerlé, Louis Tourn.

ABSENTS EXCUSÉS : MM. Dominique Falca, Alfred Thomas, Henri Antoine, Alexandre Fitte, Eugène Garandet, Robert Hannaux, André Raminger, Lucien Sajous, Alfred Scurmman, Marcel Sivade.

DÉCÈS. — En ouvrant la séance, le Président fait part du décès de M. Odo Cauro, Membre Actif. Le Comité réitère ses vives condoléances à M^{me} Veuve Odo Cauro, à M. Raymond Cauro, son fils, et à la famille de notre regretté camarade.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 21 octobre qui est approuvé sans observation.

MARIAGE. — Notre camarade Jacques Barrès nous a fait part de son mariage avec Mademoiselle Dibo ; le Comité leur adresse ses meilleurs vœux.

NAISSANCE. — Le Comité exprime ses félicitations à notre camarade Alexandre Fitte à l'occasion de la naissance à Paris de son petit-fils Patrick Simonnet.

CÉRÉMONIES DU 4 NOVEMBRE. — Le Président remercie la Commission des Fêtes pour l'organisation de nos cérémonies du 4 novembre pour la Commémoration des Morts et communique le détail des frais occasionnés qui sont approuvés par le Comité pour l'entretien du Cimetière que M^{me} Veuve J. Brillet assumera partiellement.

Des lettres de remerciements ont été adressées au Comité National Français, à la British Legion et aux Anciens Combattants Héliques qui ont bien voulu se faire représenter à nos cérémonies par des délégations qui ont déposé des couronnes.

Sur l'invitation de la British Legion une délégation de notre Comité composée de MM. C. Le Breton et L. Sajous a assisté au service célébré à St. Mark's Church le 11 novembre, à 10 h. 30 et le même jour, à 11 h. le Président et M. P. Lhenry ont déposé une couronne au Cimetière Militaire Britannique.

Le Président fait également savoir qu'il a été invité à l'Assemblée Générale de la British Legion qui s'est tenue en novembre.

FÊTES AU LOCAL. — Le Président rend compte des manifestations organisées à notre local le 27 octobre à l'occasion du passage de l'Emile Bertin, en l'honneur duquel nous avons donné une sauterie, et le 11 novembre pour la célébration de l'Armistice de 1918.

274 convives ont participé au banquet organisé à cette occasion, dont 89 invités comprenant les jeunes démobilisés d'Alexandrie et les militaires de la Liaison et de la Mission Navale Française.

FÊTE DE NOËL. — Sur la suggestion de plusieurs membres, le Président propose au Comité d'organiser à nouveau cette année notre fête traditionnelle de l'Arbre de Noël pour les enfants des membres de l'Union. Le Comité donne son accord et charge la Commission des Fêtes de soumettre à la prochaine séance un projet d'organisation d'une fête pour les enfants le 23 décembre, à 16 h.

Il n'y aura pas de distribution de jouets, comme par le passé, en raison de leurs prix très élevés, et le Comité décide d'affecter le crédit annuel à l'achat de cadeaux utiles pour les enfants admis à l'écolage, ainsi qu'il a été fait pendant les années de guerre.

COLONIE FRANÇAISE. — Le Président fait savoir que notre grande salle sera mise à la disposition du Comité National Français pour ses Assemblées des 2 et 9 décembre convoquées en vue de sa dissolution, et il donne lecture de la lettre de M. le Consul Général de France invitant les Présidents des Associations Françaises à lui faire connaître les vues de leurs groupements sur la constitution d'un conseil de la Colonie. Après un échange de vues, il est décidé que le Président soumettra au prochain Comité le projet de réponse à M. le Consul Général.

MATÉRIEL. — Le Comité approuve l'achat d'un appareil de projection et d'une série de films d'éducation.

Un devis pour la remise en état de notre matériel sera soumis par le Directeur du Cercle à la prochaine séance de décembre.

DEMANDES D'ADHÉSION. — Sur leur demande, sont admis : MM. Albert Cohen, Guy Davezac, Raymond Domergue, Adrien Ebbo, Louis Firmin, Salvator Grassiano, Albert Jeannin, Robert Levin, Jacques Melka, Charles Meyrier, Alfred Naïm, Albert Pinto, Joseph Pinto, Marc Pinto, Albert Sapriel, Elie Téfaye, Albert G. Zagdoun en qualité de membres actifs et M. Charles Herse en qualité de membre honoraire.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. — En vue de la publication dans le Périoscope de Noël de l'avis de convocation à notre Assemblée Générale Annuelle, le Comité, d'accord avec le Trésorier, en fixe la date au 20 janvier 1946.

DONATION. — Le Président fait savoir qu'il a fait, au nom de l'Union, une donation sur la liste de souscription présentée par le Comité National Français en faveur de M. Leggiadrini, démobilisé, qui a perdu tous ses effets à Malte à la suite d'un accident d'avion ; il avait eu à cette occasion une attitude très courageuse qui lui a valu des félicitations de la part des autorités.

MINISTÈRE DES AFFAIRES SOCIALES. — Au sujet de l'inscription de notre Association au Ministère des Affaires Sociales, le Président pense qu'il n'y a pas lieu de remplir cette formalité, mais toutefois il prendra l'avis de M^e Padoa qu'il ira consulter.

TRÉSORERIE. — M. Dousson soumet les comptes au 30 octobre ; il prévoit un important excédent de recettes en fin d'exercice qui sera partiellement utilisé pour la remise en état du matériel et de l'installation électrique.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 19 h. 30.

Le Secrétaire-Administratif, RENÉ ESQUIER.

Nos Soldats

Citation à l'Ordre de l'Armée
Ordre Général No. 41

Le Général de Division HUMBLOT, Commandant Supérieur des T. L. cite à l'ordre de l'Armée le Sous-Lieutenant BUQUIN Roger Marie René, chef du Service des Transmissions de la Région Territoriale de l'Est Syrien.

« Les fils téléphoniques ayant été coupés par les émeutiers, s'est employé sans arrêt à rétablir les communications principales malgré le feu violent auquel il a été soumis. A eu son adjoint tué à ses côtés. Calme et décidé, il a été pour tous un modèle de bravoure, de sang-froid et de dévouement ».

Notre présent Numéro

Ainsi que je l'écrivais dans le Périoscope du 31 Octobre dernier, j'ai rencontré, pour la publication de ce numéro spécial, les plus grands encouragements et les appuis les plus précieux. Non seulement les banques et maisons de commerce étrangères et françaises m'ont fourni les fonds nécessaires à l'achat du papier et à son impression, mais encore et pour la deuxième fois en huit mois notre camarade Isaac Salfati, Administrateur-Directeur de la *Société de Publications Egyptiennes* a voulu prendre à son entière charge la fourniture et l'impression sablé tricolore en lithographie sur carton Bristol, de la couverture de ce Numéro. Comme nous avons tiré à 500 exemplaires on peut se représenter le beau cadeau qui nous a été fait. Aussi, c'est un devoir et un plaisir pour moi de remercier M. Isaac Salfati de ce don généreux que tous nos membres sauront certainement apprécier. Je tiens également à remercier à nouveau notre membre bienfaiteur, M. Boris Kaplun, qui continue à prendre à sa charge les frais passablement élevés, et les lecteurs qui sont tant soit peu de la partie, savent ce qu'ils coûtent aujourd'hui, de la confection des clichés reproduits dans les numéros de l'année ainsi que l'*Imprimerie de l'Ecole Professionnelle des Frères* pour tous les soins apportés à la présentation des divers numéros de notre Revue et aux conditions de faveur qui nous sont généralement consenties pour les numéros spéciaux. Avec l'aide de tous ces concours si désintéressés qui ne nous feront jamais défaut, nous pouvons voir l'avenir avec confiance.

A. SCURMANN.

Fête de Noël

Avis à nos Membres

Nous rappelons à nos membres l'avis paru au Périoscope de Novembre, page 339, que le Comité de notre Union organise en notre local de la Rue Nabi Daniel, le dimanche 23 décembre courant, à 4 h. p.m., une fête des enfants.

Les circonstances actuelles ne permettant pas la distribution de jouets, les Guides de France organiseront des jeux, danses et rondes et un goûter sera gracieusement servi à nos petits.

De plus, s'il est possible au Comité des Fêtes de se procurer un Arbre de Noël, cet arbre sera dressé dans la grande salle des Fêtes et illuminé de banderolles électriques.

Nous rappelons enfin que cette fête *est strictement et exclusivement réservée aux membres de l'Union et à leurs enfants.*

FRATERNITÉ

Peut-être n'y a-t-il jamais eu au monde un seul homme libre, et nous savons bien qu'il n'existe d'égalité que dans la mort.

En revanche, il est vrai que les hommes sont frères : les fils d'Adam ne sauraient se renier les uns les autres et leur fraternité n'est pas une illusion. Depuis les temps d'Abel et de Caïn, les hommes sont des frères, mais qui s'entre-tuent. Que la fraternité n'entraîne pas fatalement l'amour, qu'elle s'allie trop souvent aux plus viles passions, à la jalousie, à l'envie, nous pouvons feindre de l'ignorer, mais le mensonge ne changera rien à ce qui est.

Les frères ennemis, voilà le titre de la tragédie humaine qui se joue sans entr'acte depuis la Chute. Les scènes de réconciliation se font de plus en plus rares, et la haine qui divise les fils d'Adam, qui les oblige à s'affronter, devient, de siècle en siècle, inexpiable.

Pourtant, il existe une variante au drame des frères qui se haïssent et qui s'entre-dévorent. Cette variante porte d'abord sur le titre : *Les frères qui s'aiment*. Un homme en est l'auteur qui, aux yeux d'un grand nombre, a droit aussi à être appelé Fils de Dieu. Cette filiation divine, il en a étendu la gloire à toute l'espèce humaine. Si, en tant que nés du vieil Adam, les êtres se haïssent, ils ont appris à s'aimer dès qu'ils ont connu qu'ils avaient un Père dans les cieux. Ainsi est née la fraternité chrétienne ; et même après la foi perdue, elle a continué d'imprégner des millions de cœurs. Toutes les révolutions, et jusqu'aux plus sanglantes, se sont accomplies grâce à ce levain que l'Évangile avait déposé dans la pâte humaine.

Mais à mesure que s'évaporait le parfum du vase brisé dont parle Renan, la fraternité se retirait aussi des êtres — je parle de celle qui signifie amour. Il me semble que dans une République marxiste, la seule devise qui ne mentirait pas devrait être ramenée à deux termes : Egalité, Camaraderie.

La camaraderie est devenue la vertu des hommes d'aujourd'hui. Voilà longtemps qu'on ne dit plus « mes frères » que dans les églises et dans les temples mais l'orateur des assemblées populaires, c'est à des « camarades » qu'il s'adresse.

Cette différence correspond à une profonde raison : des camarades sont liés par des travaux et des périls assumés en commun au service d'une même cause humaine. Ce qui unit des frères, c'est la chair et le sang, c'est donc une origine commune ; mais c'est aussi une filiation spirituelle, un lien de famille, un secret entre eux qu'ils ne partagent avec personne, un repas pris en commun, un pain rompu, une coupe vidée ensemble, dans le silence de ceux qui n'ont plus rien à se dire parce qu'ils attendent tout de leur Père, et c'est de son côté qu'ils tournent leurs regards et c'est en Lui qu'ils se retrouvent, qu'ils s'unissent, qu'ils ne font qu'un.

La fraternité humaine a reçu en ces dernières années de tels démentis que pour ne pas perdre cœur nous nous efforçons de nous persuader que le bien sortira peut-être de l'excès du mal. Nous avons été créés pour l'amour et non pour la haine. Nous n'en pouvons plus de haïr. Nous sommes fatigués de ces destructions par masses qui répondent à d'autres destructions par masses. La camaraderie qui lie si fortement les uns, la fraternité qui unit si tendrement les autres, se rejoindront peut-être et créeront, à l'usage des hommes d'aujourd'hui, un sentiment nouveau. La vieille devise républicaine à demi effacée aux murs des mairies et des écoles, vidée de toute signification, tant de sang répandu, tant de larmes finiront bien par la revivifier.

Aucun massacre, aucune destruction n'ont pu venir à bout de cette certitude en nous que le mal, c'est de haïr et que le bien, c'est d'aimer. D'aimer ses ennemis ? Voilà pourtant ce qui nous divise : un ennemi n'est plus un camarade, mais il reste encore et toujours et à jamais un frère.

(Extrait de France-Orient
Août-Septembre 1945)

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française



Le barrage de l'Aigle sur la Moyenne-Dordogne

—◆—

Nombreux seront certainement ceux qui ont vu se dérouler sur l'écran d'un de nos cinémas, dans le cadre des « Actualités Françaises », les immenses travaux entrepris en France pour doter notre pays de la houille blanche nécessaire à l'électrification de nos voies ferrées et au bon fonctionnement de nos usines. Aussi est-ce avec plaisir que nous reproduisons dans ce numéro un aperçu sur le « Barrage de l'Aigle sur la Moyenne Dordogne » paru le 2 décembre 1945, dans la *Gazette d'Orient*, l'intéressante Revue financière de notre camarade Maurice BETITO.

N.D.L.R.

Le barrage de l'Aigle constitue une des plus importantes réalisations du programme d'équipement hydro-électrique de l'année 1945-46. Le rôle primordial qu'il est appelé à jouer dans le relèvement économique de la France est mis en relief par le fait qu'à lui seul, ce barrage fournira 400 millions de kwh. annuellement, soit près du tiers de l'énergie électrique prévue pour l'ensemble du programme.

Les études concernant le barrage de l'Aigle commencèrent en 1928. Les travaux préparatoires furent achevés en 1936. Les travaux principaux furent retardés par suite des événements, et c'est grâce à un effort général sans pareil que la mise

en eau du barrage a pu avoir lieu le 19 juin 1945, moins d'un an seulement après la libération, et que la première turbine vient d'être mise en service.

L'équipement de la chute de l'Aigle était prévu dans le programme d'aménagement hydro-électrique de la Moyenne-Dordogne. Ce programme a été réalisé en partie par l'installation de l'usine de Marèges située en amont de celle de l'Aigle. Il se poursuivra par l'édification des barrages de Bort, Chastang et Argentat.

Le programme d'hydro-électrification de la Moyenne-Dordogne s'intègre lui-même en un plan plus général qui englobe l'achèvement, pendant l'année en cours, de nombreux travaux hydro-électriques, parmi lesquels figure l'équipement des chutes de Saint-Etienne-Cantalès, Saint-Meniez O Merle, Mardit, Carjac, Monceau-la-Virolle, Saint-Cricq, Fabrège, Portillon, Thuès, etc... Ce programme apportera à la France une énergie de 1.400 millions de kwh. et lui permettra de réaliser une économie de l'ordre de 1.120.000 tonnes de charbon.

Le barrage de l'Aigle, d'une hauteur de 90 mètres, crée une retenue de 300 millions de m³ dont le remous sera sensible jusqu'à 25 kilomètres en amont. Le débit de la Dordogne, qui était susceptible de varier entre 6 m³ en étiage pour atteindre jusqu'à 1.950 m³ sec. en période de crue, se trouvera régularisé. Une ligne d'interconnexion à très haute tension (220.000 volts au début, 440.000 par la suite), est en cours de réalisation et reliera prochainement l'usine de l'Aigle à la région parisienne.

Le barrage de l'Aigle est du type poids-voûte. Cette disposition a déjà fait ses preuves dans plusieurs grands barrages étrangers, notamment les barrages américains d'Exchequer, de Roosevelt, de Gibson et dans certains barrages français, tels celui de Tarnay-sur-le-Rhône, par exemple, et celui de Saint-Etienne-Cantalès, inauguré récemment par le général de Gaulle.

L'usine, située au pied du barrage, comprend quatre groupes principaux de 60.000 kwh. et un groupe auxiliaire de 7.000 kwh. destiné à alimenter les services de l'usine. L'étroitesse de la vallée a contraint de choisir une disposition en arc de cercle de ces groupes, donnant à l'usine un aspect original.

L'évacuateur des fortes crues se fera sur le barrage lui-même et sur le toit de l'usine par un tremplin en « saut de ski », réduisant ainsi au minimum les dépenses d'établissement. La disposition de ces évacuateurs de crues est incontestablement une grande innovation dont le mérite revient aux ingénieurs français.

(Gazette d'Orient 2-12-45).

La Rédaction du *Périscope* rappelle qu'elle sollicite instamment la collaboration des Membres de l'Union et elle se fera un plaisir de publier les articles qui lui seront adressés. Allons, Camarades ! un bon mouvement ; transmettez-nous sans retard vos articles qui seront lus en famille. N'hésitez pas à les signer, cela donnera du courage aux timides, et vous vous relirez avec fierté, heureux d'avoir contribué à resserrer les liens qui font notre force.

N. D. L. R.

La libération de la France et ses Monuments détruits

Le prix de la libération est inscrit aussi et à jamais sur notre sol, de l'Ouest à l'Est et du Nord au Sud : Ce qui est notre trésor de famille, les archives de notre passé ont été atteintes dans quelques-unes de leurs parties les plus précieuses, là où leur reconstruction est impossible.

Car ces archives, ce ne sont pas seulement les traités et les chartes dont les Allemands ont exigé et emporté bon nombre. Ceux-ci, les commissions de récupération auront à les rechercher, à les pourchasser pour les remettre dans les dépôts qui depuis des siècles les conservaient. Mais il y a aussi nos archives de pierre, témoins de notre civilisation, dont beaucoup sont à présent réduites en poussière. Les monuments ne constituent-ils pas, ainsi que l'a écrit Ruskin, celui des livres de l'Histoire le plus digne de confiance ?

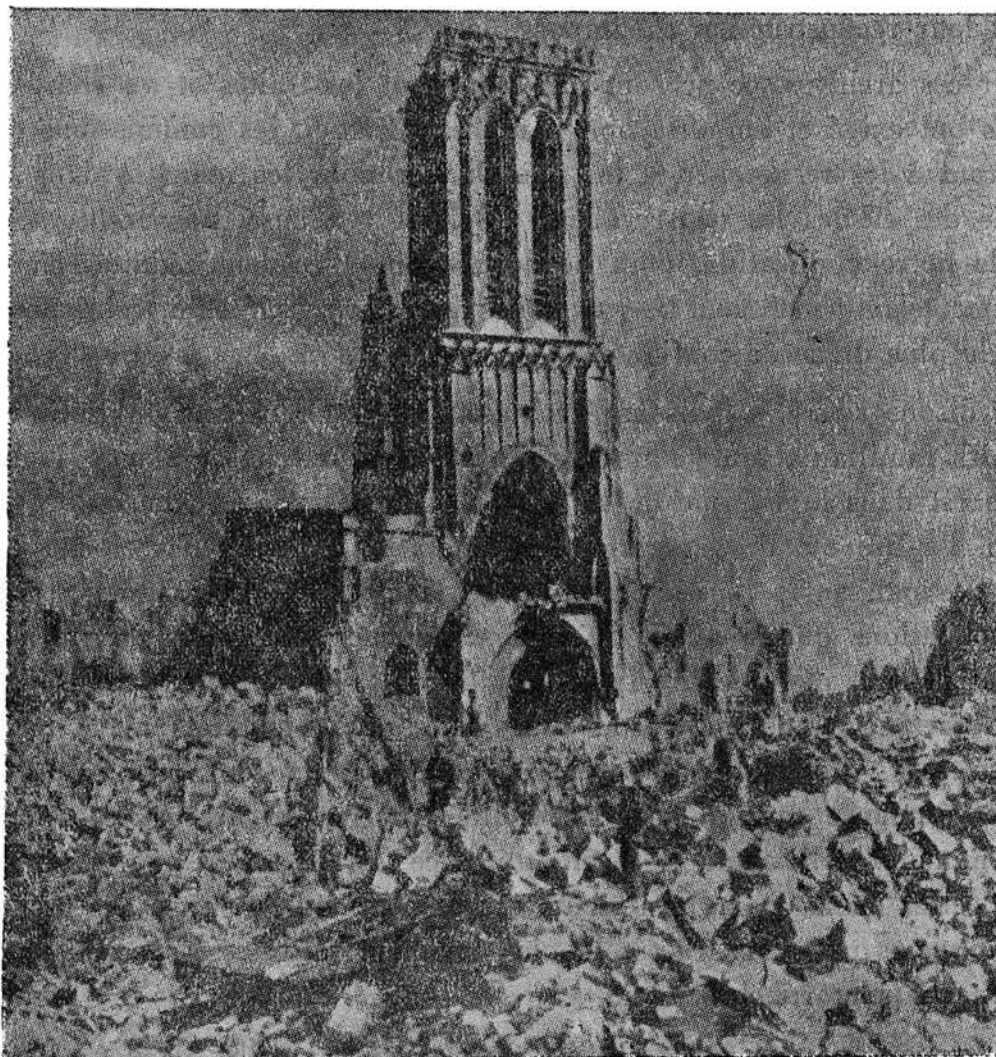
Ne disons rien des maisons écroulées. On les rebâtira. Oublions les trésors de souvenirs familiaux, toute l'humble tendresse qu'ils conservaient. Leur disparition totale est dans la logique de la guerre. Mais il y a les lieux de prière et de méditation, l'église où, de génération en génération, la voix des cloches s'associait à la joie des naissances, participait à la tristesse des morts, s'unissait à la vie et aux préoccupations quotidiennes. Combien d'églises n'ont plus de cloches. Combien à présent sont démolies ? Les dénombrer ? A quoi bon ? Sait-on que dans notre province normande seule trois cents au moins furent totalement ou partiellement détruites ? Celles qui les remplaceront n'atteindront pas, avant plusieurs siècles, la résonance mystérieuse des vieilles pierres érigées par nos pères. On pourrait énumérer celles qui ne sont plus, ce serait alors une liste monotone, pareille à celles où les noms des victimes sont psalmodiés, suivis des mots *mort au champ d'honneur* qui, dans les cérémonies commémoratives, se succèdent comme les grains d'un chapelet funèbre.

Nous pleurons nos églises et nos cités détruites, celles de nos côtes et celles de l'intérieur, comme on pleure les morts tombés pour la Patrie. Entre toutes, au premier rang peut-être, nos pensées vont à Rouen, la ville des clochers, car Rouen n'a plus de clochers, « montrant du doigt les cieux », Rouen n'a plus que des fragments d'églises. Il semble que Rouen, entre toutes, fut victime expiatoire.

Toutes les églises de Rouen furent atteintes. L'église Saint-Vincent est un chantier de gravats, Saint-Ouen comme Saint-Maclou montrent des pans de murs. La cathédrale est la grande blessée qui gardera éternellement les stigmates de sa dévastation. Six travées de sa nef sont effondrées, et la fameuse Tour Saint-Romain qui renfermait l'horloge et le bourdon est calcinée, comme sont calcinées la toiture et les charpentes depuis qu'elles reçurent les bombes incendiaires, comme est calcinée la tour centrale qui mesurait 48 mètres de hauteur.

L'Archevêché est détruit, détruit aussi, le célèbre Palais de Justice, chef-d'œuvre de l'art gothique et de la Renaissance ; détruits, nombre d'hôtels et de vieilles maisons ; en gros, on peut dire que le vieux Rouen n'existe plus.

Une autre grande ville normande peut rivaliser avec Rouen sur ce triste terrain : Caen, où la bataille se déroula avec furie. Caen, écroulée, meurtrie, vaste champ de pierrailles et de poussière. Caen, privée maintenant de l'hôtel de Than, de l'hôtel d'Escoville et de mainte demeure vénérable, a ses diverses églises, tout



CAEN. — Juin-Juillet 1944. — L'Église Saint Jean et sa tour penchée dans un désert de ruines.

d'abord Saint-Etienne le Vieux, l'église Saint-Jean et l'église Saint-Pierre, très endommagées, privées de toitures, effondrées. Par une sorte d'heureux miracle, deux de ses monuments les plus justement célèbres sont à peu près épargnés : Saint-Etienne, l'église de l'Abbaye aux hommes que fonda en 1064, Guillaume le Conquérant, et La Trinité, église de l'Abbaye aux dames que fonda, deux années plus tôt, cette reine Mathilde dont le nom est attaché à la célèbre broderie historiée, dite Tapisserie de Bayeux, où est décrite la conquête de l'Angleterre par les Normands.

A Lisieux, à Falaise, à Coutances, à Saint-Lô, à Valognes, à Carentan, en combien d'autres lieux encore, jusqu'aux portes de Paris où l'école de Saint-Cyr et

le château de Vincennes, riches d'histoire, sont en ruines, puis en Bretagne où la vieille cité des Corsaires, Saint-Malo, a été détruite par simple vandalisme, comme à plaisir, par les Allemands qui la bombardèrent des îles avoisinantes ; à Nantes où de gros dégâts furent causés par l'aviation américaine ; à Tours, à Blois, à Beaugency, à Orléans qui, par deux fois, en 1940 d'abord, en 1944 ensuite, subirent des bombardements dévastateurs ; à Gien où la ville fut presque totalement détruite par l'aviation italienne en 1940, le coût de notre libération est inscrit dans les ruines.

La Lorraine et l'Alsace ont payé leur tribut. Entre autres villes, Toul, Saint-Nicolas-du-Port, Colmar ont grandement souffert ; les Allemands, avant de quitter Saint-Dié, ont dynamité la ville dont la cathédrale est très endommagée. A Strasbourg, si la cathédrale est intacte, le château célèbre des Rohan, par contre, est mutilé.

Les monuments du midi de la France, eux aussi, ont leurs dévastations. Sans doute, on a retrouvé intactes les célèbres cariatides de Pierre Puget sous les décombres de l'Hôtel de ville de Toulon ; à Arles, la célèbre église Saint-Trophime a souffert et cinq travées des Arènes sont en ruines, mais la destruction irréparable est celle d'un site célèbre : le Vieux Port était dans l'histoire de la civilisation occidentale un lieu sacré ; c'est là que six cents ans peut-être avant l'ère du Christ, vinrent aborder des vaisseaux phéniciens, apportant le rayonnement de la Grèce à une terre encore barbare.

Pourtant, rendons grâce à Dieu ! Nos grandes cathédrales qui sont comme des reines parmi les princesses, leurs sœurs, ont été préservées. La Cathédrale de Reims n'a pas été touchée. Celle de Chartres pour qui les craintes furent vives, car elle est au centre du champ d'aviation, n'a pas souffert. Celle de Bourges, ville où les ateliers militaires sont nombreux, fut épargnée des bombes qui tombèrent tout proche. Le magnifique Vaisseau de Beauvais est intact, aussi la splendeur d'Amiens. Seulement ces dernières érigent leur beauté sur un champ de ruines et de décombres ; tout autour d'elles n'est que poussière.

Sans doute les églises sont privées de parure, la plupart ne livrent pas aux regards l'enseignement de leur Bible de pierre, les statues des portails n'appellent pas la piété des fidèles, car elles sont dissimulées, masquées par des sacs de sable accumulés, afin de les protéger. Mais ce sable bientôt sera enlevé, l'Ange de Reims sourira à nouveau, le Beau Dieu d'Amiens élèvera sa dextre pour bénir, et les Vierges de Chartres reparaitront à la lumière comme reparaitront les élus de Bourges. Tous les saints et toutes les saintes des cathédrales de France, la paix revenue, apporteront leur image consolatrice aux hommes qui, plus que jamais, auront besoin d'être soutenus et guidés.

Puis, sortiront des refuges où on les garde encore les verrières historiées. Peu à peu remises à leur place, elles scintilleront aux lumières. Le soleil viendra à travers elles semer les dalles froides d'incomparables gemmes, des féeries de couleur surgiront pour nos fils, en tout semblables à celles que connurent nos pères, et les légendes sacrées laisseront voir leurs récits naïfs dans l'armature des plombs qui les fragmentent.

Tout cela sans doute ne fera pas oublier ce qui est irrémédiablement perdu, toutes les grandes ruines qui s'échelonnent, comme des bornes indicatrices, sur la route de notre libération. Ce qui est détruit, comme ce qui reste, porte témoignage, aux yeux du monde entier, que la civilisation pour laquelle luttent les Alliés, est le fruit d'efforts séculaires où la part de la France fut plus considérable que celle d'aucun autre peuple.

(France - Orient - Juillet 1945)

RENÉ JEAN.

LE GROS LOT

Conte de Noël



Dans le couloir, d'instinct, il releva le col de son pardessus. Ce pardessus, il ne l'avait pas payé cher, c'est vrai, mais l'étoffe en était si mince !... C'était tout coton ; ça ne pouvait pas sérieusement garantir du froid, et celui qui le portait n'avait là-dessous que son veston, son gilet et sa chemise.

Dehors, et parce qu'il n'avait pas de parapluie, le visage fouaillé par une averse faite de neige fondue, il dut se raidir contre l'impression d'engourdissement qu'il saisissait sous les griffes d'un vent glacial soufflant en rafale.

Il évitait les flaques d'eau parce que ses souliers étaient percés et, très vite, il rasait les murs lépreux de son quartier suintant la misère avec ses hôtels borgnes et ses immeubles gris sale pour familles pauvres.

Ce temps de chien en cette matinée du 24 décembre n'était pas fait pour le distraire de ses sombres préoccupations. Il avait jusqu'alors tout supporté, courageusement, stoïquement, mais depuis hier soir, il avait l'affreuse sensation que tout l'abandonnait et que jamais plus il ne remonterait le courant... A quoi bon vouloir lutter encore ? Son existence ne serait plus que celle du malheureux déchu traînant péniblement le boulet de la médiocrité et du dénuement. Hélas ! oui, jamais plus il ne sortirait de là. Il était parqué, tenu en laisse parmi cette glèbe attachée à une tâche ingrate, monotone et mal payée des petits employés de bureau.

Il avait atteint les Grands Boulevards et économisé une fois de plus les quelques sous que coûterait le Métro, mais il frissonnait, mouillé, transi, blême. Et la pluie ne cessait pas, tombant de plus en plus drue. Un amer sourire plissa ses lèvres pâles à la pensée que ses amis d'antan auraient quelque peine à reconnaître en lui aujourd'hui le fashionable qu'il avait été, et qu'au surplus ceux-là surtout qu'il avait jadis obligés ne béniraient pas le hasard d'une telle rencontre !

La rue Richelieu n'était plus très éloignée et il arrivait bientôt dans cette Maison de Gros dont il était depuis huit mois déjà le comptable et le caissier. On

lui avait alloué de maigres appointements et il avait dû accepter parce qu'ayant atteint la cinquantaine, il devenait plus difficile à caser. Dans le réduit mal éclairé qu'on lui avait affecté, il pourrait du moins se chauffer, se sécher...

L'année dernière, en ce même jour du 24 décembre, il était venu aussi sur les Grands Boulevards et lorsqu'il avait été de retour dans ses luxueux appartements de l'avenue des Champs-Élysées, il y avait dans son auto des jouets splendides : une belle et grande poupée pour Gilberte qui avait alors huit ans et un billard japonais — véritable merveille ! — pour son petit René d'un an moins âgé, si câlin et si doux !

Quelle chute !... M. Laurent Sougères était encore à cette époque l'un des financiers les plus honorablement connus sur la place de Paris. Sa banque dans laquelle il avait succédé à son père, paraissait aussi solide que les plus grands établissements de crédit. Et soudain, pour s'être heurté à l'un des plus gros rapaces de la Bourse, le banquier se trouva ruiné en moins de quarante-huit heures. Ce fut tragique ; tout s'effondra tel un château de cartes. Foncièrement honnête, il n'hésita pas : il liquida alors qu'il en était temps encore. Tous les clients, tous les créanciers furent désintéressés. Mais tout y passa, y compris la dot de sa femme exigeant elle-même qu'il en soit ainsi, car elle adorait son mari et elle savait bien qu'il ne survivrait pas au déshonneur.

Au lendemain de la débâcle, la famille Sougères était réfugiée dans un sordide hôtel meublé de la rue de Charonne. Et c'est là que naquit trois semaines après la petite Jacqueline dont la maman restée si fine et si jolie entra à peine dans sa trentième année. Il y avait dix ans que Laurent Sougères avait commis cette folie d'épouser une riche orpheline qui avait à ce moment tout juste la moitié de son âge. Certes, il n'avait pas eu à le regretter : elle fut la plus aimante des épouses et la plus tendre des mères.

C'est elle qui l'avait soutenu, consolé, réconforté ; c'est grâce à elle qu'il avait pu surmonter la plus terrible des épreuves : avoir été tout-puissant et n'être plus qu'une épave. Bien sûr, avec la petite Jacqueline, c'était une bouche de plus à nourrir. Qu'importe ! elle était si fraîche, si mignonne !..... Et ç'avait été quand même un rayon de soleil, et le papa avait repris goût à la vie, puisqu'il devait défendre jusqu'au bout contre la souffrance de petits êtres adorables qui n'avaient pas demandé à venir au monde et qui n'étaient pas responsables.....

Seulement, voilà, hier soir, comme la maman déshabillait Gilberte et René pour les mettre au lit, l'aînée, toute blanche dans sa longue chemise de nuit, s'était approchée de son papa et lui avait dit :

— Tu sais, j'ai écrit au petit Noël pour qu'il ne nous oublie pas... Demain, je déposerai ma lettre dans mes chaussons, près de la cheminée... Il a été si gentil pour nous l'année dernière...

Laurent et sa femme échangèrent un regard exprimant une même indicible détresse. C'était la fin du mois. Que restait-il de la paye ? Si peu de chose !... Non, vraiment, Noël n'aurait pas de jouets cette année pour les enfants de l'ex-banquier, pour le comptable-caissier de la Maison Perlot.

Voilà pourquoi, en ce matin du 24 décembre, Laurent Sougères se sentait plus miséreux, plus désespéré qu'il ne l'avait encore été.

Il n'était plus maintenant qu'à quelques pas de la rue Richelieu. Huit heures allaient sonner. Comme d'habitude, il ne sera pas en retard. La ponctualité s'impose dans une maison de commerce et perdre sa place aurait été une catastrophe...

Tout à coup, sortant d'un magasin, une belle dame, toute emmitouflée de superbes fourrures, passa devant lui, se dirigeant vers son auto rangée au bord du trottoir. Elle se tourna vers le domestique chargé de paquets qui la suivait et lui demanda avec un fort accent anglais : « John, vous avez pas oublié « le » poupée ?... »

Son cœur se serra atrocement et pour la millième fois peut-être, il murmura : « Ce soir, Gilberte déposera sa lettre dans ses chaussons, près de la cheminée, pour le petit Noël... » Une sueur froide perla à son front, il chancelait.

Il n'eut que le temps de s'engouffrer dans un bar, de s'affaler sur une banquette. D'une voix faible, car il se sentait défaillir, il commanda au garçon qui l'examinait avec compassion un café... « bien chaud », eut-il encore la force d'ajouter. Il venait de se brûler en avalant une première gorgée lorsque, sur le guéridon où il reposait sa tasse, sa main, machinalement, froissa un papier. Il regarda. C'était un journal financier et soudain son attention fut attirée par ce titre : « Liste des lots non réclamés » ; puis, en tête de cette rubrique, ceci : « Ville de Paris, 1910, n° 118541, UN MILLION ».

Huit heures sonnèrent. Laurent Sougères resta impassible. Il avait tiré de son portefeuille une « Ville de Paris, 1910 ». C'était là tout ce qu'il avait pu sauver de sa fortune disparue. Il avait gardé cette valeur sans en jamais parler à personne, pas même à sa femme. Ce titre, il le considérait comme une assurance contre un nouveau malheur ; en cas de maladie, par exemple... La pauvreté surtout doit être prévoyante...

Il lui sembla que tout tournait autour de lui en une sarabande infernale. S'étant dressé brusquement, d'une seule pièce, il trébucha d'abord comme un homme ivre pour avoir constaté que c'était bien le n° 118541, sorti depuis plus de trois ans !... Il laissa sur la table un billet de cinq francs, escamota le journal financier et s'enfuit comme un voleur au grand ahurissement du garçon qui, intrigué par l'allure de ce client, n'avait cessé de l'observer et de la grosse dame qui trônait à la caisse.

Gilberte a mis sa lettre dans ses chaussons, près de la cheminée, pour le petit Noël, et le lendemain matin, il y eut de beaux jouets et des bonbons et des gâteaux pour elle, pour le petit René et un hochet d'ivoire pour Jacqueline. Les enfants criaient, chantaient, riaient. Le millionnaire Laurent Sougères et sa femme pleuraient... de bonheur !

(*De La Vie au Foyer*).

Louis DARMONT.

Hommage à nos Mères !

LA LETTRE

(d'après Paul Féval)

*C'était un vétéran tout ridé, cheveux blancs ;
Du jeune âge, il gardait l'ardeur et les élans,
Et le cœur généreux et l'âme enthousiaste.
Il connut deux guerres : l'une qui fut néfaste
Et l'autre, la revanche ; une en Soixante-dix,
La seconde en Quatorze... Et lui, comme jadis,
Gagnait toujours sa vie au métier de notaire.
Il avait pour « Etude » une table ordinaire,
Sur un quai de Paris, dans un pauvre recoin.
Bon et compatissant, de son nom Papa Bouin,
Malgré son air sévère, on l'aimait bien quand même...
Et voici qu'un moutard de six ans, l'air tout blême,
La tête découverte et les cheveux bouclés,
Et la veste trouée, et les souliers raclés,
Se présente, timide, et salue le maître :
— Bonjour, Monsieur, je viens pour écrire une lettre.
— C'est dix sous, mon petiot. — Alors, excusez-moi.
— Mais serais-tu le fils d'un militaire, ou quoi ?
— Je suis fils de maman qui vit tout isolée.
— Et tu n'as pas dix sous ? — L'enfant, lèvre collée,
Resta silencieux. — Et ta mère non plus ?
Le marmot baissa la tête d'un air confus.
— Ta lettre est pour avoir de quoi faire une soupe ?
— Justement, dit l'enfant, d'une voix qu'entrecoupe
Un sanglot bien profond. — Avance, allons, petit,
Pour quelques dix lignes, on t'en fera crédit.
Et pour un tel service, on n'a jamais de perte,
Surtout quand, de grand cœur, la bonne œuvre est offerte.
Cela dit, Papa Bouin dispose son papier,
Prend la plume et la trempe en son vieil encrier,
Et s'apprête à écrire : « A Monsieur... » puis s'arrête :
— Comment s'appelle l'homme à qui cette requête
Est destinée ? — Le marmot leva les yeux
Et répondit : Qui ça ? — Le monsieur, dit le vieux.
— Quel monsieur, s'il vous plaît ? — C'est celui pour la soupe.
— Ce n'est pas un monsieur... — Mais Papa Bouin lui coupe*

La parole et lui dit : — Bah ! une dame alors ?
 — Oui... non... oui... c'est-à-dire... — Eh quoi ! est-ce que tu dors ?
 Nom de bleu ! tu ne sais à qui tu veux écrire ?
 — Oh ! si ! — Dis-le donc vite ou je t'enverrai frire !
 — C'est... à la Sainte Vierge, au ciel, à qui j'écris.
 Papa Bouin murmura : « Ce gamin s'est mépris ».
 Il dépose sa plume et, d'un regard sévère,
 — Moucheron, lui dit-il, je pense tu n'as guère
 Le dessein de te rire ainsi d'un vétéran !
 T'es trop petit encor pour qu'on te tape, enfant.
 Par file à gauche, va, va-t-en vite et regarde
 Là, plus loin, si j'y suis ! — Et l'enfant, déçu, darde
 Ses yeux sur Papa Bouin ; il hésite un instant,
 Puis, la tête baissée et tout en sanglotant,
 S'éloigne attristé. Bouin fixe sa pauvre mise
 Et son âme se trouble... Alors il se ravise :
 — Nom de nom ! Nom de nom ! Il y a dans Paris
 De grandes misères. Ah ! je me suis mépris
 Au sujet du gamin. — Dis, comment tu t'appelles ?
 — Jean. — Jean qui ? — Rien que Jean. — Ah ! ce qu'elle est bien belle
 Cette histoire !... Mais de la Vierge, que veux-tu ?
 — C'est pour savoir pourquoi n'ai-je point obtenu
 Un sourire, un regard de maman qui sommeille,
 Et faire, en sa bonté, que vite elle s'éveille.
 Mais moi je ne peux pas, car je suis tout petit ;
 C'est en vain que je crie en secouant son lit.
 — Et que parlais-tu donc de soupe tout à l'heure ?
 — Ah ! c'est qu'il nous en faut, car en notre demeure,
 Avant de s'endormir, maman m'avait donné
 Le dernier bout de pain ! — Elle, e-t-elle dîné ?
 — Je n'ai pas faim, dit-elle, en ne voulant rien prendre
 Depuis deux jours passés, et je ne puis comprendre.
 — Mais comment as-tu fait en voulant l'éveiller ?
 — Avec tous mes efforts, je tirai l'oreiller,
 Et l'ai comme toujours, fortement embrassée.
 — Respirait-elle alors, et s'est-elle dressée ?
 — Mais est-ce que toujours on ne respire pas ?
 Dit Jean en souriant, mettant dans l'embarras
 Papa Bouin qui, pensif devant cette misère,
 Questionna : — Dis, était-elle froide, ta mère,
 Lorsque tu l'embrassas ? N'as-tu rien aperçu ?
 — C'est juste, elle était froide et ne m'a point reçu

Comme elle le fait bien, chaque fois, d'habitude.
Il fait si froid chez nous, et le temps est si rude !
— Elle grelottait donc ? — Non ! mais ses traits sereins
La rendaient toute belle. Et ses deux blanches mains,
Si blanches, sans bouger, pieusement croisées,
Sur sa poitrine étaient bien doucement posées.
Sa tête, à la renverse, au fond du traversin,
Laisait voir des yeux bleus, reflet d'un cœur bénin.
Et ses yeux entr'ouverts avaient l'air, par leur fente,
De regarder le ciel d'une pose innocente.
Le petit Jean se tut. Papa, Bouin, tout troublé,
Retenait dans son œil un pleur dissimulé,
Se disant à part soi : — Quoi, j'enviais les riches,
Moi qui mange et bois bien, ne manquant point de miches,
Lorsque à côté l'on meurt de misère et de froid ?
Il appelle l'enfant, sur ses genoux l'assoit,
Et doucement lui dit : « Petiot, ta lettre est faite,
Envoyée et reçue... et, pour cette requête,
J'ai déjà la réponse ; allons voir ta maman ».
— Je veux bien, Monsieur, mais pourquoi ces pleurs, dit Jean.
— Non, je ne pleure pas ; est-ce qu'un homme pleure ?
C'est toi qui vas pleurer, mon petit ! Ça m'écoeure.
Je t'aime bien, tu sais, tout comme ton papa.
Tiens, j'avais une mère, autrefois, n'est-ce pas ?
Je crois, à travers toi, la revoir sur sa couche,
Me disant, en partant : « Bouin, voici que je touche
A mes derniers moments ; sois, mon fils, bon chrétien.
Sois toujours honnête homme et loyal citoyen. »
La Vierge qui pend au chevet du lit, image
De deux sous, à qui souvent je rendais hommage
Et qui souriait, vient à rentrer dans mon cœur.
Car si je fus toujours parfait homme d'honneur,
Pour être bon chrétien, il n'en fut pas de même ! »
Bouin se leva, serrant, avec un trouble extrême,
Jean contre sa poitrine. Et comme s'il parlait
A quelque être invisible : « Voilà, mère, c'est fait !
Tu peux être contente. Et si des gens me raillent,
Il ne m'importe point. Qu'à leur plaisir ils braillent !
S'ils veulent, ils pourront, et rire et se moquer :
Souvent, aux grands gestes, on trouve à critiquer.
Je te l'amènerai, ton cher petiot, pauvre ange,
Qui ne me quittera jamais, car chose étrange,

*Sa coquine de lettre, encore à rédiger,
Qui ne fut de ma part qu'un semblant mensonger,
A pourtant fait coup double : en lui donnant un père,
Elle en fit un heureux ; quant à moi, si sévère,
Insensible et si dur en face du malheur,
Elle éveilla mon âme, en me donnant un cœur.»*

Alexandrie, le 2 Décembre 1945

DOLO

=====

Choses de Sardaigne :

MENTALITÉ SARDE

—♦—

Tout ce que je raconte sur la Sardaigne ne regarde que les régions où j'ai passé environ la moitié de mon existence, les montagnes du Genneargentu de la province de Cagliari, c'est-à-dire l'Ogliastra, la Barbagia et le Mandrolisai. Naturellement, dans les grandes villes, la mentalité, les mœurs, les habitudes, tout en étant plus arriérées que dans celles du Continent et encore de nos jours influencées par l'ancienne domination espagnole, ont bénéficié d'une sensible évolution, se sont modernisées..... en bien et malheureusement aussi en mal. La montagne, elle, n'a pas bougé, elle a gardé son cachet particulier, ses mœurs, sa mentalité, ses habitudes, ses costumes. Elle est pour le voyageur et l'observateur une des régions les plus pittoresques de l'Europe.

Ceci dit, et puisque je me propose de raconter certaines histoires qui ne sont pas à l'avantage de la mentalité des Sardes, il faut que j'en dise aussi un peu de bien.

La femme sarde est en général très honnête, la jeune fille sait se tenir à distance des hommes, elle est laborieuse et il est excessivement rare qu'elle manque à ses devoirs..... jusqu'à ses fiançailles qui sont d'ailleurs toujours uniques et définitives. Par contre, chose incroyable, aux propos plus que libertins que leur adressent les hommes en passant, elles répondent du tac au tac par des mots qui feraient rougir un charretier. Les femmes mariées sont des épouses fidèles et laborieuses, il est très rare qu'un mari soit trompé en Sardaigne, du reste le fusil aurait vite fait de supprimer les deux complices si cela arrivait ; cela n'empêche pas que le mari, lorsqu'il est obligé de nommer sa femme, dit toujours : « sauf le respect que je vous dois », comme s'il parlait de son cochon.

Sur les hommes, je n'ai pas grand'chose de bon à dire. Ils sont en général courtois et même obséquieux, ils ne feront jamais de mal à un ami et à un compère, ils offrent une très large hospitalité à ceux qu'ils connaissent ou à ceux qui leur sont recommandés, mais par contre ils laisseraient mourir de faim et coucher dehors un étranger ou un voyageur égaré. Le vol, les déprédations, le vandalisme, sont

monnaie courante en Sardaigne ; couper les jarrets des bœufs de son voisin par dépit, vengeance ou jalousie, est chose habituelle qui n'étonne plus personne. Il semblerait qu'ils ne se rendent pas compte que toutes ces actions sont des délits.

J'avais un garde assermenté reconnu par le Gouvernement, j'avais eu assez de mal à découvrir cet homme, car il devait avoir son casier judiciaire propre, il avait 40 ans et n'avait jamais été condamné ; c'était donc un honnête homme. Un jour, voulant me raconter une histoire de sa jeunesse, il débuta comme ceci : « Un jour que j'étais parti dans la montagne avec mon père, pour voler des chèvres... »

Présentations

J'avais pris rendez-vous avec un nommé Pintus qui, ayant découvert un gisement métallifère dans les environs de Bari-Sardo, à environ 20 km. de ma résidence, voulait me le montrer. Lorsque j'arrivais, son cheval était déjà sellé et bridé, et chargé de la besace pleine de provisions. Mon homme se tenait sur le pas de sa porte pour m'attendre et des femmes, toujours curieuses de voir « su strangiu franzezu » l'étranger français, guettaient mon arrivée par une fenêtre entrebâillée.

— Saludu, su direttori, me dit le Signor Pintus, descendez de cheval, il fait chaud, entrez boire un « rinfrescu » et connaissez ma famille, nous ne sommes pas riches, nous sommes sales, mais honnêtes.

Je mets pied à terre et je rentre. Ce n'était pas sale du tout et en fait de rafraîchissement, on m'offrit un grand verre d'eau-de-vie de marc. S'il avait fait froid on m'aurait offert le même verre d'eau-de-vie en me disant que c'était pour me réchauffer.

Les femmes en costume d'intérieur, chemise de toile blanche largement décolletée avec plastron empesé et brodé, larges manches bouffantes serrées au poignet avec petit volant qui recouvre une partie de la main, longue jupe plissée en cotonnade, marmotte rouge, me regardent de loin par une porte entr'ouverte.

— Venez ici, vous autres !

Elles obéissent en rougissant et en me regardant en dessous. Elles étaient quatre ; une déjà vieille et fanée, les trois autres d'assez jolies filles de 16 à 20 ans.

— « Gussa, è sa femina » celle-ci est la femme, dit-il en me montrant du doigt la plus âgée. (les Sardes disent rarement ma femme).

— Salut, comment allez-vous ? comment va votre famille ?

— Celle-là, c'est la fiancée de mon fils, continua-t-il en m'indiquant une des trois jeunes filles.

La « picciocca » s'avance en baissant les yeux et me tend la main.

— Salut, comment allez-vous ? comment va votre famille ?

Voyant que les deux autres restaient en arrière, pour me montrer courtois, je lui dis :

— Et ces deux jolies « picciocche », sont certainement vos filles ?

Les deux jeunes filles, intimidées par mon compliment, rougissent, disent en chœur : Hii ! et détournent la tête, tandis que le père répond :

— On le dit..... Elles sont nées à la maison.

La mère d'un air scandalisé, pousse un hii ! et s'adressant à son homme :

— « Ita tontu, chi sesi ! » Quel idiot tu es !

Il faut noter ici, qu'un mari sarde ne dira jamais : ce sont mes enfants, mais il dira toujours : on le dit, ils sont nés à la maison, bien qu'il sache que sa femme est fidèle.

— Et votre fils, lui dis-je, pour lui montrer que je m'intéressais à sa famille.

— Il est pour le moment nourri et logé aux frais du Roi.

— Ah ! il fait son service militaire !

— « Nossi, esti a su castigu » il est au châtement, c'est un idiot. Cela voulait dire en bon français : il est en prison.

— Vous comprenez, comme il voulait se marier, il est allé voler une paire de bœufs et il s'est fait prendre par les carabinieri, que Dieu leur envoie un accident. Mais il rentrera bientôt et comme il y a eu beaucoup d'olives cette année, je lui achèterai sa paire de bœufs, il le faut bien, il sera trois ans sous surveillance spéciale !

Les femmes essuyaient une larme du pan d'une de leurs six jupes en murmurant : « Mischinu ».

Réception officielle

Ce jour-là, je m'étais rendu à Arzana pour m'entendre avec le Conseil Municipal au sujet de certains chênes verts dont j'avais besoin pour boiser mes galeries de mines. En entrant dans ce village, je fus surpris d'y rencontrer une quantité de gens en costumes de fête. Les hommes avaient mis leur pourpoint de velours bleu aux boutons de pièces de quarante sous, ils avaient changé de linge, ce qui n'arrive que pour les grandes occasions. Les femmes portaient leur jupes « d'orbaciu » rouges, des dimanches, et leur chemise brodée et empesée, leur tête était couverte du « colori » large pièce de drap écarlate bordée de satin noir avec gourmette d'argent des chevaux prêts à partir étaient attachés aux portes des maisons. Oui, le village était en fête, mais quelle fête ? Saint Basilio, était passé, Saints Côme et Damien devaient se fêter dans un mois. Peut-être que Monseigneur arrivait pour une visite Episcopale ? Non il serait arrivé de Tortoli par le train de trois heures et il en était quatre, alors ce devait être le Député qui arrivait de Cagliari par le train de 5 h. et on allait le chercher à la gare qui est à 4 km. du village. J'arrivais mal à propos, le Conseil municipal devait être sur les dents, et mon affaire était ratée pour aujourd'hui.

— Saludi, Gopai ! (salut compère) me dit un homme à cheval qui me croisait et que je n'avais pas vu.

Je me retourne en retenant mon cheval. C'était le compère Pistis, Conseiller Municipal, j'étais son compère parce que j'avais tenu sa fille sur les fonts baptismaux.

— Saludi, gapai Pistis, eh quoi ! il y a Fête aujourd'hui à Arzana ?

— Sissi, gopai Antoani, on va recevoir à la gare le fils de gopai Cubeddu, qui a été libéré hier à Cagliari après ses quatre ans de prison.

H. ANTOINE.

LA DOUCHE

*Quand je partis pour la grand' guerre
tu passas des nuits sans dormir,
tu pensais que j'allais mourir
et me voyais déjà sous terre ?*

*Me revoici, libre et glorieux
après l'effroyable bataille,
après la grandiose et l'odieux,
je reviens, fier de ma médaille.*

*Ton accueil n'est pas agréable.
Suis-je, pour toi, un étranger ?
Devant la mort, devant le diable,
je me croirais moins en danger.*

*Ma gaieté se transforme en peine.
En quoi ai-je démerité ?
Je t'écrivais chaque semaine
Pourquoi cette sévérité ?*

*— De tous les hommes que je connus
et qui partirent pour l'aventure,
il n'est que toi de revenu
sans la moindre petite blessure.*

Robert BLUM.

LA POUPÉE

Nouvelle par André ROUSSEAUX

(Extrait de la Revue « Vaincre »)

— Vous avez le temps, dit-elle. En partant dans une heure vous serez à Briançon avant la nuit. Vous trouverez, à mi-chemin, un poste de F.F.I. où vous pourrez encore vous reposer un moment. Et puis, peut-être aurez-vous la chance de rencontrer une « jeep » américaine qui vous abrégera la route. Chauffez-vous un peu.

— Manoëlle, apporte-moi une brassée de fagots pour raviver le feu, ma chérie. C'est ma fille. Elle a huit ans aujourd'hui. Elle est née le 24 décembre. Nous l'avons appelée Marie-Noëlle, dont on a fait un diminutif. Oui, son anniversaire se trouve être une grande fête. Une drôle de fête quelquefois. Cela ne vous ennuie pas que je vous raconte cette histoire ? Il y a un an, jour pour jour, l'Histoire n'est pas longue. Quand j'aurai fini, vous partirez ».

« J'étais assise dans ce fauteuil. Dehors, il neigeait très fort. La neige à Noël ne manque jamais dans ce pays. Je m'étais installée pour la journée dans une sorte de petit bonheur que je tâchais de défendre contre mes grands soucis. Cette fête du

foyer, que je passais seule pour la seconde fois, depuis que mon mari était à Alger, aurait dû me remplir de mélancolie. Ne riez pas de la petite joie que je me donnais malgré tout : à mon dernier voyage à Grenoble, quelques jours auparavant, (j'y allais tous les mois pour mes liaisons avec la résistance), j'avais trouvé une poupée comme on n'en trouve plus, une poupée d'avant-guerre, une merveille. Manoëlle est folle des poupées. Elle en a une ribambelle. La nouvelle était cachée dans ce placard, derrière vous. Je la mettais le soir dans son soulier. Voilà. Au plus dur de la guerre, nous nous sommes reposés, comme dans des oasis, dans de petits bonheurs ingénus. On écartait la guerre un instant, afin de reprendre des forces pour y rentrer.

La guerre ne se laisse pas toujours faire. J'en étais là de mon petit bonheur, quand on sonna à la porte. Un inconnu se présenta vite. S'il dérangeait le plan de ma journée, il n'avait pas de quoi me surprendre. J'avais l'habitude de ce genre de visiteurs, mal rasés, les yeux marqués par la nuit en chemin de fer, avec une serviette de cuir pour tout bagage, une serviette gonflée et assez lourde, à cause du pyjama roulé, et de quelques autres choses.

« De la part d'Albert ». Bon. Je pourrais l'appeler Claude, Monsieur Claude, si je voulais lui donner un nom. Resterait-il longtemps ? Il ne savait pas. Cela dépendrait d'un message à la radio. Peut-être serait-il fixé le soir même.

Je le conduisis à sa chambre. Il ne voulait pas se reposer. Il avait du travail et me demanda de lui prêter ma machine à écrire. Tout l'après-midi je l'entendis qui tapait : la chambre où je logeais mes hôtes de passage est juste au-dessus de cette pièce. Il dîna avec nous.

Il était rentré dans notre vie, comme ce fut toujours en pareil cas. La fraternité de la résistance est peut-être difficile à comprendre pour ceux qui ne l'ont pas vécue. C'était quelque chose de très simple qui ne reposait pas du tout sur des complicités mystérieuses et mélodramatiques. Claude, ou Maurice, ou Lucien, ce jour-là c'était Claude, demain ce serait un autre, faisait ce qu'il avait à faire et n'avait rien à m'en dire. Pour moi, j'accomplissais ma tâche qui était de lui donner asile. Là-dessus, le champ était libre, pour causer comme de vieux amis qui ont passé le temps des entretiens essentiels et s'en tiennent à des échanges de banalités. Manoëlle entraît admirablement dans cette familiarité. Elle comprenait fort bien la guerre que nous faisions, et n'ignorait rien de la qualité secrète des amis qui fréquentaient notre maison. C'est sans doute parce qu'elle y tenait si bien sa partie. Grâce à elle et à son petit bagout, le visiteur sans nom était de la famille en cinq minutes. L'arrivée de Claude en cette veille de Noël ne pouvait donc pas troubler la douce fête que j'avais préparée. Après le dîner, notre nouvel ami assista à la déposition rituelle des petits souliers devant la cheminée, et quand Manoëlle fut partie se coucher, il m'aida à tirer la poupée du placard, à la déballer sans faire bruire le papier de soie. Il ne perdait pas de vue, cependant, l'heure de la radio.

J'écoutais les messages avec lui sans chercher à déchiffrer les énigmes auxquelles je n'étais pas initiée. Du cachalot à la baleine... La rampe suit l'escalier... Assuérus est tombé malade, que ses amis prennent garde à la contagion... Le sonnet a des nageoires...

Au sansonnet, Claude tourna le bouton et me dit : « C'est ce que j'attendais ».

Puis il me demanda si je connaissais la Motte. C'est une ferme à deux heures d'ici dans la montagne. Je devais l'y conduire immédiatement.

Je ne puis vous dire que je fus très étonnée, ni même contrariée. Dans la vie que j'avais choisie, ce genre de surprise désagréable ne devait pas en être une. Je m'équipai rapidement. La neige, qui tombait toujours, était épaisse. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était de laisser Manoëlle seule dans la maison une partie de la nuit. Depuis le départ de mon mari, je n'ai plus de domestique à demeure afin d'écartier tout risque d'indiscrétion. Je calculai que je pouvais être rentrée à une heure du matin. Le plus pressé, pour Claude comme pour moi, était de partir sans tergiverser. Je jetai un coup d'œil à la belle poupée qui souriait devant la cheminée du salon. Je montai vite embrasser ma poupée à moi. Elle ne dormait pas. Je lui dis en deux mots qu'il me fallait sortir pour montrer le chemin à M. Claude qui partait. Elle me répondit que je rencontrerais peut-être le petit Noël en route, et qu'elle serait sage en m'attendant.

Cette course dans la neige et dans la nuit ne fut guère plus dure que bien d'autres que j'ai faites. Je remis Claude à son destin, et je me hâtai sur le chemin du retour. La neige avait cessé de tomber. Mes yeux s'étaient habitués à la nuit, vaguement éclairée, d'ailleurs, par une vaste reverbération. Je marchais à grandes foulées qui faisaient claquer la neige dans le silence ouaté. Je me forçais à allonger encore chacun des pas qui me rapprochaient de ma petite fille endormie dans la maison ténébreuse.

Je fus clouée sur place et le cœur me battit à se rompre, quand je vis que la maison était éclairée. C'est de la grille du jardin que tout m'apparut : la porte de la maison grande ouverte, les lampes allumées à l'intérieur, deux hommes qui parlaient fort dans le vestibule.

Je compris tout en une seconde. D'un seul coup aussi, je sus instinctivement que j'avais une chance de sauver Manoëlle, et que c'était de ne pas me montrer. Un rectangle de lumière illuminait la neige devant la porte. De chaque côté l'ombre était opaque. Je m'étais jetée derrière un des fusains qui encadrent le seuil. Je ne savais pas ce que je ferais, sûrement des choses folles et désespérées, si l'on emmenait ma fille. Pour le moment, j'entendais tout.

Manoëlle était là aussi. Étaient-ils montés dans sa chambre ? Avait-elle été réveillée par le bruit ? Sa petite voix répondait aux questions avec un calme miraculeux. Elle disait :

— Il n'y a pas d'homme. Papa n'est pas ici.

— Je ne te parle pas de ton papa. C'est un homme qui est venu. Où est-il ? Où est ta mère ?

— Maman est à la messe de minuit.

Je savais de quel courage candide et de quelle ruse naïve Manoëlle était capable. Les deux hommes, qui ne le savaient pas, se heurtaient à un ennemi qui les déroutait. Celui qui avait parcouru toute la maison, revenait vers celui qui interrogeait l'enfant. Il n'avait rien vu. Maintenant, ils parlaient allemand entre eux,

se querellaient sur cette piste qui leur échappait. N'y avait-il pas des traces dans la neige ? Ils sortirent dans le rectangle de lumière. Mais la neige était tombée plus d'une heure à gros flocons après que Claude et moi nous étions sortis, et les traces fraîches étaient celles de leurs propres pas. S'ils avaient avancé un peu plus, ils auraient rejoint celles des miens. Je retenais mon souffle, dans ma cachette. Les calmes réponses de Manoëlle avaient vraiment atteint leur force d'inquisition.

Ils rentrèrent auprès d'elle, se querellant toujours. Puis, j'entendis l'un d'eux s'esclaffer, comme à l'idée d'une bonne farce.

— La belle poupée ! Elle est à toi ?

Manoëlle ne dit rien.

— Je crois que c'est ton cadeau de Noël. Tu ne voudrais pas que je l'emporte, hein ?

Ma fille continuait de se taire. Je me sentais reliée à son silence par une force incroyable d'espérance et d'anxiété.

— Si je ne trouve pas l'homme, je prends la poupée.

La petite voix de Manoëlle fut sans fêlure pour dire :

— Il n'y a pas d'homme. Prenez la poupée.

La querelle recommença, plus violente. Dans le tumulte des voix d'hommes, j'épiais l'appel au secours qui me ferait bondir dans la maison. Il n'y eut pas de cri. Il y eut le silence qui avait été comme l'armure de Manoëlle, et qui sembla étendre sa protection sur la maison et le jardin, quand la neige étouffa le pas des hommes qui s'éloignaient.

Déjà Manoëlle était dans mes bras, derrière la porte vite barricadée. Je la dévorai de baisers. Sa longue chemise de nuit tombait sur ses petits pieds nus. Elle tremblait toute, mais peut-être de froid seulement. Dans la maison que les Allemands avaient fouillée, toutes les pièces étaient encore éclairées.

Par la porte ouverte du salon, je vis les petits souliers devant la cheminée, tout seuls, Manoëlle avait suivi mon regard. Elle s'efforçait de sourire, mais deux larmes se renaient de perler dans mes yeux. Elle dit :

— C'est dommage que le petit Noël ne soit pas passé un peu plus tard.

Puis, souriant tout à fait :

— Tout de même, on les a eus, les Boches.

Parrainage

Une petite Danielle demande une marraine et un parrain français d'Égypte pour avoir des amis lointains qui l'aimeraient (Marraine et parrain par procuration). S'adresser à la Rédaction du « *Périscope* » qui transmettra.

(Cette petite Danielle est la fillette d'un ancien combattant et résistant).

Proops prend sa revanche

Nouvelle par Bob Van Poll

(Extrait de la Revue « Vaincre »)

L'inspecteur Proops était assis derrière son bureau et regardait mélancoliquement le petit morceau de ciel gris, bizarrement découpé par les toits. Si Proops avait été un homme impressionnable, sa mélancolie eût été facilement compréhensible, car ce triste temps d'hiver n'avait certes rien d'égayant. Mais Proops n'était pas du tout impressionnable. Il était bon vivant, comme en témoignait son petit ventre bedonnant et les plus mauvais événements n'avaient que très rarement raison de son humeur toujours égale. La seule chose qui l'énervait de temps à autre, c'était de ne pas pouvoir trouver un proverbe approprié aux circonstances ou à ses sentiments. Sa cervelle en possédait un gros stock où il aimait puiser à tout propos.

Or, à ce moment précis, sa collection lui faisait défaut. Juste avant d'entrer au commissariat central, il avait aperçu la voiture de la duchesse de Bermonshire. Il n'avait pu voir si la duchesse était à l'intérieur, mais tout ce qui la concernait lui faisait, pour ainsi dire, hérissier les cheveux sur la tête, et si un bon petit proverbe ne se présentait pas immédiatement, ils risquaient de rester hérissés pendant le reste de la journée.

Le début de cette aversion remontait à 7 mois. Un jour, la duchesse, qui était une femme d'environ 55 ans et fort désagréable, était venue trouver l'inspecteur en chef. Elle avait reçu un mot anonyme, disant textuellement : « Vous avez trop de bijoux. Je vais en prendre ce soir. Les policiers gênants seront supprimés ».

C'était tout et l'inspecteur en chef avait fait appeler Proops. Proops, à la vue de ce mot, dont les lettres avaient été découpées dans de vieux journaux et ensuite collées sur un vulgaire bout de papier, était resté sceptique. C'est que Proops connaissait bien ses voleurs, et les histoires de criminels bienfaisants, qui prenaient la peine de vous avertir, l'avaient toujours fait souffler de mépris, lorsqu'il les lisait dans les romans d'Edgar Wallace et d'autres. Mais tout de même, par acquit de conscience, il avait fait surveiller, plus ou moins bien, la maison de la duchesse.

Or un collier de perles d'une valeur de 5.000 livres avait bel et bien disparu du coffre-fort de la duchesse, et lorsque, plus tard, Proops revivait la journée qui avait suivi ce vol mémorable, il en avait froid dans le dos. La duchesse était venue chez l'inspecteur en chef et Proops avait été appelé. La duchesse avait trouvé pour Proops des mots d'un mépris et d'un sarcasme indescriptibles ; des mots vinaigrés, acides, de véritables flèches empoisonnées. Et le pire, pour Proops, avait été le silence du chef, qui s'était contenté d'incliner la tête, de temps à autre, comme pour souligner les critiques cinglantes de Madame la duchesse.

Naturellement, Proops avait tout fait pour élucider le mystère et pour secouer cette honte de ses épaules. Dès qu'il avait vu le coffre-fort, refermé par le

voleur et pas le moins du monde abîmé, il avait su que seuls les doigts aux extrémités raffinées de Johnny Princeston avaient pu accomplir ce chef-d'œuvre.

Et Johnny avait vite été retrouvé. Mais il avait un alibi inattaquable et bien que Proops l'eût interrogé pendant plusieurs semaines, ainsi que tous ceux qui lui avaient fourni cet alibi, il n'avait pu trouver la moindre preuve. Proops avait dû relâcher Johnny et la honte s'était installée encore plus confortablement sur ses épaules, cette fois pour de bon. Et elle s'y faisait de plus en plus lourde.

Proops pensait à tout cela, à cette automobile de mauvais augure qu'il venait d'apercevoir et au proverbe qui ne voulait pas venir. A ce moment la porte s'ouvrit et un agent lui dit : « Le patron vous appelle », ajoutant, dans un souffle de compassion : « La duchesse est là ».

Proops sursauta, resta un moment interdit, regardant l'agent comme s'il voyait un spectre. Puis son visage se détendit et il prononça solennellement : « Chat échaudé craint l'eau froide, et si vous me permettez une petite adaptation personnelle, j'ajouterai : un Proops averti en vaut 20 ». Et sur ce soulagé, il monta chez le chef.

Lorsque la duchesse vit entrer Proops, elle lança au chef un regard qui disait clairement : « Encore cet imbécile qui va s'occuper de cela ? Autant donner tout de suite les bijoux au premier chiffonnier venu ! » Et Proops sentit le rouge monter au front.

Mais le chef, qui aimait bien son vieux Proops, lui dit alors : « Voilà, Proops, je vous donne l'occasion de vous réhabiliter. L'histoire se répète et Madame la duchesse vient de recevoir un autre mot. Le voici ».

Proops prit le bout de papier, préparé de la même façon que le premier et lut : « Vous avez toujours trop de bijoux. Je vais en prendre ce soir. Les policiers gênants seront supprimés. » Proops mit tant de temps à lire et à relire cette sinistre missive, que la duchesse commença à tousser de façon significative.

Alors, Proops ? interrogea le chef.

A quoi Proops répondit : « Chef, il est maintenant 3 heures. J'irai avec Madame la duchesse, elle enfermera ses bijoux et ensuite : à bon chat, bon rat ! » Et, tout content, il ouvrit respectueusement la porte à Madame la duchesse.

En examinant le luxueux boudoir de la duchesse, Proops pensa que dans une certaine mesure le mystérieux voleur avait raison : la duchesse avait certes trop de richesses. Mais bien vite Proops chassa cette pensée indigne d'un agent de l'ordre public. D'autre part, il n'était point jaloux de toutes ces richesses, ou s'il l'était il se dit : « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ». Mais au moins fallait-il reconquérir cette bonne renommée. voilà le hic !

La duchesse voulait garder tous ses bijoux sur elle, car le soir elle donnait un bal, mais Proops exigea qu'elle les enfermât dans son coffre-fort. Elle eut beau renifler de façon désagréable et blessante, sur la menace de Proops de décliner toute responsabilité, elle dut s'exécuter. Les bijoux disparurent ainsi un à un dans le coffre-fort, creusé exactement au milieu du mur, et Proops les marqua au fur et à mesure sur un carnet : 4 gros diamants, 3 colliers de perles, 2 diadèmes et 20

bagues. Finalement, la duchesse ferma le coffre-fort, fit jouer le mécanisme compliqué et brouilla à fond les combinaisons, tout en jetant des regards soupçonneux du côté de Proops. « Ce n'est pas parce que tu es inspecteur, semblaient-ils signifier, que tu m'inspires plus de confiance que les autres ». Avant de quitter le boudoir, Proops pria la duchesse de prendre tout ce dont elle pourrait avoir besoin. Une femme de chambre ayant emporté une multitude de flacons et de bouteilles, Proops appela un agent qu'il enferma dans la pièce, et mit un autre devant la porte, interdit toute circulation dans le couloir, même à la duchesse et s'en fut.

L'après-midi se passa ainsi paisiblement. Proops et ses agents firent quelques allées et venues, puis, à l'approche du soir, ils laissèrent le boudoir complètement désert, sans aucun agent à l'intérieur de la pièce ou devant la porte, car Proops pensait à la menace contenue dans le petit mot et il ne voulait à aucun prix risquer la vie de ses hommes pour les bijoux de la duchesse.

Comme il le fit remarquer à ses agents : « Le jeu n'en vaut pas la chandelle ».

Le soir venu, le bal eut lieu, et il fut tout à fait réussi, bien que la duchesse ne pût cacher sa nervosité et lançât fréquemment des regards inquiets du côté de Proops qui, assis dans un coin, avait monopolisé un plateau entier de sandwiches et mangeait sans arrêt, arrosant sa collation des meilleures bouteilles de la duchesse et suivant d'un air approbateur les évolutions des danseurs.

Vers minuit, l'inspecteur en chef fit son entrée et la duchesse s'élança vers lui :

— Allons vite voir, inspecteur, je suis terriblement inquiète et cet imbécile de Proops s'est contenté d'engouffrer des quantités de nourriture invraisemblables.

Le chef non plus n'était pas trop tranquille ; seul Proops manifesta un calme déconcertant.

— Allons-y, dit-il, et la duchesse, l'inspecteur en chef, Proops et les trois agents montèrent au premier étage où se trouvait le boudoir. Proops ouvrit la porte et tourna aussitôt l'interrupteur.

La duchesse bondit vers le coffre-fort, l'ouvrit nerveusement, jeta un regard à l'intérieur et poussa un cri perçant. L'inspecteur en chef voulut s'élançer auprès d'elle, mais Proops le retint.

La duchesse avait déjà repris son sang-froid et elle s'avancait menaçante vers le groupe qui était toujours dans le couloir. Elle s'adressa d'abord, à l'inspecteur en chef :

— Mon plus gros diamant a été volé. Valeur 10.000 livres. Cela vous coûtera votre place.

Puis, se tournant vers Proops, elle dit ce seul mot : « Ane ! » Mais Proops ne se démonta pas le moins du monde : « On fait l'âne pour avoir du son, Madame, proféra-t-il avec solennité. Et le son, c'est vous ».

Et avant qu'on ait pu voir comment cela s'était passé, la duchesse avait les menottes.

Le chef faillit en avoir une apoplexie et la duchesse une syncope, mais Proops se tourna vers son chef :

— Dès le premier vol, expliqua-t-il, j'ai eu des soupçons. Johnny, à ma connaissance le seul qui fût capable dans tout le Royaume Uni d'ouvrir d'une telle façon ce coffre-fort, était innocent, j'en étais sûr. Mais pour plus de sécurité je l'ai fait attirer cet après-midi dans une rixe et, depuis 4 heures, il est en prison. Je savais que la duchesse avait touché une coquette somme de l'assurance pour son collier et, que d'autre part, elle perdait beaucoup d'argent au bridge. Or, cet après-midi, ces 3 agents et moi, nous avons soigneusement couvert tout le parquet du boudoir d'une épaisse couche de poussière, la projetant devant nous à mesure que nous reculions vers la porte, pour ne laisser aucune empreinte. Le coffre-fort se trouvant au milieu du mur et à 2 m. 50 au moins aussi bien de la porte que de la fenêtre, le voleur n'a pu l'ouvrir sans laisser de trace. Regardez maintenant, chef. Il n'y a aucune empreinte, sauf celles très visibles que la duchesse vient de faire à l'instant. Donc, personne n'est entré ici, et s'il manque un diamant dans le coffre-fort, c'est que ce diamant n'y a jamais été enfermé. Cet après-midi, lorsque je comptais les bijoux tandis qu'elle s'affairait, j'étais déjà presque certain qu'elle en avait camouflé un. Mais si j'avais procédé à une vérification, avant la fermeture du coffre-fort, elle aurait toujours pu s'en sortir en disant qu'elle s'était trompée et je n'aurais eu aucune preuve. J'ai préféré la prendre sur le fait. Etes-vous convaincu, chef ? »

Le chef l'était, et s'il ne l'avait pas été, un regard sur la duchesse aurait été suffisant. Elle écumait de rage impuissante et les trois agents devaient la maintenir, sinon elle se serait jetée sur Proops.

Le chef voulut alors donner l'ordre d'emmener la duchesse, mais Proops l'interrompit :

— Souffrez que je dise deux mots à Madame, fit-il.

Et, prenant haleine, comme un tireur qui ajuste soigneusement pour faire un carton bien placé, il lui dit, d'un ton posé et réfléchi : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Ce qui vient au son de la flûte, s'en retourne au son du tambour. Tel est pris qui voulait prendre ».

Et lorsque la duchesse eut répondu par un flot d'injures à cette floraison de proverbes vengeurs bien mérités, il ajouta : « Proops rit bien, car il rit le dernier ».



En réglant directement vos cotisations, vous nous économiserez d'inutiles frais d'encaissement.

Il est rappelé aux membres que la Bibliothèque de l'Union s'enrichit chaque jour de nouveaux volumes et qu'elle peut être consultée avec fruit.

Le Visiteur mystérieux

(Récit inédit)

Nous avons le plaisir de publier dans ce numéro spécial de Noël deux contes ainsi que trois jeux d'esprit qu'a bien voulu nous transmettre, pour le PÉRISCOPE, Mlle Jehanne Ravier, de la Société des Gens de Lettres et de la Société des Poètes Français, contes publiés sous le pseudonyme de Vanda. Nous remercions sincèrement Mlle Jehanne Ravier de l'intérêt qu'elle porte à notre Revue et dès le retour à la normale dans la fourniture du papier, nous continuerons la publication d'autres contes et récits.

N.D.L.R.

En vacances, un orage prend les proportions d'une catastrophe.

La pluie, l'empêcheuse pluie nous fait la nique avec son doigt mouillé. Adieu promenade ! Adieu excursion ! Il faut rentrer, attendre que la malicieuse fée ait trempé à sa fantaisie tout le paysage.

Une année, à Evian, au cours de la saison, un orage indiscret éclata juste à l'heure de la buvette, et nous jeta par petits groupes dans les salons de l'hôtel.

« Que faire quand il pleut à moins que l'on ne cause » !

Blottie plutôt qu'assise dans un fauteuil, une main sur les yeux pour échapper à la fulgurance des éclairs, j'écoutais, sans y prendre part, les propos qui s'échangeaient autour de moi.

On parla, naturellement, des effets inattendus, invraisemblables de la foudre. Après maintes histoires pour la plupart connues de tous, la conversation s'engagea dans les sentiers de l'hypnotisme : Evocations, apparitions, toute la lyre.....

Monsieur Hardenay, inspecteur en retraite des P.T.T. laissa tomber :

— La maison que j'ai achetée voici trois ans, avait la détestable réputation d'être une demeure hantée.

— Et vous saviez cela en l'achetant ? interrogea quelqu'un.

— Mon Dieu oui. Je n'étais pas fâché de mettre la main au collet de ce visiteur mystérieux qui jetait dans les esprits tant de perturbation.

Devant la curiosité qu'il lisait dans nos regards, monsieur Hardenay nous fit le récit de cette aventure.

— Au moment de prendre ma retraite, nous dit-il, je n'eus plus qu'un désir : aller m'enraciner dans quelque coin de province pour me reposer de ma vie vagabonde.

Par malheur, je ne possédais pas la plus petite maison des champs et je n'avais aucun parent qui pût m'orienter vers son village.

Je songeais tout de suite à mon ami et ancien condisciple M^e Prunier avec lequel j'entretenais, bien qu'espacées, de très cordiales relations. Prunier est notaire dans une jolie bourgade du Languedoc méditerranéen. Il exerce là depuis trente ans au moins.

Je lui écrivis donc pour lui exposer ma requête et lui annoncer ma prochaine visite.

J'arrivais à Vistréal au début de septembre, un matin, vers onze heures.

— Ne te figure pas, Parisien que tu es, me dit mon ami, que nous avons à la campagne des tas d'immeubles à vendre. Des propriétés, de grands tenements, des fermes, oui, mais un petit logis modeste et riant entouré d'arbres et plein de fleurs comme tu dis, c'est vraiment une occasion. Les maisons comme cela ont leurs propriétaires, et il est bien rare qu'elles en changent par une vente.

Devant ma mine désappointée, il se mit à rire et me rassura :

— J'ai pour toi cette occasion unique. Après déjeuner, nous irons la voir. Je suis sûr qu'elle te plaira..... nous serions presque voisins. Je serais enchanté de te la vendre si toutefois les conditions qui l'ont fait abandonner, ne t'effraient pas.

— Quelles conditions ?..... une maladie contagieuse ?..... une mort suspecte ?..... A ce moment précis, on vint annoncer le déjeuner. Passant dans la salle à manger, je n'insistai pas autrement.

Pendant le repas, mon ami et sa femme me vantèrent le séjour de Vistréal, si bien situé sur une grande voie de communication, avec le double agrément de la plaine et du coteau.

Prunier, qui me savait pêcheur impénitent, me fit admirer par la baie ouverte les bords ombragés de saules de la rivière qui s'étire paresseusement jusqu'à la mer tout proche.

Mon ami possède même le vieux moulin qui enjambe le cours d'eau et qui est le meilleur endroit pour les amateurs de poissons.

J'étais déjà conquis et par ce que je voyais et par ce que j'entendais. A l'avance j'acceptais le logis quel qu'en fut le prix.

Vers deux heures, Prunier prit un trousseau de clés et me dit :

— Je suis chargé à la fois de la vente et du soin de faire visiter les lieux. Allons-y.

La maison de Prunier, comme celles de presque tout le village, est bâtie en bas du coteau où elle s'appuie. Après le jardin et le verger, la vigne qui prolonge la propriété, monte doucement la pente de la colline.

Nous sortîmes « par derrière » comme on dit là-bas, et à trois cents mètres, je pus apercevoir les murs couverts de lierre de ma future habitation.

Comme nous approchions, une paysanne venant du côté opposé, se signa rapidement en passant devant la grille d'entrée.

J'en fis la remarque. Que signifie ?...Le propriétaire aurait-il été assassiné ?...

Mon ami qui avait ouvert la porte, me dit : Non, je vais te conter cela. Mais auparavant, il voulut me faire explorer en détail tous les lieux. La maison est située au milieu de la propriété, jardin d'agrément devant, potager et verger derrière. C'est une vieille construction, très solidement bâtie en pierres de taille, élevée sur cave, à un seul étage, elle comprend en tout six pièces. Quelques petites dépendances, buanderie, poulailler, se dissimulent sous l'ombrage de très beaux arbres du côté du potager.

Le jardin est « un jardin naturel », avec plantes grimpantes, buissons de lilas, rosiers, plates-bandes d'iris et dans de grandes jarres, l'éclatante retombée des géraniums-lierre. Rien de ces jardins apprêtés où les pelouses sont distribuées comme des morceaux de tarte et que j'appelle « jardins de pâtissier ».

Sans être isolée, la maison n'a pas de voisins immédiats, c'est ce qui explique les épais barreaux de fer qu'on voit aux fenêtres, sauf à celle de la cuisine qui est fermée par une toile métallique comme un garde-manger.

Elle fut construite il y a environ soixante ans, pour un fils du pays, ancien officier de marine qui en fit son havre définitif. A sa mort, elle passa successivement à des neveux, puis à des cousins et enfin mise en vente elle fut acquise récemment par une vieille dame qui vint l'habiter avec une servante à peu près de son âge.

M^e Prunier me donnait ces explications tout en ouvrant les portes et les fenêtres de chaque pièce.

Derrière la maison, après le potager, s'étend une assez vaste pinède non clôturée qui fait partie de la propriété. C'est dans les sentiers glissants d'aiguilles vertes, puis assis à l'ombre des conifères, que mon ami me narra l'aventure à laquelle je dois d'être aujourd'hui possesseur de la maison de mes rêves.

— Madame Baudin, l'actuelle propriétaire, dit-il, s'y était installée en juin dernier. Un petit roquet jappeur et inoffensif lui tenait lieu de chien de garde.

Le jardinier, qui est du village, s'en allait sa journée finie.

Une semaine à peine s'était écoulée après l'arrivée de la vieille dame, quand un matin la bonne entra dans la chambre toute bouleversée.

— Madame, il nous arrive quelque chose de terrible. Vous savez que le compotier était à demi-plein de cerises ?.....

— Oui, eh bien !.....

— Eh bien ! il est vide et des noyaux sont éparpillés sur le buffet.

— Voyons, tu rêves, Marguerite..... Comment cela se serait-il fait ? On ne peut entrer chez nous..... qui passerait à travers les barreaux ?..... Un cha' et encore. D'ailleurs un chat ne mange pas de fruits.

— Madame ne croirait pas que c'est moi qui ai fait ce dégât ?.....

— Voyons, ma pauvre fille, que vas-tu chercher là ?

Au fond, madame Baudin n'était pas moins inquiète que sa bonne lorsqu'elle vit la coupe vide et le buffet couvert de déchets.

Le soir venu, elles laissèrent la fenêtre ouverte comme d'habitude. Le compotier resta vide sur le buffet.

Le lendemain, levée en même temps que la bonne, la vieille dame eut la surprise de voir un sucrier en métal découvert et vidé de son contenu. D'un tiroir, que le cambrioleur avait laissé entr'ouvert, une tablette de chocolat avait disparu.

Ce fut de l'affolement. Les deux femmes appelèrent le jardinier et le mirent au courant.

Bertrand est un homme simple et assez crédule.

— Il n'y a qu'un esprit damné, leur dit-il, pour avoir fait cela. Un animal quelconque qui aurait pu passer à travers les barreaux ne pourrait enlever le couvercle du sucrier ni ouvrir un tiroir.

— C'était logique comme tu vois.

Alors ils décidèrent tous les trois de passer la nuit au guet dans l'antichambre, sans lumière bien entendu et en laissant la porte de la salle à manger entrebâillée.

Ils attendirent plusieurs heures sans parler, sans faire de bruit. Puis voilà qu'un frôlement, un bond léger, annoncent que l'ennemi est dans la place. Ils s'approchent avec précaution, poussent la porte et vite, tournent le bouton pour donner la lumière. Mais aussi presto qu'eux, une forme qu'ils voient mal, saute sur le rebord de la fenêtre, se glisse entre les barreaux et s'enfuit. Tout ce qu'ils peuvent apercevoir, c'est une longue queue, la queue du diable, affirment-ils. Ils furent littéralement terrorisés.

Fermant les fenêtres, ils attendirent l'aube en tremblant.

Madame Baudin, tout agitée de sa nuit blanche, vint me conter le matin même ce que je viens de te narrer en me priant de mettre tout de suite la maison en vente. Elle ne voulut pas tenter une autre expérience. Elle partit le même jour pour Vals-les-Bains où d'ailleurs elle s'est fixée.

En juillet, elle fit prendre son mobilier. La maison est libre depuis cette époque. Tout y est parfaitement en état comme tu l'as vu. Pas un sou de réparations ; des peintures fraîches, des tapisseries neuves.

J'ai conseillé à tous nos villageois de ne pas ébruiter cet événement qui pourrait être préjudiciable au bon renom de notre localité.

Mais, ainsi que tu t'en es rendu compte tout à l'heure, les esprits sont troublés. Si tu décides à acheter, il te faudra amener une servante, car aucune femme d'ici ne consentirait à faire ton ménage dans une demeure hantée par le diable.

Voilà les faits. Ces femmes n'ont pas rêvé, pas plus que Bertrand le jardinier. Qu'ont-elles vu ?..... Pas le diable, c'est certain, mais le vrai c'est que quelque chose est entré et a mangé, quelque chose qui n'est pas un animal quelconque et qui pourtant n'est pas quelqu'un.

Ce qui troublait aussi profondément madame Baudin, c'est que son chien n'avait pas aboyé. Il a été envoûté disait-elle.

Je lui fis remarquer que la niche de son roquet était placée près de la porte d'entrée et que sans doute le phénomène qui s'était introduit chez elle, n'était pas venu de ce côté.

Es-tu toujours acquéreur ?

— Plus que jamais. Ce canfbrioleur m'intéresse au plus haut point. Il faut que nous fassions connaissance, à moins qu'il n'en veuille aux seules provisions de madame Baudin, ce qui m'étonnerait.

Quinze jours plus tard, j'arrivai avec armes, bagages et domestique. A cette dernière je n'avais rien révélé. Je remettais aussi à plus tard le soin de me procurer

un chien, ne voulant pas effrayer mon hôte nocturne. Une fois parfaitement installé, je fis laisser en évidence sur une desserte une coupe pleine de poires.

Le lendemain matin, levé avant Maria, j'entrai dans la pièce. Les poires avaient disparu.

J'arrangeai un mensonge pour ma bonne, et le soir, je laissai seulement sur le meuble une boîte à biscuits à moitié pleine et fermée.

Le lendemain, je trouvai la boîte ouverte et vide. Des miettes m'apprirent que mon visiteur avait pris là son repas.

Je mis alors ma servante au courant.

Le comptoir fut à nouveau rempli de fruits.

Après le dîner, nous nous installâmes dans l'antichambre, laissant la porte de la salle à manger à peine entr'ouverte. Pour plus de précaution, j'avais pris une lampe électrique.

Au bout d'une heure d'attente, un bruit imperceptible m'avertit que mon voleur était arrivé. Je le laissai commencer sa besogne, puis, brusquement j'entrai en faisant la lumière. Il bondit sur la table et de là sur la fenêtre, mais trop tard pour lui. Je l'avais empoigné par la queue. A la lettre je tirais le diable par la queue.

Il gémit doucement, ne fit aucune résistance pour se laisser prendre. Quel joli petit diabolin je tenais là. Mon visiteur mystérieux était un singe, un primate de petite taille, genre ouistiti.

Je fis fermer la fenêtre. Je le caressai. Il me regardait nullement effrayé. Je le mis sur la table et lui offris des poires et des biscuits. Il parut heureux de manger. En signe de remerciement il fit plusieurs cabrioles. Je l'adoptai sur le champ. Je le mis dans une caisse avec un encas de fruits et de galettes et je le plaçai dans le couloir près de ma chambre.

Le lendemain, il me reconnut et ne chercha pas à s'échapper. Je l'emportai à la cuisine où ses gambades amusèrent Maria. Elle prit soin de lui depuis ce jour, si je puis dire, maternellement.

Dans la matinée, je le mis sur mon bras pour l'amener à M^e Prunier. Voici le diable, dis-je, en le posant — irrévérencieusement — sur le bureau notarial.

— Ah ! par exemple ! un singe, dit Prunier. Mais où se tenait-il le jour ?

— Où il se tenait ?..... Eh parbleu ! dans le bois de pins qui lui rappelait un peu, je suppose, sa forêt natale. Il y trouvait tant bien que mal sa nourriture, des baies, des racines..... Pauvre petit ! il n'a pas dû manger à sa faim tous les jours. Quelle aubaine que les friandises qu'il dérobaît la nuit !

Puis me ravissant, je dis à Prunier : Il aurait très bien pu prendre sa nourriture au potager avec des légumes.

— Non, le jardinier le tenait éloigné, il sentait, il voyait une présence. Bertrand est venu tous les jours cultiver le jardin et pour se payer, il emportait les légumes.

Je me demande pourquoi il attendait plusieurs jours pour commencer ses visites.

— En effet..... plusieurs jours. Mais tiens, il attendait d'y voir, il attendait le clair de lune. Comment aurait-il fait pour se guider ?

— Ah ! fripon ! Mais comment est-il arrivé jusqu'ici ?

— Il n'y est pas venu seul. Voyons, cherche bien..... rappelle-toi.....

— Non, je ne vois personne ayant reçu des amis avec un singe. D'ailleurs ils auraient signalé sa disparition.

— Alors il faut qu'il se soit échappé de quelque ménagerie.

— Ah ! cria mon ami, j'y suis. Ce diable a dû s'échapper du cirque qui, en passant au mois de mai dernier, pour se rendre à Montpellier, s'est arrêté comme cela arrive parfois pour donner une représentation le soir dans le terrain vague, tu sais, en contrebas de ta pinède.

Nous y sommes même allés, ma femme et moi, pour y conduire la petite Marcelle, notre filleule.

Tu le gardes ?

— Cette question ! Ce sera un gentil compagnon. je l'apprendrai à pêcher à la ligne.

Diablotin, comme je l'ai baptisé, fait la joie de tout le village. Chacun a voulu le voir. De sa vie, il n'a eu autant de sourires. On l'aime d'autant plus qu'il a dissipé un mystère angoissant pour beaucoup.

Bertrand, le jardinier, lui dit moitié fâché, moitié rieur :

— Ah ! brigand ! Tu peux te vanter de nous en avoir donné des transes.

Moi je le gâte, car c'est grâce à lui que j'ai pu, en un lieu de mon choix, planer ma tente du soir.

VANDA.

Le Maître de la Case

NOUVELLE

La faute d'Eve ayant perdu à tout jamais les hommes blancs dans le cœur de Dieu, celui-ci les chassa de son paradis et fit de la femme la servante de l'homme.

Cela fait, il tomba dans une grande mélancolie comme tout artiste qui a manqué son chef-d'œuvre.

Il résolut d'abandonner l'humanité.

Alors son regard s'arrêta sur les Noirs qui, ignorant l'arbre de la science, dansaient gaiement en claquant des mains, sous le grand soleil d'Afrique.

Ceux-là étaient-ils aussi mauvais que les Blancs ?

Dieu se tourna vers l'enfer.

— Saytané, va, dit-il, je te permets de les tenter !

Le démon, fier de la permission divine, prit un coupe-coupe emmanché de bon caïl-cedra et descendit sur ce coin de la terre où les cocotiers crissaient. Invisible aux yeux de tous, il posa l'arme à côté de l'homme noir endormi et murmura.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. Il ordonne de tuer la compagne durant son sommeil ; tu gagneras ainsi richesse et bonheur.

La lune depuis deux jours avait passé de l'autre côté de la terre. A peine voyait-on luire les pièces d'argent que la femme avait tressées dans sa coiffure. La tête enfouie dans son bras rond, elle dormait doucement confiante, roulée dans son pagne à grands ramages.

L'homme, en tremblant, serra le grand coupe-coupe que Saytané le démon lui avait donné.

Comme elle était douce sa femme quand, blottie contre lui, il la réchauffait contre l'humidité de l'aube ! Comme elle était gaie quand elle dansait au soleil dans l'air vibrant de midi ! Comme elle était bonne, quand le soir, au retour des champs, elle l'accueillait, lui tendant laalebasse pleine de riz au piment !

— Maudit ! soit celui qui donne de tels ordres ! cria l'homme noir.

Et il jeta le coupe-coupe maudit dans le marigot voisin, puis s'endormit près de sa femme en lui tendant la main.

Saytané repêcha le couteau et le tendit en rêve à la femme.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. Tue ton mari, tu auras ainsi beauté et richesses.

Réveiller quelqu'un en pleine nuit ! Était-ce si pressé ? Demain, ne ferait-il pas jour pour le tuer ? La femme s'étira, fronça son nez aplati par un clou d'argent et grogna.

Mais comme elle désirait beaucoup un bracelet de cuivre pour son pied gauche, d'une main sûre, elle chercha dans l'obscurité l'endroit où la veine battait dans le cou de son mari, et de toute sa force elle frappa.

Le coup ne tomba pas : Dieu avait saisi son poignet. Les pailles du toit s'écartèrent et il parut dans sa célesté colère :

— Misérable ! Puisque ton cœur est tel, tu ne toucheras plus le fer. Tu laboureras les champs, pileras le mil, crépiras les cases. Toi, homme, puisque tu es bon, tu as mérité de manier les armes et d'être le maître !

Voilà pourquoi, par toute l'Afrique, les femmes, seins pendants, peinent comme des bêtes de somme et que l'homme, quand il a cessé de faire la guerre, dort tout le jour à l'ombre du baobab.

C'est ainsi du moins que les hommes expliquent l'affaire.

Les oiseaux de ma volière

*Dans l'ambiance printanière
d'un grand jardin toujours fleuri,
Verdiers, pinsons et canaris
de l'aube au soir dans la volière
Chantent, s'ébattent et pépient.*

*Ils sont là douze qui s'écrient
et me font des appels joyeux
quand ils me voient venir vers eux ;
lorsqu'à mon tour je leur souris,
un éclair brille dans leurs yeux.*

*Car ces petits oiseaux goulus
escomptent quelque friandise,
une quelconque gourmandise,
que leur ami aura voulu
leur apporter comme surprise.*

*Aussi quittent-ils leurs barreaux,
leur nid, leur perche familière
et, de façon fort cavalière,
viennent happer quelques morceaux
de ce dessert supplémentaire.*

*Et ils s'en vont bien prestement,
mais reviendront à tour de rôle
redemander des croquignoles.
Ensuite, faute de restants,
avec regret d'aucuns s'envolent.*

*Les autres font une parade
sur leurs barreaux, poussent des cris,
essaient des trilles adoucis,
font des accords et des roulades
changeant en chœurs leurs gazouillis.*

*Car ces artistes ingénus
expriment fort adroitement
et presque religieusement
en des nuances continues
la plupart de leurs sentiments*

*et quand, au soir, le jour décline
et qu'alentour cesse tout bruit,
par un obscur instinct conduits
ils chantent d'une voix divine
leur Angélus devant la nuit.*

*Après l'offrande solennelle
en leur aérien dortoir,
dessus leur cintre ou leur perchoir,
patte tendue, tête sous l'aile,
ils dormiront dès qu'il fait noir.*

.....

*Des bruits discrets se font entendre,
des cris à des appels pareils
dès que paraît l'ardent Soleil
et mes oiseaux feront détendre
leur corps raidi par le sommeil.*

*Les uns debout sur la banquette
lissent leurs plumes avec soin,
d'autres s'épucent dans un coin ;
pendant que l'un fait sa trempette
l'autre s'isole un peu plus loin.*

*Leurs cris deviennent plus fréquents,
des chœurs s'ébauchent et soudain,
s'adressant à l'Astre serein
leur hymne éclate très fervent :
c'est leur prière du matin !*

D^r A. NAPIER

La Providence et le Pilote

Nouvelle de George STERN adaptée de l'Anglais Par A. C.

(Extrait de la Revue « Vaincre »)

Le pilote se sourit à lui-même. Ç'avait été un bon après-midi, très bon. Et qui aurait été presque parfait sans l'intervention de ce damné Spitfire. Même alors la Providence avait aidé le pilote en lui envoyant un rideau de nuages. Comme le moteur ronronnait bien maintenant. Moteur construit et monté avec cette solidité allemande que les pauvres fous d'ingénieurs anglais et américains pensaient pouvoir égaler. Et comme ces récentes petites bombes avaient, elles aussi, sifflé doucement en descendant à terre. Il y avait là de quoi rendre perplexes ces décadents d'Anglais ! Et, en particulier, ces idiots d'habitants du village d'East Hoylby !

Oui. Ils auraient de bonnes raisons de se souvenir d'une certaine visite de la « Luftwaffe », les villageois d'East Hoylby. Après tout, en acceptant de travailler dans des usines d'armements, ils savaient à quoi ils s'exposaient. Surtout quand ils essayaient de camoufler ces usines en moulins, fermes et écoles. Car le village n'était pas aussi grand lorsqu'il l'avait visité pour la dernière fois — pas aussi grand. Il sourit de nouveau au souvenir de cette visite, et se demanda combien parmi les villageois se rappelleraient le grand jeune homme blond qui se montrait si curieux, si méticuleux en photographiant le vieux pont de pierre, si absorbé par la côte, à plusieurs milles à la ronde.

Il regarda en bas et se sentit profondément satisfait. En effet, ne survolait-il pas à nouveau la même côte tranquille ? Et le soir n'était-il pas tout proche, et l'heure aussi où il serait à nouveau en vue de sa base de départ ? Oui ; une visite de la deuxième heure très réussie. Quelle était donc cette phrase anglaise ? — Il était très fier de ses connaissances en anglais. La justice poétique — voilà. il avait trouvé — la justice poétique. Il survolait la mer maintenant, consultant ses cartes pour préciser sa position. Tout allait bien. Le moteur marchait à plein régime, et pas très loin il devait y avoir les Sevenrack Shallows, cette bande maléfique, tantôt d'eau, tantôt de sable que ces stupides villageois semblaient craindre si fort et dont ils lui avaient raconté tant d'histoires concernant des naufrages, des pirates, des contrebandiers, et des tas d'idioties traditionnelles de ce genre — bien anglaises. Il se souvint comment lui-même et les autres jeunes gens et jeunes filles d'Hitler, en cette visite de tourisme, avaient été à plusieurs milles des côtes, en pleine mer, dans un vieux bateau de pêche — qui tombait presque en morceaux, comme la plupart des bateaux anglais — et avaient fait une promenade autour des bas-fonds. Ils avaient même vu le grand rocher rouge qui ressemblait à un homme assis, et dont les villageois disaient qu'il gardait les Shallows et leurs remous, et avertissait les bateaux du danger.

En vérité, ç'avait été une sortie très réussie, et cependant — et cependant — en dépit de lui-même, il sentait que quelque chose clochait. Et il rageait de devoir

l'admettre en lui-même, mais il savait que c'était à cause de ce sacré Spitfire ; et il savait, aussi, que le Spitfire l'avait empêché de lâcher cette dernière bombe qui lui restait. Bien sûr, il avait un rapport absolument splendide à faire à l'officier commandant la base ; mais son orgueil était un peu vexé, en ce qu'il rageait à l'idée de rentrer à la base et d'atterrir sans avoir lâché tout son chargement de bombes sur ses amis anglais. Néanmoins, ce serait une perte inutile que de lâcher la dernière dans la mer, et son essence ne lui permettait pas de survoler longtemps pour repérer un endroit convenable.

Il se pencha un moment pour voir le soleil rouge, rond et bas sur la côte, en Angleterre, et puis, lorsqu'il se redressa, ses pensées retournèrent de nouveau en arrière, à la promenade dans le vieux bateau de pêche, et il se souvint comme il avait été excité lorsqu'ils s'étaient approchés tout près du rocher, et qu'il avait vu pour la première fois à quoi ressemblait cette chose que les marins estimaient si importante. Cela ressemblait beaucoup à une grosse bombe, s'il se souvenait bien — oui — exactement une bombe, un rocher, une bombe, un rocher, une, mais oui ! Naturellement ! quel idiot de n'avoir pas songé à cela plutôt ! Quel travail magnifique ce serait ! Oui, il lâcherait tout son chargement de bombes après tout !

Il fit plonger l'avion et regarda le tableau de bord, sûr du calcul de sa position ; sûr que lorsqu'il redresserait de nouveau son appareil au-dessus de la mer grise, il verrait le rocher — juste en face de lui. Et c'est ce qui arriva en effet. Durant les quelques premières secondes, rien ; puis, une image floue tout d'abord posée au nord de l'horizon, juste en face. Ein, zwei, drei, l'avion piquait. Il y avait là en bas des lumières clignotantes. Ein, zwei, drei, tout était prêt et bien allumé, quoiqu'il ne fît pas encore tout à fait nuit. On aurait dit qu'ils avaient illuminé spécialement pour lui ! Il continuait à descendre. La lumière devint plus brillante — disparut en même temps que l'angle augmentait — il aperçut nettement la masse noire du rocher sur la mer ; parfait ! Sûr de lui, il lâcha la bombe, de cette hauteur, il ne pouvait pas manquer son but, il ne le manquerait pas ! Il redressa brusquement, s'éleva en direction du ciel et comme il regardait en arrière, sous lui, il vit de la fumée et des embruns qui s'éparpillaient ; mais plus de lumière.

Il se renforça dans son siège et prit la direction du retour à la base. Rien ne pouvait troubler sa satisfaction maintenant. Il se sentit envie de muser, comme la nuit tombait. Combien d'heures de vol avait-il déjà ? Impossible de les compter : on s'y perdait. Probablement quelques jours de permission après ça. Une permission dans sa ville natale, que les Anglais prétendaient avoir si lourdement bombardée, mais dont il savait qu'elle était aussi intacte que Berlin lui-même.

C'était une pensée réconfortante, songeait-il et il regarda et il vit... Il regarda de nouveau. Ça ne pouvait être que vrai, car son altimètre ne mentait jamais. Il perdait lentement de sa hauteur. Il fit donner aux moteurs leur puissance maximum, resta quelques instants à la même position, puis commença de nouveau à perdre sa hauteur. Puissance maximum de nouveau, vainement. Ça commençait à devenir sérieux, l'aiguille de la température montant dangereusement. Que le diable l'emporte ! La pression d'huile tombait. Il fallait faire quelque chose. Ça allait s'arran-

ger, sûrement. La même chose lui était déjà arrivée une fois ; ça s'était arrangé. Pas maintenant, en tout cas : l'altimètre continuait à descendre... Il pouvait à peine en croire ses yeux. La Providence ne pouvait s'être ainsi tournée contre lui, maintenant ? Non ! Enfin, l'avion commençait à se redresser. Bon ! juste un incident de rien du tout, pour l'ennuyer ; mais, une autre rechute, plus rapide cette fois, une langue de flamme qui pointait à l'avant. Rien qui vaille la peine de s'en soucier, réellement. Probablement une poussière quelconque dans la pompe à huile, cause de la chaleur qui augmentait ; la graisse devait brûler, c'était tout... c'était tout. Trop tard maintenant, trop tard ! La pression d'huile tombait à zéro. Il fallait sauter, sauter en parachute. Il s'était levé de son siège. Il aperçut pendant un instant la mer couleur d'argent sombre qui venait à sa rencontre ; il ferma les yeux et sauta. Le son de voix lointaines, comme étouffées, ou bien était-ce un chuchotement d'eau ? Il écouta, retenant sa respiration afin de ne point avaler trop d'eau si c'en était ; son cœur tapait entre ses côtes, rapidement : il ne pouvait plus ne pas respirer ; il laissa aller sa respiration, puis la retint de nouveau : il s'entendait soupirer. C'était donc de l'air ! Il avait encore terriblement froid, pourtant. Il avait l'impression d'être balancé légèrement. Mais il n'était pas dans l'eau maintenant. Car qu'était-ce donc, là, au-dessus de lui ? Une espèce de plafond — peint en blanc — avec des barres en travers ; et une chose ronde en cuivre, sur le mur d'en face, qui avait l'air d'un insigne de bateau. Un bateau ! Voilà ce que c'était. De nouveau des voix. De bonnes voix allemandes ! Il se sentit réconforté et regarda autour de lui. Un gros homme en uniforme d'officier de marine se tenait près de son lit.

— Vous avez eu une rude veine, mon garçon ! Nous vous avons pratiquement vu descendre, et votre parachute ne s'est ouvert qu'à quelques mètres au dessus de l'eau ! Vous vous sentez mieux maintenant, eh ?

Il approuva de la tête.

« Reposez-vous ici, continuait le gros homme. Nous avons un travail en train. Un joli convoi qui sort en mer, et pas tellement bien escorté, d'après nos renseignements. Ces Anglais se ramollissent depuis quelque temps. Eh bien, nous allons leur montrer, eh ? Nous serons rentrés avant l'aube. »

Il s'étendit plus confortablement.

Comique, ce saut en parachute. Il s'en souvenait assez bien, quoiqu'il ne pût pas cependant se rappeler pourquoi il avait dû sauter. Il s'assit et se frotta les yeux. Étrange, vraiment étrange. Tout allait bien, et pourtant il avait dû sauter. Mais avant cela, avant cela... Voyons, qu'est-ce que c'était, voyons... Qu'est-ce... Il s'assit sur le bord de la couchette, la tête entre ses deux paumes, les sourcils froncés ; alors il entendit de nouveau des bruits de voix qui semblaient venir de la cabine d'à côté.

— Mais j'en suis absolument sûr, mon Capitaine, nous ne sommes pas encore près de là.

— Peut-être, mais nous avons marché pas mal déjà.

— Oui, oui, je sais ! Mais nous avons eu un fort vent contraire.

— Très bien ! Mais passez-moi tout de même la carte.

Un instant de silence, puis :

— M... m... oui, c'est ça, en effet. Quelle visibilité ?

— Nous allons à vitesse réduite maintenant, mon capitaine. Environ 2 milles à l'heure ; et nous sommes à environ 6 milles de l'endroit, d'après mes calculs.

— Quoi ? Mais regardez l'heure ! Si nous n'en sommes que là, il nous faut augmenter la vitesse immédiatement. Et vous savez ce que cela veut dire, du bruit, beaucoup plus de bruit. Vous êtes absolument sûr ?

Le silence tomba de nouveau quelques instants. Le pilote était toujours assis, essayant de rassembler ses souvenirs épars. Il commençait à se rappeler, vaguement, l'Angleterre... des ennuis de moteur... Mais, de nouveau des voix interrompirent le cours de ses pensées.

— Très bien ! Il nous faut prendre le risque ou manquer notre mission ! Rocher-homme ou pas, nous devons prendre le risque !

Il entendit un faible bruit cliquetant, puis un ronronnement sourd venant de quelque part au fond du bateau, au moment où les moteurs commencèrent à marcher plein régime. La cabine commença à vibrer un peu, comme l'E-boat prenait de la vitesse. Il s'étendit de nouveau sur la couchette et essaya de réfléchir, mais « Rocher-homme ou pas, rocher-homme ou pas » furent les seuls mots que son esprit put former. Mots qui lui semblaient bizarrement familiers, trop bizarrement familiers, rocher ou pas rocher, rocher, bombe, rocher, bombe, rocher, bombe !

Il s'assit dans un sursaut. Un gros flot de lumière semblait emplir sa tête. Il courut sur le pont et avec une voix frénétique qui dépassait le ronronnement des moteurs il hurla :

— Capitaine ! Capitaine ! Ce rocher... Il n'est plus là ! Plus là du tout.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Ce rocher, capitaine ! Il est parti ! C'est moi qui...

— Feriez mieux de redescendre dans votre cabine, vous ne croyez pas ? Vous avez eu une fameuse commotion, vous savez !

— Mais ce rocher ! Je vous dis qu'il n'y est plus ! Il y a à peine quelques heures je...

Ses paroles furent brutalement interrompues par le grondement d'un canon. La nuit soudain s'éclaira d'une pâle lumière de pourpre. Une pluie d'étoiles !

— En arrière, toutes !

Le bateau eut un sursaut en avant avec un bruit à déchirer les oreilles, craqua d'une façon inquiétante comme il changeait de route ; maintenant ils volaient presque à la surface de l'eau ; suivis cependant par cette horrible illumination, puis soudain un grincement sinistre ; le bateau ralentit brutalement, avec un mouvement vertigineux ; le bruit des moteurs s'éleva jusqu'à devenir hurlant, puis il s'éteignit brusquement.

— Nous sommes échoués !

Ce cri parvint aux oreilles du pilote, pas plus, car les moteurs grincèrent de nouveau à l'arrière, mais sans que le bateau bougeât d'un pouce. Le pilote restait là, médusé. Il se cramponnait farouchement au bastingage. Il faisait clair comme en

plein jour maintenant. C'était sûrement un rêve, il allait bientôt se réveiller. Ce n'était que la Providence en train de lui jouer un de ses tours, encore... seulement un tour... un autre tour.

Mais ce fût le dernier tour que la Providence joua cette nuit-là, lorsqu'elle abattit son atout avec l'obus d'un bon canon de quatre pouces ; et quand la marée montante vint à l'aube, il ne restait même plus la trace d'un naufrage sur les eaux tranquilles qui recouvrent les Sevenracks Shallows.

Cœurs d'enfants

« Comme ce sera triste un Noël sans cadeaux, murmura Liliane, ce ne sera pas un Noël ! En effet, soupira son frère, pourquoi tant d'enfants ont-ils tout ce qu'ils désirent pendant que d'autres n'ont jamais rien ? Chut, reprit Liliane, ce n'est pas cela qui m'ennuie !... N'avons-nous pas le bonheur d'avoir une excellente mère et d'avoir retrouvé notre cher papa ? C'est plutôt pour eux que je suis chagrinée, car en ce Noël qui est le Noël de la Victoire, ils seront certainement peïnés, à cause de nous, de ne pouvoir faire la moindre petite fête ! » Sur ce, les deux enfants se séparèrent pour rejoindre chacun leur école.

Liliane et Pierrot étaient deux petits Parisiens habitant les hauteurs de Montmartre et bien jeunes encore lorsqu'éclata la guerre, puisqu'à l'heure actuelle, la petite avait 14 ans et son frère 12 1/2, à peine. Leur père fut fait prisonnier dans la débâcle de 40. Réfugiés comme tant d'autres, ils avaient échoué avec leur mère dans une ferme de la Seine-Inférieure où ils avaient vécu, tant bien que mal, pendant deux ans. Puis, la mère ayant été excellente ouvrière dans la couture, eut peur de perdre sa situation et, comme tant d'autres, préféra rentrer chez elle, espérant que cela ne durerait pas et que son cher mari reviendrait bientôt. Elle retrouva sans trop de peine sa place, travaillant fort pour subvenir à leurs besoins et envoyer quelques colis à son malheureux prisonnier. Les enfants grandis et raisonnables, heureux de retrouver des camarades, retournèrent à leur école et le temps passa. La dernière année, surtout, chacun renaissait à l'espoir.

Le jour béni de la victoire arriva enfin. On n'osait croire à tant de bonheur. Puis, ce fut peu à peu le retour des prisonniers et les petits eurent l'immense joie de retrouver leur papa. La mère se sentit alors payée de toutes ses peines. Leur cher absent leur revint bien amaigri, vieilli, las, mais enfin il était parmi eux et il fallait songer à le fortifier avant qu'il puisse se remettre au travail qui, d'ailleurs, ne se trouvait pas facilement, ce qui fait que la pauvre femme veillait tard dans la nuit à sa couture pour arriver à joindre les deux bouts.

On en était là quelques jours avant Noël. A la sortie de l'école, le frère et la sœur se rejoignirent comme de coutume et eurent envie de faire un tour sur les

boulevards pour admirer les belles choses. Paris, en ce Noël de la Victoire, renaissait à la vie et resplendissait de lumière.

On retrouvait presque le Paris d'avant-guerre. Les magasins étaient éblouissants et regorgeaient de belles choses. Une foule énorme et élégante circulait entre les rayons, achetait, se démenait, voulait, aurait-on dit, rattraper tant d'années perdues.

Les deux enfants ouvraient de grands yeux, pleins de désirs. La fillette, plus raisonnable, entraîna son frère : « Allons, viens, rentrons, maman va s'inquiéter » ! Sitôt à la maison, Liliane se mit à ses devoirs. Au bout d'un moment, n'entendant pas son frère, elle s'écria : « Pierrot, où es-tu donc ? » Une voix assourdie lui répondit : « Viens voir, petite sœur, viens voir ! » L'enfant était monté dans la soupente, où l'on avait relégué toutes sortes de vieilles choses, entre autres une vieille malle emplies de souvenirs ayant appartenu jadis au grand-père.

« Tiens, observa Liliane, voilà bien longtemps en effet, que l'on n'a pas fouillé toutes ces reliques ». Et nos amis de s'installer sur une caisse et de déballer un à un tous ces objets.

Il y avait là de vieux vêtements à moitié mangés par les mites, des photos où étaient représentés les ancêtres en habits d'autrefois, si comiques, vieilles photos d'un ton jauni, effacé, laissant à peine deviner leurs personnages. Deux ou trois boîtes contenaient des paquets de lettres attachées de bouts de ruban, des fleurs séchées, souvenirs chers et précieux jadis, aujourd'hui délaissés ! Ainsi va la vie !

Tout-à-coup, Pierrot retira du fond une assez grande boîte en fer qui fit entendre comme un bruit de ferraille ! Que peut-il y avoir là-dedans ? se dirent les enfants intrigués. « Oh ! s'écria Pierrot déçu, ce ne sont que des clous, de vieux clous rouillés ». « Mais, reprit Liliane, c'est une bonne trouvaille quand même. La maîtresse nous disait justement en classe, ces jours derniers, qu'ils étaient très chers maintenant, parce qu'on n'en trouvait plus. Vraiment c'est le bon Dieu qui nous les envoie. Tiens, il me vient une idée, surtout ne la dévoile pas, mon petit Pierrot, nous allons pouvoir faire une bonne surprise à nos parents. Ecoute-moi ».

Un peu plus tard, avec des allures de contrebandiers les enfants saisirent le moment où les parents étaient absents pour sortir leur boîte de sa cachette, et se rendre, munis de leur trésor, chez le quincaillier du quartier qui fut tout heureux de l'aubaine et certainement en profita, remit aux enfants une petite somme qui les combla de joie.

La veille de Noël, chacun des gosses, à tour de rôle, sortit pour faire quelques emplettes pour le repas dont le menu avait été préparé avec soin.

Il y avait une boîte de pâté de foie, des saucisses avec un peu de choucroute, une bonne assiette de frites, on avait renoncé au boudin qui demandait à être cuit, des oranges, de belles pommes et enfin deux ou trois branches de mimosa qui donnent à toute table un aspect charmant, sans oublier les fameuses branches du gui porte-bonheur dont regorge Paris autour du jour de l'an, et qui était déjà l'emblème de nos ancêtres les Gaulois. Tout cela éclairé doucement par deux bougies

serait bien. En cachette, on tira une nappe blanche de l'armoire, des serviettes et l'on procéda à l'installation. L'un des enfants faisait le guet, mais on savait que maman n'entrerait pas maintenant.

« Pierrot, Liliane, cria papa, venez vite, n'êtes-vous pas encore habillés. Nous allons être en retard pour la messe de minuit ». Après un maigre repas, la petite famille se dirigea vers la basilique du Sacré-Cœur, cette belle église au sommet de Montmartre qui domine Paris et le protège. Une foule énorme l'emplissait et l'émotion était à son comble, car c'était le premier Noël de paix, les orgues faisaient retentir les voûtes de leurs sons harmonieux. Un artiste de l'Opéra chanta le « Minuit Chrétiens » avec une ferveur, des accents non entendus depuis longtemps, et la foule s'écoula enfin, les uns pour fêter royalement et en profanes ce jour béni, les autres, plus modestes, se sentant tout de même réconfortés par cette messe impressionnante. Parmi ceux-ci, nos petits amis et leurs parents. « Mes pauvres petits, dirent ces derniers, comme nous sommes peinés de ne pouvoir vous faire le moindre cadeau, cette année ». « Oh ! s'écria Liliane, ne soyez pas tristes, nous sommes grands maintenant, et il y a tant d'enfants plus malheureux que nous. »

On rentra à la maison. Les enfants allèrent dans leur chambre sous prétexte de faire leur toilette de nuit et quand les parents vinrent pour les embrasser dans leur lit, comme de coutume, ils furent suffoqués par la surprise en voyant une table appétissante servie devant eux, comme tombée de la hotte du Père Noël. « Que signifie cela ? » s'écrièrent-ils ensemble. « Rassurez-vous, chers papa et maman, dit la fillette. Voici ce qui s'est passé ». Et elle raconta l'histoire des clous.

« C'est le monde renversé, essaya de plaisanter papa, pour voiler l'émotion qui l'étreignait. Voilà au moins un Noël original. Dorénavant ce sont les parents qui mettront leurs souliers dans la cheminée ! »

« Mes bons petits, dit maman, qu'est-ce que la richesse et tous les trésors de la terre, quand on a le bonheur de posséder des enfants au cœur d'or ! »

Ils étaient tout émus aux larmes et après avoir échangé des baisers et murmuré une courte prière, ils firent honneur au délicieux repas.

Liliane et Pierrot eurent vraiment un Noël qui dépassa tous ceux dont ils se souviennent et qu'ils n'oublieront pas de leur vie.

La satisfaction de rendre les siens heureux n'est-elle pas la source du vrai bonheur ?

M^{me} M^{te} FOTY.

Bien que le plus grand soin soit apporté à l'envoi du Bulletin, il arrive, trop souvent, hélas ! que des camarades ne le reçoivent pas régulièrement, soit par suite d'adresse incomplète, soit par suite d'adresse erronée. C'est pourquoi le Secrétaire prie instamment tous les camarades victimes de ces erreurs, de vouloir bien les lui signaler afin qu'il puisse y remédier et de lui notifier, au plus tôt, tout changement survenu dans leurs adresses. Il tient, en effet, à ce que chacun reçoive le Bulletin lorsqu'il paraît et il demande l'indulgence de chacun lorsque, bien involontairement, pareille irrégularité se produit. ⁹

L'AVEUGLE

CONTE DE NOEL

*Couvert de ses langes, le visage blanc rose,
Dans sa crèche, Jésus bien doucement repose,
Et ses petits yeux bleus, d'une douce clarté,
Reflétaient à ravir l'Ineffable Beauté.
Il sourit. Les bergers, pleins de respect, admirent
Avec amour l'Enfant, et leurs âmes soupirent
Devant ce corps si frêle en qui s'incarne un Dieu.
Azanaï surtout est debout en ce lieu.
Vieux pâtre à barbe grise, avec des yeux d'extase,
Il contemple Jésus et son âme s'embrase.
Il sent fondre son cœur en un doux sentiment
De tendresse et d'amour d'un tel abaissement.
Rampant sur ses genoux, tout timide, avec peine,
Au pied de la mangeoire, avec joie il se traîne...
Triste, Marie avait sur la paille étendu
Son Fils qui, par amour, est si bas descendu.
Près du petit Enfant qui vagit et qui tremble,
Le vieux s'approche ému, fort troublé tout ensemble.
Et sur le Nouveau-né, si frêle et si chétif,
Il penche son visage émacié, craintif...
Jésus, loin de pleurer, de craindre et d'éconduire
Le pauvre vieillard, lui donne un beau sourire,
Un sourire divin qui fait couler des yeux
D'Azanaï, des pleurs qui ravissent les cieux.*

*Trente ans sont écoulés. Toute la Galilée,
Jusque dans la bourgade obscure et reculée,
Rendentit de la voix du Prophète venu
Pour sauver les hommes. A peine hier connu,
Déjà sa renommée a franchi les espaces
Et ses bienfaits sans nombre ont atteint toutes classes.
Il guérit tout malade et chasse les démons.
La Sagesse d'En-Haut coule dans ses sermons,
Et les plus endurcis, entendant sa parole,
Renoncent à leur crime et brisent leur idole.
Les peuples pour l'entendre accourent de partout ;
Hier Il a nourri les foules tout à bout...*

*Azanäi s'en va tout le long de la route,
Et dans la poussière, en mendiant sa croûte.
Il est vieux, bien courbé, sans forces, tout cassé.
Il a, pour le guider, — car la vue a baissé —
Son chien et son bâton. Le pauvre ne voit guère,
Et la nuit le menace... Il forme une prière :
Il voudrait, du Messie, ouïr encore une fois
La divine parole et savourer sa voix.
Il voudrait l'adorer, contempler son visage,
Ce visage sacré, pour l'aimer davantage !...*

*Le voici qu'Il se mêle à ces flots empressés,
Les humbles, les pécheurs, les pauvres délaissés.
Jésus parle, on l'écoute. Il ravit l'auditoire.
Il veut tous les hommes, les convie à sa gloire.
A ses pieds se prosterne Azanäi tremblant,
Et baise avec respect, dans un amour brûlant,
Le bord de son manteau. Mais Jésus, vers le pâtre,
Se penche et le relève ; et ce geste fait battre
Le cœur du pauvre vieux. Le Sauveur, de sa voix
Harmonieuse et douce, apaise ses effrois.
Lors, dans ses yeux mourants, le vieillard voit encore,
De lumière nimbé, le Maître qu'il adore,
Et son regard si tendre, au sourire si doux,
Et son immense amour lorsque sa main absout...
Et tandis que le Christ illuminait les âmes,
Là-haut, le ciel brillait de clartés et de flammes.*

*Ses yeux morts sont taris : le jour où le Sauveur
Expira sur la Croix, le vieux, dans sa douleur,
Répandit tous ses pleurs. Voici l'heure suprême.
Le cœur meurtri, brisé, le corps faible à l'extrême,
Un intense désir lui tourmente l'esprit.
Oh ! voir, voir de nouveau Celui qu'il vit petit.
Voir encor le visage aimé du grand Prophète,
Se sentir pénétré d'émotion secrète,
Pleurer, pleurer de joie à ses pieds adorés,
Et mourir, sous ses yeux, entre ses bras sacrés !...*

*Dressé sur son grabat, ses doigts que la mort glace,
Azanäi les crispe et les presse et les passe
Sur son regard éteint... Mais que peut lui servir
De voir clair à nouveau, lorsqu'il ne peut gravir*

*Les espaces sans fin où le Christ, dans sa gloire,
Trois jours après sa mort, jouit de sa victoire ?
Et le vieux, sur son lit, en un cri déchirant,
Retombe douloureux... Un parfum pénétrant
Emplit soudain la hutte. Et les harpes des anges,
Aux sons joyeux et clairs, en des divins échanges,
Répandent dans les airs leurs chants mélodieux :
« NOËL !... NOËL !... Noël ! Gloire à Dieu dans les cieux !
« Depuis trente-quatre ans, le Christ sauva le monde,
« Et son amour pour l'homme, en biens sans nombre abonde ! »*



*O prodige ! ô bonté ! Le Fils de Dieu, sans bruit,
Est là présent lui-même, en ce pauvre réduit.
Il est tout irradié de gloire et de lumière,
Face au vieillard qui ne sait de quelle manière
Il Le voit de ses yeux qui s'ouvrent éblouis,
Eux qui furent longtemps dans la nuit enfouis.
Le mourant tend les bras vers la douce et bénie
Vision. Mais Jésus, la tendresse infinie,*

*Se penche vers le vieux, le couvre du regard,
Lui sourit de la bouche... Et notre humble vieillard
Voit désormais Jésus !... Alors, ému d'extase,
Eperdu de bonheur dans l'amour qui l'embrase,
Tel naguère à la Crèche, il verse de doux pleurs,
Et, sans effort, paisible, il clôt les yeux... et meurt...
Si c'est ainsi mourir que de livrer sa vie
A l'Immortel Ami qui, du Ciel, nous convie.*

Alexandrie, 15 Décembre 1945.

DOLO

Choses de Sardaigne

Noël en Mandrolisai

Le Mandrolisai est une région située sur le versant Ouest du massif du Genneargentu, les villages y sont perchés à des altitudes variant entre 700 et 900 m. ; ils ont gardé leur aspect primitif et les habitants, leurs coutumes et leurs costumes pittoresques. Comme je me trouvais à Sorgono, gros village de cette région, pour la fête de Noël, je voulus assister à la Messe de minuit.

A Sorgono, on ne se couche pas la veille de Noël. Dans les maisons basses construites en pierres sèches et couvertes presque toutes de plaques de bois, les familles sont au complet, les bergers ont quitté leur hutte de branchages pour venir au village pour changer le linge qu'ils avaient sur le dos depuis Pâques et assister à la Messe de minuit.

Eclairés par le feu de chêne-vert ou de racines de bruyères qui brûle sur le foyer au centre de la pièce commune, quelquefois par une lampe à l'huile d'olive ou à pétrole, tous les membres de la famille jouent des noisettes au « Poni-Piga », toton à quatre faces où sont écrits les mots : PRENDS - METS - MOITIÉ - TOUT, que les joueurs font tourner à tour de rôle. Les tas de noisettes augmentent ou diminuent selon les hasards du jeu et cela ne va pas sans chicanes et disputes ; on triche, on se chipe des noisettes, on veut à tout prix remplir le plus possible un petit sac de toile blanche que chaque joueur a devant lui.

On attend que la cloche de l'église sonne pour la messe de minuit.

A Sorgono, il y a une église et même un petit clocher, mais bien souvent dans la montagne l'église n'est qu'une sorte de grange avec un clocheton sur la

porte d'entrée. A Austis, il n'y a même pas de clocheton ; la cloche est sur un arbre entre deux branches : « C'est commode et économique, et plus haut que l'église », me déclarait le curé de cette modeste Paroisse, « c'est le Bon Dieu lui-même qui a construit le clocher. Que voulez-vous, Signor, nous sommes pauvres, il faut savoir se débrouiller. Ainsi voyez, cette année je n'ai pas assez d'argent pour acheter des images, eh bien ! les artichauts de mon jardin ayant été abondants, je donne aux enfants des artichauts bénis ».

A Sorgono, il y a donc un clocher, avec une cloche immobilisée, comme elles le sont dans toutes les églises de Sardaigne. Le battant a un anneau dans lequel est passée une courroie ou un bout de corde au moyen de laquelle le sacristain frappe à tour de bras sur les parois intérieures de la cloche et fait des séries de triples croches, c'est « l'arrépico » qui annonce la messe, les baptêmes, les mariages.

La nuit est froide, les portes et les fenêtres faites grossièrement en bois de chêne ou de châtaigner, sont closes. Dans les rues étroites et obscures on voit pourtant çà et là quelques rais de lumière que laissent passer les huis mal joints, et on entend un bourdonnement qui indique que le village ne dort pas..... Mais tout à coup les notes aiguës et précipitées de « l'arrépico » rompent le silence, le sonneur semble endiablé, les notes se précipitent en triples, en quadruples croches ; c'est la Messe de minuit, il veut se distinguer, il veut que les paroissiens admirent sa virtuosité.

Aux premiers sons de la cloches le jeu a cessé, on se lève, on se bouscule, on crie de plus belle. On se dispute les noisettes, on rafle tout ce qu'on a devant soi pour remplir le plus possible le petit sac de toile blanche. On ajoute quelques bûches au foyer pour avoir un bon feu en rentrant, puis les portes s'ouvrent et l'on sort dans la nuit sombre et glacée ; « titia ! », disent les femmes en frissonnant. Chacun porte son petit sac de noisettes et quelques-uns un tison, prélevé du foyer, qu'ils font zigzaguer devant eux pour éclairer la route. Les hommes forment des groupes au hasard des rencontres. Les femmes marchent en avant ; seuls les fiancés marchent côte à côte, mais en évitant de se frôler comme le veut la bienséance... bien que personne n'ignore qu'à la maison la « piciocca » était assise sur les genoux de son « piciocco ».

Par groupes, on rentre à l'église éclairée tant bien que mal par des cierges bruns faits de cire d'abeilles et de veilleuses d'huile d'olive. Tandis que les hommes restent debout sur les bas-côtés, les femmes accroupies par terre occupent tout le centre de l'église. Dans leur joli costume où domine le rouge, la tête enveloppée coquettement dans la « tiagiola » de toile blanche, ces quelques centaines de femmes forment un ensemble vraiment charmant et pittoresque ; on dirait des religieuses en adoration. Pendant que le curé dit la messe, hommes et femmes chantent en langue sarde les prières du chapelet ; c'est une traduction un peu arbitraire du latin : « Tui « sesi s'Ave Maria plena de grazia, su Sanor es con tui, benedita ses tui entra « totus is feminas e beneditu esti su frutu de sa brenti tua, Gesusu.

« Santa Maria, Mama de Deus, prega po nosaterus peccadoris, como ea « s'ora de sa morti nostra. Amen. Gesu. »

Tu es l'Ave Maria pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, bénie tu es toi
entre toutes les femmes et béni est le Fils de ton ventre, Jésus.

Sainte Marie Mère de Dieu, prie pour nous autres, pécheurs, maintenant et
à l'heure de notre mort. Amen Jésus.

Et entre chaque dizaine on entonne sur un joli air de berseuse, le cantique

Gussu pipieddu non porta manteddu,
Gussu piticheddu non porta cusingius,
Candu fai fridu non nara titia !

Torrada : Dormi fil'e coru, riposa, ninia !

Ce petit enfant n'a pas de manteau,
Ce tout petit n'a pas de chaussures,
Et quand il fait froid, ne dit pas titia ! (1)

Refrain : Dors, fils de mon cœur, repose, dodo !

Ce cantique a d'innombrables couplets de trois vers dont le dernier rime
toujours avec le refrain.

La messe s'avance, les fidèles commencent à s'agiter, ils tournent la tête vers
la porte d'entrée, ils regardent en l'air ; on a l'impression qu'ils attendent un événe-
ment important, surnaturel, on chuchote, on devient nerveux... Et tout à coup la
chose attendue se produit : Un ange en carton, ailes déployées, partant du toit au
dessus de la porte d'entrée, traverse l'église dans toute sa longueur pour venir
s'abattre sur une crèche minuscule qui a été aménagée sur le tabernacle. Il était
suspendu à un fil invisible tendu entre la porte d'entrée et le maître-autel.

Tous les fidèles se lèvent, gesticulent, crient : « s'angelu ! s'angelu !, Gesusu
es nasciu ! » l'ange, l'ange, Jésus est né !

Et aussitôt, dans un vacarme épouvantable, les sacs sont ouverts, on y puise
à pleines mains les noisettes pour les lancer à la tête du voisin. C'est une mêlée
indescriptible, des cris, des pleurs, les noisettes tombent drues comme grêle sur tout
le monde, et le curé même en reçoit sa part. Les femmes cherchent à se protéger en
ramenant le pan de la « tiagiola » sur la figure, le bruit des noisettes qui tombent
et le craquement de celles que l'on piétine couvre presque les cris des fidèles.
Pris à l'improviste dans la bagarre, j'ai relevé le col de mon pardessus, j'ai mis ma
figure dans mon chapeau, je ne vois plus rien, mais ma nuque, mes mains sont
criblées de projectiles et semblent être en sang ! Que suis-je venu faire dans cette
galère ?

(1) Onomatopée qui exprime le froid.

Heureusement les sacs se vident, la bataille diminue d'intensité, bientôt il n'y a plus que quelques combats sporadiques au centre et sur les bas-côtés où des jeunes gens qui ont gardé des noisettes en réserve, profitent du calme relatif pour en arroser leurs fiancées, et celles-ci, heureuses et rougissantes, d'un geste gracieux se couvrent la figure de la « tiagiola » en disant :

« Acabadda ! ita tontu chi sesi ! Finis ! Quel idiot tu es !

Les munitions épuisées, tout retombe dans le calme, les femmes se débarrassent des noisettes qui, étant entrées par la large échancrure de la chemise brodée, leur meurtrissent la poitrine, tandis que les hommes, dans la zone de contact lancent des plaisanteries :

— Veux-tu que je t'aide, Assuntina ?

— Que le diable te brûle la main, Antonicu !

— Donne-les-moi, que je les mange toutes chaudes, Francisedda

— Oui, pourvu que tu en crèves, Gioannicu !

Débarrassées des noisettes, les jupes secouées, la tiagiola rajustée, les femmes s'accroupissent de nouveau sur le sol couvert maintenant d'une couche de débris épaisse et piquante. Cela leur vaut encore quelques aménités de la part des hommes, mais elles ne répondent plus, elles baissent pieusement la tête enveloppée du linge blanc devant Jésus qui vient de naître, et dans le silence définitivement rétabli, monte vers la crèche un autre couplet du cantique de Noël :

In su brazoleddu dormi su Pipiu,
Sa Mama du gastia, nara Filu miu,
Candu s'in di scida 'di nara : ninia.
Dormi Filu 'e coru, riposa, ninia.

Dans le petit berceau repose l'Enfant,
Sa Mère le regarde et dit, mon Fils,
Quand il se réveille, elle lui dit : dodo.
Dors, Fils de mon cœur, repose, dodo.

Et c'est dans un respectueux silence que s'achève la Messe.

Les fidèles sortent de l'Eglise, meurtris mais satisfaits, car la bataille a été chaude, Jésus doit être content. Il bénira encore cette année la récolte des noix, des noisettes et des châtaignes qui est la plus grande ressource du pays.

Par les ruelles sombres et tortueuses qui grimpent ou qui descendent, les villageois regagnent tumultueusement leurs logis où un bon feu les attend et où on achèvera la nuit en mangeant les douceurs confectionnées par les femmes, les « pardulas » chaudes et odorantes, sortes de tartelettes au fromage et à la graisse de mouton, le tout arrosé de vin cuit, doux comme du miel.

H. ANTOINE.

TRILOGIE

I. — Semonce à mon chien Pegghie

*Tu n'étais qu'un chiot pelu
quand je t'ai vu sur le talus
pelotonné, petit Pégase,
près d'un arbuste rabougri !
— Ton corps était crotté de vase
et tu tremblais sous cet abri.*

*Quand j'ai voulu te caresser,
croyant que je t'allais fesser,
tout apeuré, les yeux dolents,
implorant et levant les pattes,
tu gémissais, blason parlant,
— Mais, qu'ai-je fait, que tu me battes ?*

*Et je t'ai pris en amitié
puis recueilli, tant par pitié
qu'à cause de tes yeux candides
où des éclairs intelligents
animaient un amas sordide
de petits membres grelottants.*

*Et tu devins un chien de riche
avec collier et avec niche,
trois plats par jour et le biscuit.
De chien errant, promu chanoine
tu musardais le jour, la nuit,
dans le jardin de Père Antoine.*

*Un beau jour tu sautais le mur !
car il est « évident » bien sûr,
que lorsqu'arrive le Printemps
l'odeur des chiens est délicieuse
et... tu n'as pas trois fois vingt ans !
— Mais tu courus bientôt la gueuse.*

*Et dans la rue, menant grand bruit,
tu te battais !... Combien d'ennuis
m'auront valu tes escapades !
car tu rentrais tout hérissé,
le corps lardé d'estafilades,
l'oreille basse ou percée !*

*Dès lors tu fus Jean de Nivelles,
ce chien qui fuit quand on l'appelle...
à travers grilles et barrières
tu t'esquivais, méchant vaurien,
et pour t'éviter la Fourrière
j'ai eu, vraiment, un mal de chien !*

*J'en ai assez, vilain potache !
tu goûteras de ma cravache
si tu décampes et je te pince !...
— Je t'aime, soit ! mais comprends bien
que je ne t'ai pas fait un prince
pour que tu erres comme un chien !*

II. — Apologie de Pegghie

*Maître gentil, écoute-moi
et si j'ai tort, bâtonne-moi :
Tu me reproches mes fredaines,
mes escapades, mes folies...
ne serais-tu pas plus en peine
de ma sagesse ramollie ?*

*Je suis un jeune qui grandit ;
j'ai le sang vif, le cœur hardi,
bon pied, bon œil... Alors, pourquoi
veux-tu m'astreindre sans raison
et m'obliger à rester coi ?
— Suis-je aux arrêts dans ta maison ?*

*Maître oublieux, déconcertant,
rappelle-toi de tes vingt ans !
— as-tu toujours été bien sage
quand tu filais dans le bocage
ou te coulais dans le fossé ?*

*Je ne suis pas un garnement,
mais j'ai besoin de mouvement,
tu le sais bien... ; mais tu te fâches
quand je me bats ; et quand je cours
tu me punis et tu m'attaches
et tu me tiens de grands discours !*

*Maître gentil, ai-je vraiment
bien mérité de châtement
d'avoir vécu selon Nature ?
— Mas-tu tiré de ma misère
pour m'infliger cette torture
de ne plus voir mes congénères ?*

*Si c'est là l'œuvre d'un chrétien,
je veux donner ma langue aux chiens !*

.....
*Le Christ, les Saints et les Apôtres
et Dieu, lui-même, nous ont dit :
Aimez-vous bien les uns les autres !
—L'ignores-tu, Maître érudit ?*

III. — A Pegghe disparu

*Depuis dix jours tu n'es plus là,
mon pauvre chien, et je suis las
de te chercher à la Fourrière,
sur les talus, dans la carrière
et je m'inquiète, grand paillard,
qu'on ne t'aie vu de nulle part !*

*Quelle araignée t'a donc mordu
pour t'en aller comme un perdu
courir au loin la prétontaine ?
n'avais-tu pas à la fontaine
quelque loulou, quelque levrette
à qui tu pus conter fleurette ?*

*Ce soir et puis le lendemain,
les jours suivants, mais bien en vain
j'ai attendu que tu reviennes...
— Es-tu resté près d'une chienne
ou bien, victime d'un brutal,
as-tu reçu le coup fatal ?*

*Si c'est le cas, paix à tes mânes !
mais si, près d'une courtisane
tu tardes encor, hardi, mon chien,
quitte-la donc et nous reviens !
... Mes yeux qui guettent ardemment
ne te voient pas me revenant.*

*Et angoissé, supposant tout,
je crains le venin et les coups
l'enlèvement et la torture
et la noyade et la blessure...
j'enrage, te pensant souffrir,
de ne pouvoir te secourir*

*Car tu m'es cher, tu le sais bien,
et ne veux pas que, loin des miens
un jour tu crèves comme un chien.*

D^r A. NAPIER.

Le Lamento des pelles

(Conte inédit)

C'est un appartement moderne, ultra-moderne que celui de Colette ma filleule. Elle a abandonné sa vieille maison de banlieue pour un logis qu'elle juge plus confortable. Et cela ne serait rien si les bons vieux meubles de jadis légués par ses parents, avaient trouvé grâce devant son modernisme. Mais ils ont tous pris le chemin de la salle des ventes.

Dans cet ameublement dernier cri, le bois est très parcimonieusement réparti. Par contre, le métal et le verre y sont largement distribués. Plutôt clinique qu'appartement.

La cuisine-laboratoire offre un fourneau électrique aux feux invisibles, d'une précision mathématique.

Les murs de ripolin blanc sont nus, sauf un où s'appuie une immense armoire métallique qui renferme tout, la vaisselle et les provisions.

La table a des pieds métallisés et un dessus de marbre. Les deux escabeaux sont en fer peint.

La salle d'opérations — la salle à manger veux-je dire — est sèche et froide. Je ne vais pas jusqu'à insinuer qu'elle coupe l'appétit, mais sûrement les digestions dans cette ambiance sévère et glacée doivent être contrariées.

Le salon... de consultations, a pour sièges des espèces de caisses très profondes et abondamment rembourées où l'on n'est pas assis mais enfouis. Comment voulez-vous que dans une pareille position on ait de l'esprit ou seulement la force d'entretenir une conversation ? Surtout si l'on sort de table et qu'il y ait eu au dîner quelques-uns de ces mets baroques inventés par nos gastronomes actuels.

Tout ce qu'on peut faire, ensevelis dans ces fauteuils-tombeaux, c'est de dormir.

Colette me montrait sa nouvelle installation avec une naïve fierté. Passant d'une pièce à l'autre, nous nous trouvâmes dans un couloir où, près de la salle à manger, je remarquai un étroit placard. A ce moment le téléphone se fit entendre, et ma filleule courut à l'appareil en s'excusant.

Un murmure sortit alors du placard. Je m'en approchai et l'ouvris. Des voix que je reconnus vinrent à moi. Cette voix des choses que comprennent ceux qui vivent avec elles et qu'ignorent les autres, ceux qui ne font que se servir des objets.

C'était le lamento émouvant des pelles qu'on avait reléguées là en attendant de les vendre au brocanteur.

Devenues inutiles, les pauvrettes se désolaient.

La pelle à charbon en proie à une colère noire, s'écriait :

— Moi qui ai alimenté tant de feux, qui ai fourni une si longue carrière sans m'ébrécher ! Parce qu'un fourneau électrique trône maintenant à la cuisine,

est-ce une raison pour me jeter ainsi au fond de ce réduit comme un vieux fer hors d'usage ?

Ne pouvait-on, en souvenir de mes services, me laisser dans mon seau, et bien astiqués tous les deux, nous eussions fait le plus bel ornement de l'office ?

— Et moi, dit la pelle à poussière, en soufflant autour d'elle ses derniers grains, moi qui étais toujours en mains, me voir dédaignée de la sorte depuis que cet aspirateur insolent est venu s'implanter ici ! N'aurait-on pas dû me trouver une place où je me serais reposée dignement ?

— Que dirais-je ? moi, clama la pelle du foyer. Moi, l'indispensable qui, avec ma cousine la pincette — hélas ! la pauvre, elle est déjà toute rouillée dans son coin — étions les reines du foyer ! J'ai surpris plus d'un rêve lorsque, pensivement, on me tenait encore aux doigts après... avoir repoussé les cendres sous les bûches. L'ingratitude des hommes est inouïe !

Aujourd'hui l'âtre est désert. Que dis-je ? il est fermé. Une plaque luisante et froide de glaces et de clous nickelés remplace la flamme chaude et dansante qui l'habitait autrefois.

Le chauffage central a dépoétisé la cheminée. Et moi, je n'ai plus qu'à mourir.

Sur une planche, au milieu de cartons de toutes tailles, jaillit de l'un d'eux un dialogue confus. C'était la pelle à sel et sa jumelle la pelle à poivre qui se plaignaient doucement.

Ce fut la pelle à sel qui prit la parole au nom de toutes deux. D'une voix menue, la mignonne expliqua :

— Nous sommes bien petites, et pourtant comme on nous trouvait jolies lorsqu'on nous reçut en cadeau de mariage. Nous faisons l'orgueil de la table, dans nos salerons d'argent.

Maintenant que la saupoudreuse nous a tous chassés, on a transformé — quelle honte ! — les salerons en cendriers. Madame fûme et a trouvé « vraiment gentils » les salerons pour secouer la cendre de sa cigarette.

Quant à nous, importunes, elle nous a jetées dans cette boîte.

Quelle misère ! Finir ainsi dans l'ombre alors qu'il y a dans la vitrine du salon tant d'objets de parade qui ne nous valent pas. Notre présence parmi eux n'eût choqué personne, et nous aurions eu une retraite honorable.

La porte de la salle à manger étant restée ouverte, le lamento des pelles s'y faisait entendre. Quelqu'un y répondit.

A travers la cloison d'un bahut, la voix suave de la pelle à tarte douillette-ment couchée dans son écrin de velours bleu, disait :

— Mes sœurs, soyez raisonnables. En 'ce monde frivole, tout lasse et tout passe. Ce qu'on appelle le progrès est inexorable, il s'attaque à tout. La mode est changeante.

Le chœur des pelles s'indigna :

— Et vous, alors, pourquoi gardez-vous votre place ?

La pelle à tarte eut un petit rire argentin et :

— Je la garde parce que la gourmandise est immuable, et que chaque jour on a besoin de moi pour prendre un morceau de tarte ou de cake.

— Et on a besoin de moi aussi, pour les pâtés, espèce de précieuse dit une voix moqueuse.

Je regardai autour de moi. Près de la porte, Bébé avait laissé son seau et sa pelle.

La petite pelle de bois continua :

— Moi je suis et je reste la très aimée. A la promenade, au bord de la mer, il n'y a que moi et mon compère le seau aux mains des tout-petits. Avec une pelle et du sable, tous les bambins sont sages et leurs mamans le savent bien. Aucune crainte qu'ils me délaissent jamais. Et comme tant qu'il y aura des hommes, il y aura des enfants, mon règne n'est pas près de finir.

Ayant dit, la petite pelle s'immobilisa dans son seau avec un léger crissement de gravier pour ponctuer son discours.

— Pardon marraine, me dit Colette qui revenait. Te vous ai laissée seule trop longtemps.

— Je ne me suis pas ennuyée, au contraire, j'ai entendu des révélations que je te conterai un jour.

VANDA.

La Baltique était si froide

Nouvelle inédite de Maurice BONNEFOY



Nos lecteurs ont su apprécier à leur juste valeur les « Nouvelles » parues dans les numéros spéciaux du *Périscope*, « Nouvelles » prises dans la Revue *Vaincre* publiée à Rabat et transmise à notre camarade Lhenry par le Sergent Maurice Bonnefoy qui séjourna quelque temps parmi nous au début de l'année dernière.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de pouvoir faire paraître une « Nouvelle » écrite par le Sergent Maurice Bonnefoy lui-même sous le titre « *La Baltique était si froide* ». Nous adressons à l'auteur et nos sincères félicitations et nos vifs remerciements pour l'intérêt qu'il porte à notre revue.

N.D.L.R.

D'un seul coup — il devait être dix heures — la brume chassée du large déferla sur la côte en longues traînées opaques et parut isoler la terre et les reflets brillants, rapides et saccadés comme des signaux de morse, qui témoignaient au

sol de la violence du combat. Le ciel eut alors des limites où chaque pilote du « Normandie-Niémen » attendit l'adversaire dont il devinait insensiblement la présence. Mission : interdire à la Luftwaffe le terrain de Pillau installé à l'ouest de la lagune, en face de Königsberg, et dont l'approche permettait aux Allemands pris au piège de se maintenir en Prusse Orientale. Trois secondes plus tôt, François de Geoffre, virant à dix mille mètres au-dessus des lignes russes, avait aperçu un chasseur ennemi qui tentait de rejoindre sa base. Dans un réflexe instantané le pilote du « Yak » fonça derrière lui et inscrivit sur son collimateur cette proie séduisante. Jamais combat aérien ne s'était présenté sous un jour plus favorable : l'avantage de l'altitude, le parfait équilibre de l'objectif et la netteté du tableau s'accordaient pour offrir au jeune Français les prémices d'une probable victoire. Méthodiquement — comme à l'exercice — de Geoffre libéra la sécurité de ses mitrailleuses et lâcha une première rafale.

« Il y eut, à ce moment précis, un bruit sourd, me dit-il plus tard, puis un sifflement et des flammes envahirent la carlingue, tandis que la masse grise du Focke Wulf qui m'avait attendu à la sortie d'un nuage passait en me frôlant et piquait vers le sol. Mon « Yak » en vrille, à demi asphyxié par une fumée blanchâtre, un pied meurtri par des éclats métalliques, je n'eus soudain qu'un désir : me séparer de ces flammes, de ce moteur fou, de cet avion promis à la mort. On ne mesure pas ces secondes d'angoisse, je crois plutôt qu'on les domine. Je dus tendre mes muscles à l'extrême pour vaincre la force centrifuge — qui, s'accéléralant dans la chute — m'écrasait au fond de la carlingue, ouvrir le panneau mobile et plonger par dessus bord. L'empennage, acéré comme un piège à loup, me retint au passage et faillit me broyer : je ne ressentis que plus tard la profonde coupure qu'il m'avait faite à la cuisse. Mais déjà, pantin désarticulé, je tournoyais dans l'espace accroché malencontreusement par un pied aux suspentes du parachute qui, dès son ouverture, s'était mis en torche et ne parvenait pas à s'étendre. Combien de temps dura ce piqué vertigineux ? Je serais incapable de le dire. Je voulais dégager ma jambe dont la seule position dans les cordes devait compromettre le fonctionnement du fragile appareil et j'y parvins au prix de furieuses contractions, alors que la terre montait vers moi à une allure fantastique... »

Imaginez ce que dut être après le fracas du moteur et des canons cette lutte silencieuse, tragique et ridicule à la fois, de l'homme projeté la tête en bas dans le vide, retenu par les chevilles à une bouée de sauvetage et cherchant à rétablir son équilibre pour défendre sa vie. François de Geoffre s'en vint tomber en pleine lagune à quelques centaines de mètres de la terre ferme. L'eau glacée sur laquelle il s'écrasa lourdement en dépit du secours tardif, de son parachute aurait sans doute paralysé tous ses gestes si elle n'avait eu pour effet de raviver ses blessures. « Seul ! dit-il, le souvenir de ma femme et de ma gosse, réfugiées au Maroc et attendant mon retour, me permit de tenir et me donna le courage nécessaire pour tenter quelque chose. A trois cents mètres de là, j'aperçus soudain une sorte de radeau — deux madriers reliés entre eux par des planches — que les vagues agitaient insensiblement. Ceci avait l'apparence d'un miracle... »

Certes le plus grand miracle fut d'arriver à atteindre cette barque de fortune malgré l'opposition des Allemands qui suivaient à la jumelle les efforts désespérés du nageur en détresse. Au moment où, à bout de forces, il allait y parvenir, plusieurs mitrailleuses lourdes déclenchèrent contre lui un véritable tir de barrage, aussi fallut-il qu'il plongeât à trois reprises pour éviter leurs balles. Lorsqu'enfin le feu cessa, Geoffre vit une chaloupe quitter le rivage et se diriger vers lui : aurait-il donc survécu à d'aussi tragiques moments pour tomber sans défense entre les mains d'ennemis implacables ? Mais les pilotes du « Normandie-Niémen » qui patrouillaient encore dans le ciel tinrent à manifester leur présence en écartant de leur malheureux camarade cette nouvelle menace. Et la chaloupe, mitraillée, coula.

Des heures passèrent ainsi, désespérément longues... Soudain — vers le milieu de l'après-midi — la terre parut s'embraser. Par centaines, les mortiers soviétiques entraient en action, crachant sur les défenses de Pillau un torrent de flammes rouges tandis que, du large, plusieurs unités navales joignaient leur voix au lugubre concert. D'un bout à l'autre de la lagune, où s'égarait au hasard dans un dernier sifflement tel projectile aveugle, il y eut des gerbes d'eau dont chacune avait l'apparence d'un cyclone. Que de fois la fragile embarcation faillit être disloquée par des remous trop violents !

Le soir amena un visiteur. Un homme indéfinissable qui s'accrochait à des planches. De Geoffre le vit brusquement à cent mètres de lui et, à la même seconde, leurs regards se croisèrent et ne se quittèrent plus. Ami ? Ennemi ? Il n'y avait pas de curiosité dans leurs yeux, mais une sorte de fatalisme d'emprunt, et quelque chose d'écrasant dans l'apport de ces deux solitudes confuses au mécanisme brutal du tableau. La brume du soir, en les enveloppant, laissa de cette rencontre une évocation imprécise. Bientôt ce fut la nuit. Une nuit sans mystère où les balles traçantes situaient de part et d'autre les limites du combat. De toute évidence, l'attaque russe accélérât sa progression et il semblait même qu'elle eût entrepris l'investissement des fortifications adverses : dès lors, pensa de Geoffre, le rivage cessait d'être hostile.

Transi de froid, miné par la fièvre, ses blessures infectées, il déploya des efforts surhumains pour guider le bateau vers la terre mais il manqua défaillir lorsque celle-ci, éclairée par une lune blafarde, apparut à ses yeux. Trente mètres plus loin, des voix gutturales témoignèrent tout à coup de la présence des Allemands et ce signal miraculeux lui permit d'éviter in extremis une probable capture. Il progressa alors le long de la côte, essayant d'y découvrir les positions amies. Cette veille harassante dura des heures. Enfin, l'on parla russe ! Des éléments de renfort sans doute, ou encore une patrouille qui nettoyait les dernières « poches » de l'adversaire.

Trois fois, de Geoffre cria. Puis, comme les soldats l'interpellaient de la plage, il répondit : « Tovaritch ! » (Camarade) « Fransuki liotchik ! Fransuki liotchik ! » (Pilote français ! Pilote français !). Un homme se détacha du groupe qui, pénétrant dans l'eau glacée, prit sur son dos le corps inerte de ce camarade

inconnu. Ainsi se terminait la tragique aventure du sous-lieutenant François de Geoffre.

Et lorsqu'un mois plus tard, au cours d'un dîner à la Maison de l'Armée Rouge, le Maréchal Novikov, chef suprême de l'Aviation Soviétique, évoqua le tranquille courage de cet aviateur de chez nous, titulaire de huit victoires officielles, décoré de l'Ordre du Drapeau Rouge, de l'Ordre du Mérite de la guerre pour la Patrie, de la Légion d'Honneur et qui porte sur sa poitrine une Croix de guerre à sept palmes, il ne manqua pas de souligner que des garçons de cette trempe furent pendant des mois les meilleurs ambassadeurs de la France auprès de la grande république amie.

« Je n'ai pourtant rien fait d'extraordinaire, me disait de Geoffre, il y a quelques jours, et la chance m'a souri jusqu'au bout. Mais la Baltique était si froide... »

MAURICE BONNEFOY.

Hitler et son pot au lait

(d'après « Perrette et le Pot au Lait »)

*Hitler dans sa cervelle ayant tout calculé,
Des Traîtres ayant cuisiné,
Prétendait s'emparer aisément de nos villes.
Il était convaincu qu'il irait à grands pas.
A son peuple soumis pour qu'il fût plus agile,
Il imposa le pas de l'Oie.
Notre Fuehrer, mine rusée,
Comptait déjà dans sa pensée,
De ses guerres le fruit, en revisait les plans,
En ajoutait d'autres qu'il venait de couvrir,
Sur sa mèche comptait pour nous hypnotiser ;
La chose allait à bien par son soin diligent,
« Il m'est, se disait-il, facile,
De m'annexer l'Europe, et d'en faire un empire
J'ai des tanks par milliers, des Messershmits agiles
Ils auront très vite raison
De la Pologne ma voisine,
Quant à la fière Roumanie,
En m'en faisant une copine,
J'aurai gracieusement du pétrole à foison.
L'Autriche, la Tchéco, même la Bulgarie,*

*De m'en approprier serait un jeu d'enfant !
Et ces bouchées sont, de grosseur raisonnable
Elles me permettront, leurs trésors apportant
D'affronter des peuples un peu plus redoutables.
J'entends : Français, Anglais..... Maginot ? je m'en moque,
J'attaquerai la France un peu plus vers le Nord.
Au Sud, j'ai Bénito..... Il me sera fidèle.
C'est un pantin très doux, dont je tiens les ficelles.
Et lorsque de la mer j'aurai touché les bords,
Qui donc m'empêchera d'aller jusqu'au Maroc ?
Car l'Afrique me plaît je la prends au galop !
Et je ferai filer l'armée à Bénito ».*

*Elle fila fort bien, mais en un sens contraire ;
Puis qui prît ce chemin ? L'armée du Fuehrer.
Lui, sent qu'en sa tête tout son rêve s'écroule
Sa moustache en frémit..... il sent venir l'orage,
Il voit des bras vengeurs vers lui dressés en foule
Qui vont en augmentant, toujours se multiplient.
Ils sont là des milliers, venus de tous pays.
Devant eux le Fuehrer tout écumant de rage,
Met jambes à son cou, dit adieu à l'Afrique,
Retraverse la mer, et pour nous chercher nique,
Encor maître chez nous, décuple les otages ! ?
Mais la vengeance est là le poursuivant sans trêve,
Terrible, elle est partout, débarque sur nos plages
Et toujours rebondit, voit s'accomplir son rêve :
Car le Fuehrer blémit, il se recroqueville,
S'affole, trébuchant, fait des bonds de dix lieues
Voit filer sous son nez ! une à une les Villes.
A Paris en passant, dit un suprême adieu,
Arrive jusqu'au Rhin, anxieux se retourne.....
« Allons vieux, faut passer, dit le géant Gaulois,
Mais comme il se peut bien que la tête te tourne,
J'ai le meilleur moyen de t'envoyer chez toi ».....
Vlan ! Hitler là-dessus saute ainsi transporté
Sentant qu'une botte quelque part l'a frôlé,
Il tombe, ouvre les yeux, demeure épouvanté.
Toute l'Allemagne est là menaçante, affolée,
Regardant ce vaincu qui fut pourtant son dieu.*

*Et le potentat de ces lieux
Quittant hélas ! d'un air morri
Ses rêves ainsi répandus*

*Hésite de rentrer chez lui
Tant il a peur d'être battu
Mais dans les bris du Pot au lait
Victoire ! On vit fleurir le 8 Mai.* M. A.

N.B. — Vous remarquerez dans le dernier vers, un pied de plus..... n'en soyez point choqués, ce n'est que le gigantesque pied de nez, que les QUATRE GRANDS envoyèrent au Fuehrer.

En écoutant sonner les dernières heures de l'Année

Une nouvelle année prend fin. Nous compterons une unité de plus à la ronde de notre monde. Mille neuf cent quarante-cinq années de civilisation chrétienne évoqueront donc cette lente et patiente transformation de l'esprit humain qui s'appelle notre civilisation.....

Depuis le jour où naquit sur la paille d'une étable celui qui plus tard murmura aux hommes, à tous les hommes, les mots qui firent s'effondrer la tyrannie antique : « Vous, frères, aimez-vous les uns les autres »...

De quel poids de grandeur mesurer cet édifice ? Et d'ailleurs sommes-nous au bout de l'ouvrage ? Certains éclats du Nouveau Monde, certains Mythes nouveaux de l'Orient font éclater les nues et il semble que l'humanité se prépare à entrer dans une ère gigantesque où le sens de notre destin perd toute sa valeur.

L'homme de demain, que pouvons-nous penser de lui ? De son existence et de ses buts ?

On songe à Prométhée que Zeus condamna si cruellement pour avoir donné le feu aux hommes, crime de lèse-divinité, crime inexpiable. Et la discrète préhistoire garde le silence sur les grandioses étapes qui marquèrent le cheminement de l'âme humaine vers la conscience de son existence et la réalisation de son destin.

L'homme donc continue sa route.....

Sur cette route où tant d'inconnues resteront introuvables, l'humanité future — car l'homme peut faire reculer la civilisation, mais non se détruire — marquera notre ère d'un signe de lumière.

Tant d'efforts vers le Bien et vers le Beau ! L'homme appelé sans cesse à se dépasser lui-même à créer toujours sa forme plus parfaite, n'était-ce pas le but de notre civilisation ?

Et cependant regardons notre misère, tournons les yeux vers l'Europe où tant de crimes viennent d'être commis. Un peuple entra accusé de meurtre avec préméditation. Des milliers d'êtres qui, il y a cinq années, croyaient comme nous à la joie et à la fraternité humaine. Et brusquement l'homme primitif a réapparu dans sa

bestialité première. Car n'avaient-ils pas visage humain les bourreaux des peuples d'Europe, ces infâmes tortionnaires. Et sommes-nous bien sûrs de n'avoir pas failli, nous aussi ? Dans le fond de nos cœurs, avons-nous profondément souffert de ce drame et des injustices sans nom qui furent le lot de nos frères polonais, russes, juifs, de tous ceux qui avaient le triste privilège d'insulter à l'orgueil barbare d'un peuple fou ?

Qu'importent une année, un siècle, plusieurs millénaires, d'une civilisation ?
Qu'importent Prométhée, Moïse et Jésus ?

Zeus veille toujours sur l'Olympe et tient encore enchaîné Prométhée.

Les tables de la Loi et les Evangiles brillent sur le monde. Mais l'homme demeure, géant vaniteux et stupide, incapable de réaliser sa grandeur, orgueilleux de son être et de la puissance de son génie.

Une année tombe dans le passé..... Peut-être une étape de l'humanité vient-elle de finir ?

Demain, faisons le vœu que le grand rêve de Jésus soit une réalité. Que chaque homme sente se lever en son cœur une fraternelle affection pour tous les êtres humains, afin que définitivement notre monde entre dans l'ère définitive de la lumière.

M. VIGNARD.

Jeux d'esprit de Diane

I. CHARADE

Mon un, est un échec. Mon deux, fleuve africain.
On sent, dans mon entier, la bonne odeur du pain.

II. IOPHONIÉS

Un méridional nostalgique

Ce ciel toujours brumeux et me déprime
Ici le jour levant n'est pas rose
Je languis, je m'attriste, et ma foi je
Ah ! revoir ton soleil et ta Tour Magne, Nimes !

III. MOTS EN CARRÉ

— Par une chèvre il fut trouvé
— Cri de fatigue — Il est prouvé
Qu'après lui la parole est vaine
— Le jardinier le fait sans peine.

ENTRE NOUS

LÉGION D'HONNEUR. — Nous avons appris avec plaisir la nomination au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur de M. Robert Dejardin, fils de M. Maurice Dejardin, Directeur de la Cie du Gaz au Caire et Ancien Président des Anciens Combattants Français de la Capitale.

Cette nomination, accompagnée de la Croix de Guerre avec palme, récompense avec justice quatre années de travail dangereux dans la Résistance.

Au nouveau promu nous adressons nos sincères félicitations.

NAISSANCE. — Nous avons le plaisir de faire part de la venue au monde, le 5 Novembre dernier, du petit Maurice, fils de notre camarade et de Madame Chalom Ellazam.

Nous présentons aux heureux parents nos vives félicitations et souhaitons à bébé santé et prospérité. —

FIANÇAILLES. — Nous sommes heureux d'annoncer les fiançailles de Mademoiselle Paulette SCURMANN, fille de notre excellent Camarade, l'actif et dévoué Rédacteur en Chef de cette revue et de Madame Alfred SCURMANN, avec Monsieur Charles HERSE fils de feu notre camarade et de Madame Veuve Louis HERSE.

Il est de notre devoir de rappeler à cette occasion, le concours incessant et particulièrement apprécié que la charmante fiancée a, durant ces dernières années, apporté à notre Association et spécialement à l'occasion de nos thés offerts aux blessés des armées alliées ainsi qu'en bien d'autres circonstances.

Signalons aussi l'activité qu'elle n'a cessé de déployer dans les ouvriers organisés dans la Colonie Française.

Qu'elle veuille bien, pour cet inlassable dévouement, accepter le témoignage de notre vive gratitude.

Au nom de tous les membres de notre Association nous présentons à notre excellent camarade et ami ainsi qu'à M^{me} Alfred SCURMANN et à M^{me} Veuve Louis HERSE nos sincères félicitations et adressons aux nouveaux fiancés nos meilleurs vœux de bonheur.

P. LHENRY.

Liste des Membres de l'Union Française des Anciens Combattants et Soldats

au 20 Décembre 1945 (1)

1. — Membres Actifs Anciens Combattants et Membres Actifs

M. Achouche Claude	29, Avenue Alexandre le Grand, Mazarita.
» Adès Freddy	29, Avenue Alexandre le Grand, Mazarita.
» Aghion Henri	10, Avenue Zervudachi (Zizinia).
» Agostini Paul	1, Rue Stamboul.
» Aichelin Jules	8, Rue Tito Bey Chini.
» Albarin Auguste	27, Rue Gratien, Moustapha-Pacha.
» Allouche Marc	83, Rue de Thèbes, Ibrahimieh.
» Almuly Camille	177, Avenue Farouk, Cléopâtre-les-Bains.
» Amiel Georges	84, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Antoine Henri	Cie du Gaz, 13, Rue Pietri, Saba-Pacha.
» Attala Elie	8, Rue Osman Ebn Affan.
» Azoulai Salomon	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad Zaghoul.
M. Barbaroux Nicolas	c/o Hôtel Cécil, Promenade Reine Nazli.
» Barrès Jacques	Cie du Gaz, Rue Sidi el Metwalli.
» Barthas Edouard (D ^r)	273, Avenue Fouad 1 ^{er} , Sporting Club.
» Baudéan Edouard	102, Avenue Farouk 1 ^{er} , Ibrahimieh.
» Bedrouce Gabriel	6, Rue Ruffer, Rouchdy Pacha.
» Ben-Haim Makhlouf	49, Rue de l'Ancienne Douane
» Béreau Albert	27, Rue Armant, Cléopâtre-les-Bains.
» Bureau Antoine	86, Avenue Farouk 1 ^{er} , Camp-de-César.
» Bernard Marc	Land Bank of Egypt, 15, Rue Talaat Harb Pacha
» Betito Maurice	7, Rue Mariette Pacha, B.P. 19.
» Biquet Raoul	(Mobilisé).
» Bœglin Jules	Brasserie Crown-Brewery, 39, Rue Eleusis, Camp-de-César.
» Bonny Camille	1, Rue Takla Bey, Bulkeley.
» Bordes François	Lycée Français, Chatby.
» Boucher Antoine	Cie du Gaz, Ibrahimieh.
» Boudon Adolphe	24, Rue Lancret, Moustapha Pacha.

(1) On est instamment prié de vouloir bien signaler à la Rédaction du PÉRISCOPE, toutes erreurs ou omissions dans la présente liste.

-
- | | |
|---------------------------|--|
| M. Boudon Marcel | 3, Boulevard Saad Zaghloul. |
| » Boujut Etienne | 21, Rue Eleusis, Camp de César. |
| » Bourret Julien | 234 ^e Bureau Payeur, Mission militaire Franç. Caire. |
| » Bové Frédéric | Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha. |
| » Bové Romain | 24, Rue El Akaba, Cléopâtre. |
| » Bozadjian Gaidzag | 11, Avenue Fouad 1 ^{er} . |
| » Brisset Jean | 16, Rue Caied-el-Gohar. |
| » Brisset Raymond | 1, Rue Guirguis Tawil. |
| » Brun Lucien | c/o Hôtel Cécil, Promenade Reine Nazli. |
| » Bruneel Charles, Pierre | Cie des Messageries Maritimes, 3, Avenue Fouad 1 ^{er} . |
| » Burnet Adrien | Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha. |
| » Buquin André | (engagé volont.) S/Lt. — Mission Militaire Aérienne Française, Héliopolis. |
| » Byltiauw Raoul | 5, Rue Eglise Debbané. |
| M. Cachard Georges | 33, Rue Général Wilson, Moustapha Pacha. |
| » Cachard Lucien | Cie. du Gaz, 13, Rue Pietri, Saba Pacha. |
| » Cachard Roger | 33, Rue Chérif Pacha. |
| » Cambon Gustave | 100, Rue Mosquée Attarine. |
| » Campadiou Maurice | Profes. à l'École Gle. de Commerce, Moharrem-Bey. |
| » Cardinael Pierre | 29, Rue Nabi Daniel. |
| » Castelli Jacques | 148, Promenade Reine Nazli. |
| » Cauro Raymond | Cie. du Gaz, Rue Sidi-el-Metwalli. |
| » Chamla Félix | Rue Victor Adda, Bloc B. |
| » Chamla Isaac | Maison Abram Adda, 48, av. Fouad 1 ^{er} . |
| » Chamla Salomon | Banque Ottomane, 5, Rue Talaat Harb Pacha. |
| » Chardar Jean | Lycée Français, Chatby. |
| » Charreyron Nicolas | c/o Cie des Trams, 3, Place Saad Zaghloul. |
| » Chazette Fernand | Lycée Français, 4, Rue Youssef-el-Guindi, Le Caire. |
| » Clairet René | Land Bank of Egypt, 15, Rue Talaat Harb Pacha. |
| » Chervet Antonin | 70, Avenue Prince Ibrahim, Ibrahimieh. |
| » Cohen Albert | 7, Rue Saint-Saba. |
| » Cohen-Selek David | 18, Rue Memphis, Camp de César. |
| » Cohen-Selek Samuel | 16, Rue Antikhana, Le Caire. |
| » Corsi Edouard | 58, Avenue Alexandre le Grand, Mazarita. |
| » Couturier Jean | 292, Avenue Fouad 1 ^{er} , Sporting Club. |
| M. Daney Jean | 1, Rue Cheboub, Cléopâtre. |
| » Daney Lucien | 1, Rue Cheboub, Cléopâtre. |
| » Daniel Edmond | o, Rue Cordahi, Rouchdy Pacha. |
| » Daniel René | Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. |
-

M. Darbier Henri	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Darmon Victor	48, Rue Warchet-el-Tobgieh.
» Davezac Guy	Crédit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha.
» Davin Gaston	37, Rue Aly Pacha Zulficar, Mustapha Pacha.
» Dedieu Joseph	Cie du Canal de Suez, Atelier 2 ^e Section, Ismaïlia.
» Degraa Joseph	101, Rue Ambroise Ralli, Ibrahimieh.
» Delrieux Jean	289, Avenue Fouad 1 ^{er} , Cléopâtra.
» Deshays Emile	89, Rue Guézireh Badran, Choubra, Le Caire.
» Domergue Raymond	29, Rue Schedia, Ibrahimieh
» Donnet Pierre	11, Rue Marc-Aurèle, Camp-de-César.
» Dousson Charles	28, Boulevard Sultan Hussein Kamel.
» Dumas Benjamin	Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha.
» Dutard Jacques	Consul Général de France, à Alexandrie.
M. Ebbo Adrien	32, Boulevard Sultan Hussein Kamel.
» Eddi Raymond	141, Avenue Farouk 1 ^{er} , Sporting Club.
» Elie A. R.	6 A. Rue Général Wilson, Moustapha-Pacha.
» Emtat Martial	Office Economique de Guerre, Délégation Générale du C. F. L. N. Beyrouth.
» Esquier Albert	5, Rue Orfi Pacha, Sporting Club.
» Esquier Jean D.	47, Avenue Alexandre le Grand, Mazarita.
» Esquier René	Chambre de Commerce Française, 50, Rue Nabi-
» Eymar Henri	14, Rue Canope, Camp de César. Daniel.
M. Fairé François	6, Rue Riad Pacha, Zizinia.
» Falca Dominique	443, Avenue Fouad 1 ^{er} , Rouchdy Pacha.
» Firmin Louis	28, Rue Dimocrate, Soter.
» Fitoussi Isaac	30, Rue Ebn Barisi, Ibrahimieh.
» Fitte Alexandre	11, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Franco Isaac	4, Rue Antoine.
M. Gabriel Henri	55, Avenue Ambroise Ralli, Camp-de-César.
» Gallo Marcel	30, Boulevard Sultan Hussein Kamel.
» Garandet Eugène	Grands Magasins Chalons, 20, Rue Chérif Pacha.
» Gaudaire Eugène	Cie des Messageries Maritimes, 3, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Geisenberger Pierre	13, Rue El Sirdar, Rouchdy Pacha.
» Ghébali Robert	6, Rue Eglise Debbane.
» Ghyselen Jacques	4, Rue Chérif Pacha.
» Girard Paul	Société des Sucrieries et Raffineries d'Égypte, Kom- Ombo (Haute-Égypte).
» Giraud Etienne	Crédit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha.
» Gorra Oswald	4, Rue Neroutsos Bey.

-
-
- | | |
|------------------------|---|
| M. Gouillard Jules | Crédit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha. |
| » Goulène Robert | Pension Idéale, 21, Rue Ancienne Bourse. |
| » Goût Henri | 39, Rue Hermopolis, Ibrahimieh. |
| » Grandguillot Georges | 39, Rue Khalil Pacha Khayat, Moustafa Pacha. |
| » Grandguillot Pierre | 6, Rue Tewfick. |
| » Grasset Paul | Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. |
| » Grassiano Salvator | Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue |
| » Grandjean Louis | 42, Avenue Sidi-Gaber, Cléopâtre-les-Bains. [Chérif |
| » Grimaldi Antoine | Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. |
| » Grosjean Charles | 14, Rue Allen, Bulkeley. |
| » Grosjean Victor | Cie du Gaz, Ibrahimieh. |
| » Gueroult Robert | 12, Rue Marc-Antoine. |
| » Guerrini Paul | Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. |
| » Guys Norbert | Land Bank of Egypt, 15, Rue Talaat Harb Pacha. |
|
 | |
| M. Halet Robert | Banque Belge et Intern. en Egypte, 10, Rue Talaat
Harb Pacha. |
| » Hannaux Gabriel | Grands Magasins Hannaux, 2, Rue de l'Archevêché |
| » Hannaux Marcel | Grands Magasins Hannaux, 2, Rue de l'Archevêché. |
| » Hannaux Raymond | 275, Avenue Fouad I ^{er} , Sporting Club. |
| » Hannaux Robert | Grands Magasins Hannaux, 2, Rue de l'Archevêché. |
| » Hanvic Emile | 6, Rue Chérif Pacha. |
| » Hemmerlé Charles | Société de Transports, Expéditions et Assurances
« Pharos », 4, Boulevard Saad Zaghloul. |
| » Herman Fernand | 49, Rue Falaki, Le Caire. |
| » Hochapfel François | Grands Magasins Châlons, 20, Rue Chérif Pacha. |
| » Hochapfel Robert | Grands Magasins Châlons, 20, Rue Chérif Pacha. |
| » Hoyami Ernest | Alexandria Water Cy., 61, Avenue Fouad I ^{er} |
|
 | |
| M. Janin Louis | Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. |
| » Jeannin Albert | Land Bank of Egypt, 15, Rue Talaat Harb Pacha. |
| » Jeannin Henri-Louis | 192, Avenue Prince Ibrahim, Cléopâtre. |
| » Joannidès Marc | Rue Kamous, Aboukir. |
| » Jonte Henri | 2, Rue Bolbitine, Camp de César. |
| » Jullien Léopold | 11, Avenue Fouad I ^{er} . |
| » Jullien Louis | 26, Rue Denon, Moustapha-Pacha. |
| » Jullien Paul | Cie du Gaz, B. P. 241. |
| » Jullien Raymond | 14, Rue Talaat Harb Pacha. |
| » Jullien Robert | 21, Rue Bolbitin, Camp-de-César. |
|
 | |
| M. Koller Georges | Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. |
| » Kratljan Karnik | 178, Rue du 1 ^{er} Khédive. |
|
 | |
| M. Lafond-Oré André | 382, Avenue Fouad I ^{er} , Moustapha-Pacha. |
| » Lamy André | Grands Magasins Châlons, 20, Rue Chérif Pacha. |
-

M. Laussac Alain	26, Rue Nardi, Saba-Pacha.
» Le Breton Camille	7, Rue Mahmoud Pacha El Falaki.
» Levin Robert	Cie. du Gaz, B.P. 241.
» Lévy Edwin	35, Rue Ambroise Ralli, Camp-de-César.
» Lévy Raymond	Rue Garstin, Moustapha Pacha.
» Lhenry Petrus	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Rue Saad Zaghoul.
» Linder Rodolphe	4, Rue Bolanachi.
M. Maggiar Fernand	Société Misr Fluviale, 10, Rue Chérif Pacha.
» Maman Maurice	38, Promenade Reine Nazli.
» Maman Max	Rue de France, Immeuble Terbana.
» Martel Louis	212, Avenue Farouk 1 ^{er} , Stanley Bay, Bulkeley.
» Marty Antoine	Cie du Gaz, B.P. 241.
» Mathias Ferdinand	3, Boulevard Saad Zaghoul.
» Mathieu Victor	11, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Melka Jacques	22, Rue Orfi Pacha, Sporting.
» Meriel Etienne	13, Rue Djabarti.
» Mescawi M.	7, Rue el Bewisili.
» Meslati Henri	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Messeca David	c/o Bureau Green et Co., 37, Rue Nébi Daniel.
» Meyrier Charles	Maison L. Savon & C ^o , 1, Rue Toussoun.
» Micaelli Sébastien	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad Zaghoul.
» Michaud Robert	
» Mille Albert	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Mille Paul	63, Rue Tigrane, Sporting Club.
» Mitchell Gaston	73, Avenue El Malika Farida, Zizinia.
» Morin Jean	8, Rue Stross, Rouchdy Pacha.
» Mottet André	Crédit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha.
» Mounier Régis	Teinturerie Al-Ahram, 183, Rue Canal Mahmoudieh.
» Mugnier Ferdinand	68, Rue des Sœurs.
» Mugnier Henri	23, Rue Naucratis, Ibrahimieh.
M. Naïm Alfred	47, Rue de l'Ancienne Douane.
» Naïm Joseph	66, Rue des Sœurs.
» Naïm Victor	130, Rue El-Tatwig.
» Napier Antoine (Dr.)	3, Rue Menou, Ibrahimieh.
» Nazarian Patrick (Dr.)	7, Boulevard Saad Zaghoul.
» Nessler Joseph	22, Rue des Pharaons.
» Nini Mario	8, Rue Averoff.
M. Orfali Bey Emile (Dr.)	28, Rue Chérif Pacha.
» Orsini François	23, Boulevard Saad Zaghoul.

M. Paquier Constant	18, Rue Ancienne Bourse.
» Perez Albert	54, Rue Ambroise Ralli, Camp-de-César.
» Perpignani Georges	Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha.
» Peter André	Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha.
» Petitot Georges	Lycée Français, Chatby.
» Petridis Pavlos (Dr.)	84, Rue du Palais No. 3.
» Peuch Jean Henri	6, Rue Station Schutz, Schutz.
» Pinto Albert	53, Promenade Reine Nazli.
» Pinto Joseph	53, Promenade Reine Nazli.
» Pinto Marc	Cie du Gaz, Rue Sidi-el-Metwalli.
» Plever Louis	35, Rue Cheik Aly El Lessi.
» Poli Napoléon	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Portos Emile	58, Rue Menasce, Rond-Point.
» Portos Jacques	84, Avenue Fouad I ^{er} .
» Poutot Gaston	5, Avenue Sidi-Gaber, Sidi-Gaber.
» Préaud Jean	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad Zaghoul.
» Préaud Simon	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Puy-Haubert Pierre (Dr.)	4, Rue Chérif Pacha.
M. Raminger André	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Raminger René	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Ranguis Henri	
» Raveu Charles	Société L'Air Liquide, Moharrem-Bey.
» Raveu Vincent	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Raybaud Max	20, Rue Champollion, Mazarita.
» Raybaud Victor	19, Rue Toussoun.
» Revel Georges	9, Avenue Sidi-Gaber, Sporting Club.
» Richard Paul	6, Rue Allenby, Moustapha Pacha.
» Riffard Théophile	25, Rue Nabi Daniel.
» Rivet Eugène	Au Petit coin de France, 2, Rue Nabi Daniel.
» Rocca Pierre	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Roditti Albert	117, Rue Mosquée Attarine.
M ^{me} Roditti Yvonne	117, Rue Mosquée Attarine.
M. Roux Albert	Vice-Consul de France à Alexandrie.
» Roy Marcel	Professeur au Gymnase Averoff. Chatby.
M. Sajous Lucien	84, Avenue Fouad I ^{er} .
» Sajous Paul	11, Avenue Fouad I ^{er} .
» Sakakini Fernand	6, Rue Héhia, Ibrahimieh.
» Sakakini Raoul	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad Zaghoul.

M. Salfati Isaac	2, Rue Youssefi, Sidi Bichr.
» Salfati Simah	13, Rue Djabarti.
» Samama Maurice	5, Rue Nabi Daniel.
» Santacroce Dominique	23, Boulevard Saad Zaghloul.
» Sapriel Albert	Cie du Gaz, Rue Sidi-el-Metwalli.
» Sapriel Raoul	31, Rue de l'Hôpital Grec.
» Saunier Frédéric	Cour d'Appel Mixte, Place Mohamed Aly.
» Savinien Armand	2, Rue de la Mission Américaine.
» Savinien Horace	40, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Savon Georges	54, Rue Alderson, Bulkeley.
» Scherer Jean	Professeur à la Faculté des Lettres d'Alexandrie.
» Schmitt Alfred	15, Rue de Busiris, Ibrahimieh.
» Scurmann Alfred	100, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Scurmann Joseph	100, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Sebton Clément	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
» Sedbon Fernand	4, Rue Amirolis, Camp-de-César
» Selek Joseph	Lycée Français, Chatby.
» Senès Jules	Cie du Gaz, Rue Sidi-el-Metwalli.
» Sènès Toussaint	8, Passage Artinoff.
» Serène Adolphe	Pension Serène, 18, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Sivade Henri	18, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Sivade Marcel	18, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Spiegel Félix	29, Rue Schedia Ibrahimieh.
» Spiegel Raymond	29, Rue Schedia, Ibrahimieh.
» Suarès Carlo	6, Rue Eglise Debbane.
» Suzan Arthur	312, Avenue Fouad I ^{er} , Rouchdy Pacha.
M. T pie Moïse	18, Rue Rowlatt, Rouchdy Pacha.
» Tefaye Elie	18, Rue Zahra, Cléopâtre-les-Bains.
Tellier-Durand Pierre	Fraiola House, 2, Rue Adissé, Glymenopoulo.
» Thierrard Alfred	4, Rue de l'Archevêché.
» Thierrard Henri	11, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Thierrard Marcel	11, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Thomas Alfred	Professeur au Lycée Français, Chatby.
» Tolza François	28, Rue El Fath, Fleming.
» Topuz Louis	Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha.
» Torgeman David	17, Rue Okelle Lemoun.
» Toriel André	164, Promenade de la Reine Nazli.
» Toriel René	164, Promenade de la Reine Nazli.
» Toriel Victor	1, Rue Toriel.
» Tourn Louis	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad
» Truchet-Tissot Didier	Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli. Zaghloul.

Union Mutuelle des Anciens
Combattants Français du Caire 5, Rue El Fadl, Le Caire.

M. Varlet Louis Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad
» Vignard Maurice 23, Rue Gorst, Bulkeley. Zaghoul.
» Vincendon Jacques Land Bank of Egypt, 15, Rue Talaat Harb Pacha.
» Vivancos Paul Gordon House, 9, Place Saad Zaghoul.

M. Yaiche Elie 20, Rue El Ragabani, Midan.

M. Zagdoun Albert G. 173, Rue Ambroise Ralli, Sporting.
» Zagdoun René 457, Avenue Fouad 1^{er}, Bulkeley.
» Zayan Daniel 105, Rue Kitchener, Rouchdy Pacha.

2. — Membres Honoraires.

M. Abdel Nour Michel 23, Boulevard Saad Zaghoul.
» Abou-Chedid Salomon 98, Avenue Malika-Farida, Gianaclis.
» Adoue Pierre Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
M^{me} V^{ve} Agostini André 17, Rue Soliman Mahmoud, Cléopâtra.
M. Antebi Armand 10, Rue du Musée.
» Ayoub Yamin Philippe 2, Rue Hamamil, B.P. 1454.

M. Baranès Victor 8, Rue Caied Gohar.
M^{me} V^{ve} Barbaroux Henri 22, Place Saad Zaghoul.
M^{me} V^{ve} Barberet Charles 8, Rue Tito Bey Chini.
M^{me} V^{ve} Bassard Léon 21, Rue Rouchdy Pacha, Rouchdy Pacha.
M^{me} V^{ve} Béranger Auguste Smouha City-Lot No. 47, Sidi Gaber.
M^{lle} Bitton Renée 50, Avenue Prince Ibrahim, Ibrahimieh.
M. Blache Fernand Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue
Chérif Pacha.

» Bloch Fernand Ecole Berlitz, 11, Boulevard Saad Zaghoul
M^{me} V^{ve} Boissay Jeanne 7, Rue Riaz Pacha, Bacos.
M^{me} V^{ve} Brillet Jules 303, Avenue Fouad 1^{er}, Sporting Club.
M^{lle} Brunier Victorine Credit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha.

M^{me} V^{ve} Caillat Marie 59, Rue Marc Aurèle, Camp de César.
M^{me} V^{ve} Odo Cauro 109, Rue Ambroise Ralli, Ibrahimieh.
Châlons, Grands Magasins 20, Rue Chérif Pacha.
M. Cohen Alfred Société d'Avances Commerciales, 10, Rue Adib.
Comptoir National d'Escompte de Paris 11, Rue Chérif Pacha.

Crédit Lyonnais 4, Rue Chérif Pacha.
Croix Rouge Française 50, Rue Nabi Daniel.
M^{lle} Delorme Jeanne Cie du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
M. Delprat Armand Land Bank of Egypt. 15, Rue Talaat Harb Pacha.

M. Despinas Alfred	c/o Mr. Dutton. 34, Rue Safia Zaghoul.
M ^{me} V ^{ve} Dumas Gabriel	Cie. du Gaz, 65, Rue Eleusis, Ibrahimieh.
M. Dumond Georges	B. P. 243.
M ^{me} V ^{ve} Dumonteil-Lugrèze L.	460, Avenue Fouad 1 ^{er} , Rouchdy-Pacha.
M ^{me} Dumortier Herminie	Villa Perrin, 59, Rue Station Schutz, Schutz.
M. Ebbo Albert E.	132, Rue Tatwig.
» Ellezam Chalom	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad
» Emon Louis	157, Rue Tanis, Sporting Club. Zaghoul.
M. Fort Marcel	Lycée Français, Chatby.
» Fumaroli Jacques	2, Avenue Fouad 1 ^{er} .
M. Girieud Frédéric	Rue El Fath, Villa Schinasi, Fleming.
» Graffand Jean	Crédit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha.
M ^{me} V ^{ve} Grandguillot Georges	39, Rue Khalil Pacha Khayat, Moustafa Pacha.
M ^{me} V ^{ve} Guerry Léon	10, Rue de la Poste.
M. Guerry Robert	95, Rue Abdel Moneim B. P. 1640.
M ^{me} V ^{ve} Guys Léonce	3, Rue Rolo.
M. Herman Albert	63, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Herman Max	49, Rue el Falaki, Le Caire.
» Herse Charles	32, Avenue Fouad 1 ^{er} .
M ^{me} V ^{ve} Herse Louis	3, Rue du Musée.
M ^{me} V ^{ve} Jeannin Pierre	10, Rue El Ahkaf, Camp-de-César.
M. Jullien Joseph	248, Rue de Thèbes, Sporting Club.
M ^{me} V ^{ve} Jullien Marie	21, Rue Bolbitine, Camp de César.
M. Knoepfler Alfred	131, Rue de Thèbes. Ibrahimieh.
M ^e V ^{ve} Kriegelstein Henri	1, Rue Haidar Pacha, Bulkeley.
M ^{me} V ^{ve} Laussac Marie	26, Rue Nardi, Saba-Pacha.
Lebon & Cie - Cie du Gaz	Rue Sidi El Metwalli .
M ^{me} Lenzi Blanche	234, Promenade de la Reine Nazli.
M. Lévy Isaac	46, Rue Moharrem-Bey.
» Lucaci Angel	S.A.E. Pharos, 4, Boulevard Saad Zaghoul.
» Lucaci Jean	39, Rue Ebn el Barizi, Ibrahimieh.
M. Maggiar René	Cie. du Gaz, Rue Sidi El Metwalli.
M. V ^{ve} Martel Joseph	210, Avenue Farouk 1 ^{er} , Stanley Bay, Bulkeley.
M ^{lle} Martin Marie	73, Avenue Fouad 1 ^{er} .
Messageries Maritimes (C ^{ie} des	3, Avenue Fouad 1 ^{er} .
M. Messeca Samuel	1, Rue Ancienne Bourse.
M ^{me} V ^{ve} Michaud Auguste	5, Rue Tanis, Chatby.
M ^{me} V ^{ve} Minangois Louis	14, Avenue Fouad 1 ^{er} .

M. Montant Jean	70, Rue Kitchener, Moustapha Pacha.
Monts de Piété Egyptiens	18, Rue Tewfick.
M ^{me} V ^{ve} Mouton Emma	
M. Moyal Léon	14, Rue Stabile, Mazarita.
M ^{lle} Muller Jacqueline	c/o M. Michel Assouad, 58, Avenue Prince Ibrahim, Ibrahimieh.
M ^{lle} Muller Janine	c/o M. Michel Assouad, 58, Avenue Prince Ibrahim, Ibrahimieh.
M. Nahmias Marc	Cie des Tramways d'Alexandrie, 3, Place Saad
» Nasraoui Amin	11, Rue Caied Gohar. Zaghoul.
M. Padoa Félix	13, Place Mohamed Aly.
» Paringaux Jean-Louis	Directeur de la National Insurance Cy of Egypt (Life), 10, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Perino Ernest	2, Rue Rock-el-Din, Ibrahimieh.
» Poli Roland	Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha.
M ^{me} V ^{ve} Puech-Barrera C.	7, Rue Riaz Pacha, Bacos.
M ^{me} V ^{ve} Rapinat Jules	Rue Rothaker, Fleming.
M ^{me} V ^{ve} Reboul Adrien	29, Rue Chérif Pacha.
M. Reboul Adrien	29, Rue Chérif Pacha.
» Rodocanachi Constantin	5, Rue Eglise Debbané.
M ^{me} Schucht Berthe	31, Rue Nabi Daniel.
M ^{me} Schutz Yvette	6, Rue de l'Hôpital Grec.
M. Soussi Salomon M.	49, Rue de France.
M ^{me} V ^{ve} Tortillia Alfred	10, Rue Djabarti.
M ^{me} V ^{ve} Tournier Ernest	22, Avenue Fouad 1 ^{er} .
M ^{me} V ^{ve} Tron Henri	4, Rue Hafs, Ibrahimieh.
M ^{me} V ^{ve} Trouyet Emile	34, Rue Farouk 1 ^{er} , Chatby.
M. Zahar Raphaël	Maison Victor Mathieu, 11, Avenue Fouad 1 ^{er}
» Zananiri Bey Emile	35, Rue Nabi Daniel.
» Ziegler Lucien	54, Rue Calzolari.

3. — Membres Donateurs et Bienfaiteurs.

M. Alleman Georges	c/o J. Planta & Co., 9, Rue Talaat Harb Pacha
M ^{lle} Angelil Lody	Institut Sténographique de France, 50, Rue Nabi Daniel.
M. Arabian Armenag	16, Rue Chérif Pacha.
» Assaf Sélim	Comptoir National d'Escompte de Paris, 11, Rue Chérif Pacha.

M. Berberian Vahé	48, Avenue Fouad 1 ^{er} .
» Filus Albert	70, Boulevard Sultan Hussein.
» Forster Charles	33, Rue Chérif Pacha.
» Harlock Harry	29, Rue Abou Rafie, Moustapha Pacha.
» Homsy Louis	7, Boulevard Saad Zaghloul.
» Kaplun Boris	6-8, Rue Ecole Abbassia, Moharrem-Bey.
» Neeb Dick	Consul des Pays-Bas, 10, Rue Chérif Pacha.
» Rossano Charles	4, Rue Pasteur.
Société d'Avances Commer- ciales	10, Rue Adib.
M. Wyler Emile	Directeur Général des Agences du Crédit Lyonnais, 4, Rue Chérif Pacha.



CHALONS

la Maison de Qualité

d'ALEXANDRIE

Actuellement :

Jouets et Etreennes

Nos magasins resteront ouverts, toute la journée,
les Samedis 22 et 29 Décembre.

12-4

**Société Anonyme
des Bières
"BOMONTI"
et**

"PYRAMIDES"
Société Egyptienne
au Capital de : 4.000.000
de Francs au pair

•
Siège Social: ALEXANDRIE

•
Registre du Commerce { Alexandrie No. 5059
Le Caire No. 1848

USINES :

ALEXANDRIE (Karmouz)

Bière, Eaux Gazeuses, Glace
Riz Blanc et Glacé.

Boîte Postale : No. 602

LE CAIRE (Ghizeh)

Bière, Eaux Gazeuses,
et Glace.

Boîte Postale : No. 88

—
Adresse Télégraphique: "TABIRRA"

12-9

PHARMACIE J^H H^{RI} MUGNIER

Propriétaire-Gérant Ferdinand Mugnier

6, Rue des Sœurs, 6

SEULE

*PHARMACIE FRANÇAISE
ÉTABLIE A ALEXANDRIE
Maison fondée en 1865.*

Registre du Commerce, Alexandrie No. 78 12-3

ÉCOLE BERLITZ

11, Boulevard Saad Zaghloul — ALEXANDRIE

LANGUES VIVANTES

— TELEPHONE 28226 —

Conditions spéciales pour les Membres de l'U. F. S. G. G.

12-9

Allaitement maternel



Le meilleur lait pour l'enfant est celui de sa mère. Le sein et le cœur de la mère ne se remplacent pas. Pour l'allaitement artificiel, le lait condensé sucré NESTLÉ offre toutes garanties.

Brochure du Dr Vidal sur l'alimentation et les soins à donner aux enfants est envoyée gratuitement sur demande à la Compagnie NESTLÉ.

Boîte postale 1183 — Alexandrie
Registre du Commerce, Alexandrie No. 20214

12-1

L. SAVON & C° Ltd.

PORT-SAID — ALEXANDRIE — LE CAIRE — SUEZ
MANSOURAH

AGENTS MARITIMES

IMPORTATEURS DE CHARBONS DE SOUTES ET INDUSTRIELS

CONCESSIONNAIRES DES HUILES LUBRIFIANTES

VEEDOL & TYCOL

CHANTIERS DE RÉPARATIONS DE NAVIRES A PORT-SAID

ENTREPRENEURS DE L'AMIRAUTÉ BRITANNIQUE A ALEXANDRIE

R. C. A. 28080

12-1

O. SIVADE

TAILLEUR



18, AVENUE FOUAD 1^{er} — ALEXANDRIE

Téléphone 29262

12, SHARIA ELOUI — LE CAIRE

Téléphone 54332

12-5

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

ÉTABLI EN ÉGYPTE DEPUIS 1874

CAPITAL : Frcs. UN MILLIARD — RÉSERVES : Frcs. UN MILLIARD

AGENCES EN ÉGYPTE :

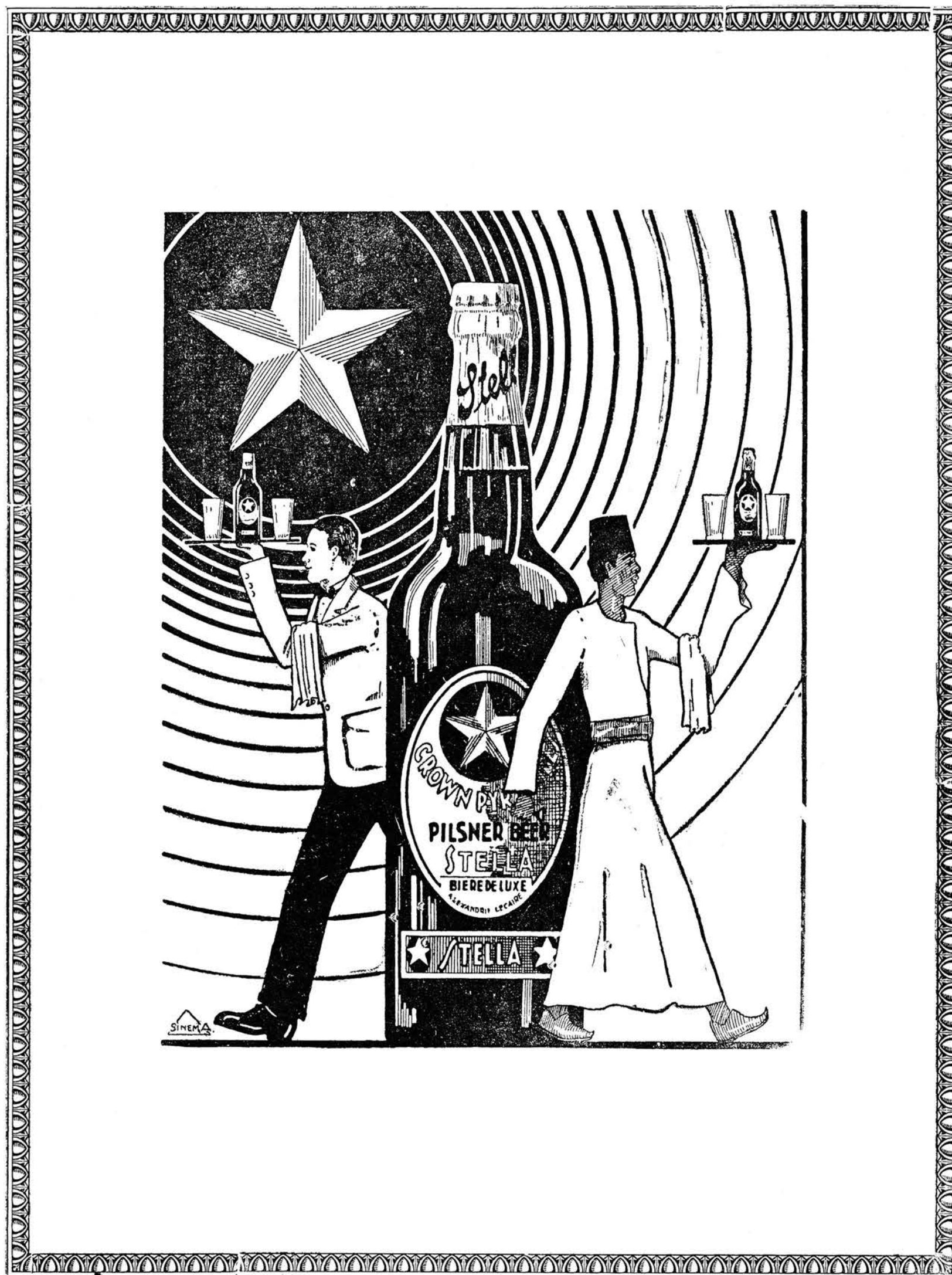
ALEXANDRIE R. C. 136

LE CAIRE & MOUSKY R. C. 2361

PORT-SAID R. C. Canal 113

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION AU CAIRE ET A PORT-SAID



Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

PELLISSON PÈRE & Cie
distillateurs
à
COGNAC

sont heureux de vous informer
que vous pourrez déguster bientôt
leurs Cognacs réputés

R. C. A. 397



ÉVOCATION du SOUVENIR ! C'est en 1908 que la grande tragédienne SARAH - BERNHARDT, lors de son séjour en Egypte, apprécia les efforts de la Maison TOCCOS, pour la PURETÉ et la PERFECTOIN CLASSIQUE de ses Cigarettes.

" SARAH - BERNHARDT " TOCCOS !..
la Cigarette Eternelle, est une

Hôtel Métropolitain
 ETABLISSEMENT DE 1re. CLASSE
 Position centrale — Tout le confort moderne
 100 chambres — 100 salles de bains
 LE CAIRE : Rue El Salab — Tél.: 49220 - 49227

La Petite Reine
 Le Caire — Alexandrie — Port-Saïd
 La Reine de l'Élégance

Grands Magasins
David Adès & Son
 Nouveautés - Etoffes - Tissus
 LE CAIRE — ALEXANDRIE

MAX FACTOR ★
HOLLYWOOD ★
 Distributeurs: S. VITTA & Co.

GERARD, FONTAINE, GUIRAGOSSIAN
 [Ferronnerie, Quincaillerie, Serrurerie
 LE CAIRE: Midan Malika Farida et 4, rue Farouk
 Tél. 49663 — Mag. Tél. 49664-5

Bientôt **"Firestone"**
 PNEUS — TUBES — ACCESSOIRES
vous aidera à rééquiper votre auto.
 Distributeurs: **SULZER FRÈRES**
 LE CAIRE — ALEXANDRIE

Compagnie d'Assurances
"Al Chark"
 [Société Anonyme Égyptienne
 [VIE — INCENDIE — ACCIDENTS
 RÉASSURANCES

HELIOPOLIS HOUSE HOTEL
 Hôtel de Famille de 1er. ordre
 Appartements avec salles de bains privées
 OUVERT TOUTE L'ANNÉE
 HELIOPOLIS: 19, Boul. Abbas — Tél. 60160

Manuf. Alexandrine du **RAYON** et de la **SOIE**
LIJIGI POLVARA
 TISSAGE — SOIERIES NATURELLES et ARTIFICIELLES
 COTONNES FINES et MERCERISÉES, etc.
 ALEXANDRIE: 16, Canal Farkha — Tél. 28765-6

INDUSTRIE TEXTILE ÉGYPTIENNE **"LION"**
 (A. HAMBURGER & Co.)
 Fabrication de Bonnetterie de Luxe - 1^{re} fabrique
 en Egypte du Tricot Elastique **"INTERLOCK"**
 ALEXANDRIE: Rue Moufatiche - Tél. 26129

P. Cardinaël & A. Paumen
 ENTREPRENEURS
 BÉTON ARMÉ - MAÇONNERIE - CHARPENTES en FER et BOIS
 ALEXANDRIE: 29, Rue Nébi Daniel - Tél. 26884
 LE CAIRE: ١٥, Rue Cheikh Hamza - Tél. 52925



COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège Social : PARIS - 14, Rue Bergère

AGENCE EN ÉGYPTE:

ALEXANDRIE
R.C. 255

LE CAIRE
R.C. 360

PORT - SAID
R.C. Canal No. 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
OUVERTURES de CRÉDITS DOCUMENTAIRES

Agences : en FRANCE - en GRANDE-BRETAGNE - en BELGIQUE - aux INDES ANGLAISES
en AUSTRALIE - à MADAGASCAR - en TUNISIE.

Filiale à New-York : THE FRENCH AMERICAN BANKING CORPORATION, 31 Nassau Street.

12-9

CAMARADES, Pour tout ce qui concerne la PHOTOGRAPHIE

adressez - vous à **THE QUALITY SHOP** 11, rue Fouad I^{er}

RABAIS SPÉCIAL POUR LES MEMBRES DE L'UNION

M. G. BOZADJIAN, propriétaire de l'Établissement, Membre actif de l'Union,
nous prête gracieusement son concours
pour les prises de vues lors de nos diverses cérémonies
soit en notre local soit au dehors.

Maison Française
MARIANNE

PASSAGE CINÉMA ROYAL - ALEXANDRIE

LINGERIE, BAS & NOUVEAUTÉS

12-7

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

THE LAND BANK OF EGYPT (BANQUE FONCIÈRE D'ÉGYPTE)

SIÈGE SOCIAL A ALEXANDRIE
Capital Social £ 1.000.000 Réserves et provisions £ 753.750
Registre du Commerce, Alexandrie No. 353

La LAND BANK OF EGYPT prête sur hypothèques aux propriétaires de terres et de maisons

Prêts amortissables à long terme. Elle prête aussi, sur simple signature,
à ses débiteurs, pour les besoins de leurs cultures.

12-9

LEBON & C^{IE}

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS
Siège Social à PARIS, 26, Rue de Londres
Registre du Commerce, Alexandrie No. 328

Production et Distribution du Gaz et de l'Electricité pour tous usages
en FRANCE, ALGÉRIE, ÉGYPTE, ESPAGNE

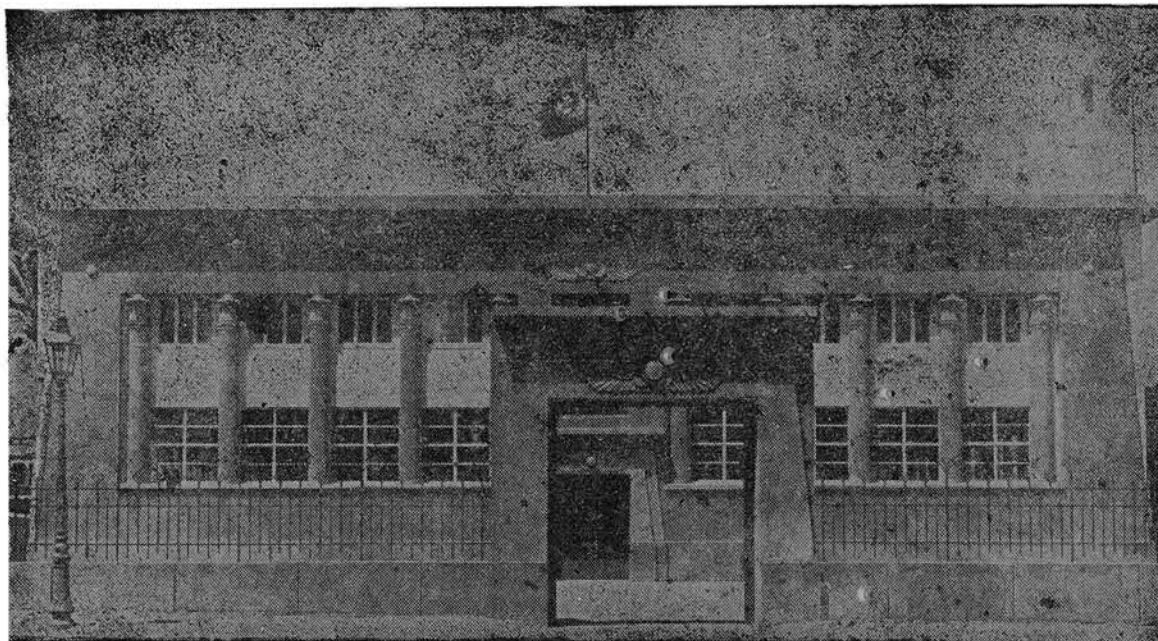
Usine à Gaz et Station Electrique d'Alexandrie à KARMOUS.

Vente des sous-produits du Gaz: COKE, GOUDRON.

Appareils d'Eclairage, LUSTRES, RADIATEURS.

Appareils de Chauffage: RECHAUDS, CUISINIÈRES, CHAUFFE-BAINS.

12-9



LES
TISSAGES
MODERNES
D'ÉGYPTE

MM. COUTURIER, CHARAOUI & C^{IE}

357, RUE CANAL MAHMOUDIEH - ALEXANDRIE

12-8

MESSAGERIES MARITIMES

Registre du Commerce Alexandrie No. 1262 — Port-Said No. 4557 — Suez No. 649

SERVICES MARITIMES POSTAUX ET COMMERCIAUX

ALEXANDRIE : 3, Avenue Fouad 1^{er} — Tél. 20941 — 21257

LE CAIRE : 16, Rue Elfi Bey — Tél. 59507

PORT-SAID : 8 et 9, Quai Sultan Hussein — Tél. 2009

SUEZ : Immeuble Medjidieh — Tél. 2.

12-3

INSTITUTE of SHORTHAND-WRITERS and TYPISTS

Direction: ANGELIL (I.S.T.) 14, Rue Sésostris — ALEXANDRIE

OUVERTURE DE NOUVEAUX COURS

STÉNO — DACTYLO — COMPTABILITÉ

Arabe — Française — Anglaise

LANGUE : Arabe

Examens sanctionnés par Diplômes

Leçons Particulières à l'I.S.T.

COURS PAR CORRESPONDANCE :

STÉNO arabe "Méthode AL-AHRAM"

Tenue des Livres en Langue arabe

12-12

KITU

TUE LES MOUCHES

12-7

ÉCOLE D'ÉQUITATION

Jean Delrieux

Maître Ecuyer

SMOuha CITY — Téléphone 2699

12-1

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union



On les a eus !

